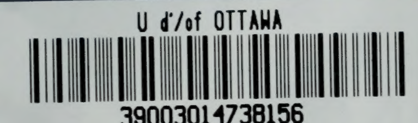
Bibliothèque de ma Fille

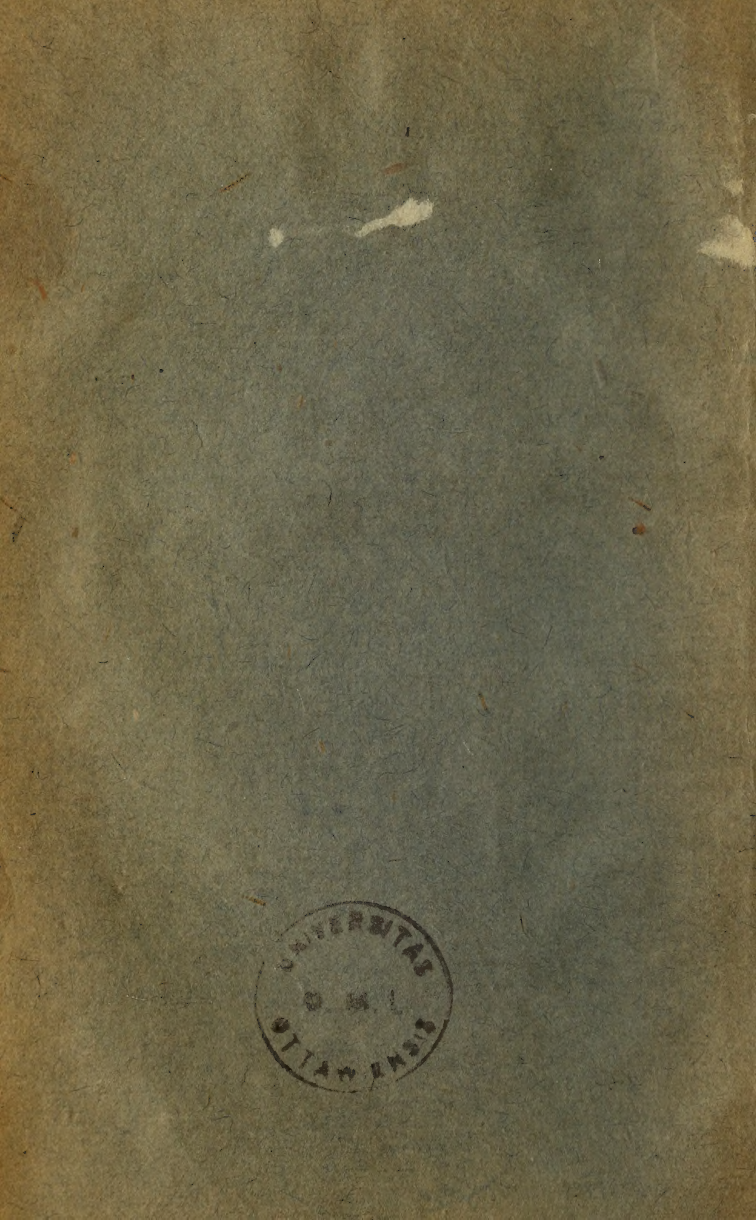
M. MARYAN

LA VILLA DES COLOMBES





GAUTIER & LANGUEREAU
ÉDITEURS


UNIVERSITAS

LA VILLA DES COLOMBES



A LA MEME LIBRAIRIE

DU MÊME AUTEUR

BIBLIOTHÈQUE DE MA FILLE

Le volume, broché, 4 fr.
Relié toile bleue, tranches marbrées rouges, 5 fr. 50.

Annunziata . . . . . 1 vol.
Autour d'un Testament —
Une Barrière invisible. —
Le Château rose. . . —
Les Chemins de la Vie —
Chimères . . . . . . —
Une Cousine pauvre . —
Denyse . . . . —
Une Dette d'Honneur . —
Le Diamant bleu . . —
L'Epreuve de Minnie . —
Une Faute . . . . . —
La Feuilleraie . . . —
Les Héritages des Pendallyn . . . . . —
L'Hôtel Le Tellemont . —
Jumelles . . . . . . —
La Maison de famille . —
Marcia de Laubly . . —
Mariage civil. . . . —
Le Mariage de Monique —
Un Mariage en 1915 . 1 vol.
Marquise de Maulgrand —
Méprise. . . . . . . —
Le Mystère de Kerhir . —
Odette . . . . —
Le Pont sur l'Oiselle . —
Le Prieuré. . . . . . —
La Pupille du Colonel. —
La Robe brodée d'argent . . . . —
Roman d'Automne. . —
Le Roman d'une héritière . . . . —
Le Roman d'un Médecin de campagne. . —
Le Roman de Rémie . —
La Rose bleue . . . —
Roselyne . . . . . . —
Le Secret de Solange . —
Une Tâche. . . . . —
La Villa des Colombes —

COLLECTION CHOISIE

Le vol. broché, 2 fr. 70. — Relié toile grise, 3 fr. 40.

Anne de Valmoët . . . . vol.
Clémentine de la Fresnaye. . . . . —
La Cousine Esther . . . . —
L'Envers d'une dot . . . . —
La Fortune des Montligné . . . . —
L'Hôtel Saint-François . . . . —
Kate. . . . . —
Lady Frida . . . . —
Un Legs . . . . —
Mademoiselle de Kervallez. . . . . —
Un Mariage de convenance . . . . —
En Poitou. . . . . —
Un Portrait de famille . . . . —
Primavera. . . . . —
Les Pupilles de Tante Claire . . . . —
Les Tuteurs de Méré . . . . —

Pour recevoir chacun de ces ouvrages en envoyer le montant en mandat-poste ou autre valeur à MM. Gautier et Languereau, éditeurs, 55, quai des Grands-Augustins, à Paris.

LA

Villa des Colombes

PAR

MARYAN





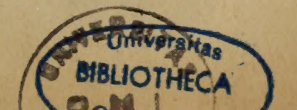
PARIS

LIBRAIRIE HENRI GAUTIER

GAUTIER ET LANGUEREAU, ÉDITEURS

55, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 55

1919



LA VILLA DES COLOMBES

I

Dix-huit ans, sans dot, seule au monde.

Elle se tient debout devant la fenêtre, et regarde sans les voir les nuages lourds qui traînent sur le ciel gris et bas, les peupliers qui s'allongent le long du canal, les champs encore verts s'étendant à perte de vue.

Le jour qui tombe met une couleur triste sur ce paysage banal ; mais c'est encore moins lugubre à contempler que la chambre de l'aïeule qu'elle vient de conduire au cimetière.

Seule au monde... L'est-elle moins aujourd'hui qu'hier ? La vieille femme dont l'intelligence avait sombré, ne pouvait plus la guider ni la soutenir, et ne conservait pour elle qu'une affection instinctive. Elle-même ne saurait ressentir de son départ qu'une souffrance atténuée ; c'est un vide plutôt qu'un chagrin. Et

cependant, sa bisaïeule représentait pour elle ces choses essentielles : une protection au moins nominale, sorte de façade derrière laquelle s'abritait sa vie, et une maison où elle était chez elle, à peu près indépendante.

Les voix assourdies des deux hommes qui causaient avec animation derrière elle, l'arrachèrent enfin à sa morne contemplation et à ses sombres pensées. Elle quitta la fenêtre, et regarda machinalement la cheminée. Pour la première fois, depuis des années, le feu était éteint, et c'était comme un symbole du foyer sans chaleur qui ne devait plus lui offrir d'asile.

— C'est bien tôt parler de questions pratiques, mon enfant, dit le vieux notaire, levant les yeux sur le visage contracté de la jeune fille ; mais votre tuteur partira demain matin, et il faut pourtant vous mettre au courant de la situation.

Dans le cerveau fatigué de Françoise retentirent comme un glas les mots qui la hantaient depuis l'avant-veille : dix-huit ans, sans dot, seule au monde.

Elle s'approcha de la table et, détournant les yeux de la vieille bergère qui gardait quelque chose de la forme affaissée de sa grand'mère, elle s'assit résolument.

Le notaire l'examinait avec une compassion bienveillante. Quant à son tuteur, un autre vieillard, à l'air sec et plutôt ennuyé que triste,

il ne leva pas son regard sur elle, mais continua à effleurer avec des gestes nerveux les journaux et les papiers amoncelés sur la table.

Françoise attendit que l'un des deux parlât. Elle se sentait à l'un des tournants de sa vie ; mais bien qu'elle ne prévît pas sur quelle route il la ferait déboucher, elle ne se faisait, en ce moment, aucune illusion riante sur son avenir.

— La pauvre chère dame n'était pour vous ni une compagne, ni un appui, dit le notaire avec la même nuance de compassion qu'avaient exprimée ses yeux.

Et il se tourna involontairement vers un portrait au pastel, remontant à la Restauration, — le portrait pâli d'une jeune femme fraîche et souriante, avec des grappes de boucles brunes et une coque de cheveux attachée très haut, des manches à gigot, et une fine taille souple. Le regard de Françoise suivit le sien. Que de fois, pendant ce long hiver qui avait suivi sa sortie de pension, elle avait mélancoliquement cherché à identifier cette jeune et charmante image avec la femme pâle, cassée, qui restait immobile dans la bergère, et dont l'œil terni suivait d'un regard machinal les mouvements de sa petite-fille ! Il lui semblait toujours que ce portrait était un sermon sur le néant de la vie, et la fragilité des dons qui nous rendent si fiers.

— Et cependant, reprit le notaire, elle comptait encore pour le monde, puisque, elle partie, vous ne pouvez plus vivre ici, ma pauvre enfant.

Françoise respira plus vite, mais répondit avec calme :

— Je ne comprends pas pourquoi je ne resterais pas dans cette maison, avec la vieille Urbanne, puisque vous reconnaissez vous-même que, malgré la présence de grand'mère, j'y étais déjà sans guide.

— Il y a les convenances, dit sèchement le tuteur. Ma tante était pour vous une protection au moins apparente, officielle.

Il se fit un silence, que la jeune fille rompit d'une voix dont elle essayait de réprimer les vibrations.

— Alors, que va-t-on faire de moi? Devrai-je retourner au couvent?

— Pas du moins en qualité d'élève, dit le notaire d'un ton conciliant. Mais nous ne voyons actuellement de possible pour vous que l'abri d'une maison religieuse.

Françoise ne s'était pas déplue au couvent : elle n'avait, alors, pas de foyer pour l'attirer au dehors. Mais elle venait d'expérimenter l'indépendance. Si triste que fût cette vieille maison isolée à l'extrémité de la petite ville, si restreinte que fussent les ressources d'une société de province peu nombreuse et assez austère,

elle s'était contentée de tout cela, parce que c'était la liberté.

— Il y a encore une raison pour que vous retourniez au couvent, reprit son oncle sans lui laisser le temps de protester. Jusqu'à l'âge de vingt-un ans, vous jouirez de la pension de fille d'officier; mais, passé ce délai, vous serez réduite à un revenu fort modique, environ douze cents francs de rente. Vous déciderez alors si vous devez, en vue de l'avenir, vous placer comme institutrice, ou s'il vaut mieux vous fixer dans une maison religieuse modeste, qui vous reçoive à des conditions peu onéreuses. Dans le cas où vous voudriez travailler, il sera bon d'accroître votre bagage de talents et de connaissances... Moi, je suis célibataire, et je ne peux vous emmener dans mon logis de garçon, ajouta-t-il précipitamment.

— Douze cents francs de rentes sont un fort mince revenu, je l'avoue, dit le notaire, jetant à M. Lecaze un regard de reproche. Néanmoins, ma chère enfant, je n'envisage pas votre avenir sous le même jour austère que votre parent. Vous êtes jeune et charmante, et il y a encore, heureusement, des hommes désintéressés qu'une petite dot n'effraie pas...

— Ne lui mettez donc pas des illusions de ce genre dans la tête! interrompit brusquement M. Lecaze. Ce qu'elle a ne compte guère, vous e savez encore mieux que moi.

— Mon oncle a raison, cela ne peut pas s'appeler une dot, dit Françoise amèrement. Ainsi vous êtes tous les deux décidés à m'éloigner d'ici ?

— Les convenances l'exigent, ma pauvre petite.

Elle n'insista point.

— Dois-je partir tout de suite ? demanda-t-elle du même ton secrètement révolté.

— Pourquoi remettre ce qui doit être fait ? Nous sommes au 7 mars ; le 1er avril serait une date convenable, et justement, Me Dufort a en vue une locataire pour la maison.

Les yeux bruns de Françoise devinrent presque noirs, mais elle se domina.

— Et Urbanne ? Ma pauvre grand'mère n'était pas en état de pourvoir à son avenir ; que deviendra-t-elle ?

— Urbanne, dit le notaire, a fait, pendant ses longues années de service, quelques économies, que je lui conseillerai de placer à fonds perdu.

— Ne puis-je lui assurer une petite rente ?

— Après ce que vient de vous dire Me Dufort, vous faites montre de sensiblerie, répliqua brusquement son oncle. Vous n'aurez pas trop pour vous. Je compte bien placer le montant de votre pension d'orpheline pendant ces trois années, afin que vous ayez une petite somme devant vous à votre majorité.

— Pour acheter votre trousseau, dit affectueusement le vieux notaire, en se levant pour prendre congé.

Il feignit de ne pas voir son geste de dénégation, et lui serra la main.

— Nous sommes un vieux ménage pas très amusant, reprit-il, mais ma femme vous offre de tout cœur l'hospitalité jusqu'à votre départ.

— Merci, Mme Dufort et vous êtes très bons ! Mais j'aimerais à rester ici ; c'est encore pour quelques jours mon chez moi...

— Cependant, vous allez venir dîner chez nous avec votre oncle ? De si vieux amis !

— Merci, encore, je préfère que mon oncle y aille seul, dit-elle avec un éclair d'antipathie dans le regard à l'adresse du parent insensible qui considérait sa tutelle comme une corvée, et qui ne la plaignait évidemment ni pour son isolement, ni pour la triste vie qu'elle allait commencer.

I

— Alors, tu ne vois pas qui voudrait épouser cette pauvre petite créature? dit Me Dufort, interrogeant sa femme pour la dixième fois.

Il arpente d'un pas lent et mesuré la salle à manger où, suivant l'usage de certaines provinces, Mme Dufort est installée depuis le matin avec son ouvrage, son livre de prières et son registre de comptes.

Elle lève sur lui de bons petits yeux qui brillent derrière ses lunettes.

— Un mari ne se trouve pas d'une minute à l'autre, mon pauvre ami. Françoise vaut mieux que cela, d'ailleurs : un mariage arrangé avec le premier venu ne serait pas fait pour elle. Je lui voudrais, à cette petite, un roman comme le nôtre.

Et le vieux ménage échange un regard attendri, au souvenir de la simple idylle à la-

quelle quarante années de bonheur prêtent un prestige.

— Un roman au couvent! Hum : Cela me semble difficile, ma chère, et peut-être vaudrait-il mieux arranger quelque petite chose un peu prosaïque, mais sûre.

— Faut-il vraiment qu'elle aille au couvent? dit Mme Dufort qui, rêveuse, laissa tomber son tricot.

— Nous pourrions peut-être la prendre, en lui demandant une petite pension?

— Non, dit nettement la vieille dame. Nous avons trop d'enfants; cela porterait ombrage à quelques-uns d'entre eux, et gênerait leur liberté. Mais n'a-t-elle personne de sa parenté qui puisse la recueillir? Voyons, as-tu fait part de la mort de Mme d'Albigny à sa nièce Blanche?

— J'ai inscrit ce nom sur la liste, pour qu'on lui envoie un billet de faire-part. Mais elle n'a même pas répondu à la lettre de nouvel an de Françoise.

— Elle avait une petite fortune, dit Mme Dufort, et je pense que son mari est riche.

— Moi, j'en doute... Et puis il y a si longtemps qu'elle a quitté la France, qu'elle n'a vu sa famille!

— Elle était proche parente du père de Françoise.

Tout à coup, les yeux noirs de la vieille dame brillèrent et semblèrent s'agrandir.

— Tu as une idée ! dit le notaire, la regardant. Que veux-tu faire ?

— Annoncer moi-même le décès de Mme d'Albigny à celle que j'appelais la petite Blanche. Je lui parlerai de Françoise, et ensuite... nous verrons.

— Nous ne la connaissons plus ; elle vit depuis vingt cinq ans dans une autre pays, dont elle a pris les usages, dit Me Dufort d'un air de doute.

— Je suppose qu'il est dans les usages de tous les pays de venir en aide à des parents malheureux ! Blanche avait bon cœur, et son mari si grand air !... Donne-moi mon pupitre, Edmond...

Et la petite main fine et ridée de Mme Dufort couvrit bientôt quatre pages d'une écriture un peu démodée, mais lisible et élégante.

III

Françoise jouit amèrement de ses derniers jours de liberté. C'était certes un mode d'existence peu enviable d'habiter une antique maison pleine de meubles à l'ancienne mode, seule avec une vieille servante aussi grognon que dévouée, et d'avoir pour toute distraction la lecture et les relations banales d'une petite ville où elle n'avait point de vrais amis. Mais enfin, elle n'avait pas connu autre chose, et c'était l'indépendance dont elle était avide.

Elle a fait un choix des meubles dont il lui est permis de garnir sa chambre de *dame pensionnaire*. Elle a ouvert des tiroirs fermés depuis des années sur des bonheurs évanouis, sur des deuils anciens. Elle en a plus appris en une semaine sur l'histoire de sa famille, que dans tout le reste de sa vie. Elle conserve de ces explorations, de ces lectures de vieilles

lettres, de ces inventaires d'objets anciens, la certitude, satisfaisante pour sa vanité, que sa famille est distinguée, — le regret plus profond, plus justifié, d'avoir perdu si jeune des parents qui étaient des êtres d'élite, et par-dessus tout cela, elle garde de vagues idées romanesques, qu'elle cache soigneusement sous des dehors désabusés. Bien qu'elle ait paru traiter dédaigneusement les insinuations de Me Dufort au sujet de son avenir, elle ne serait pas femme elle ne serait pas jeune, si elle n'entretenait, tout au fond de son cœur, l'espérance de rencontrer le prince Charmant à quelque détour de la vie, et c'est cette idée qui lui fait ranger avec soin dans un vieux coffret doublé de moire rose décolorée les lettres à l'ancienne mode, les chiffres en cheveux, les fleurs séchées qu'elle a trouvés dans le bonheur du jour de sa grand'mère, e qui représentent les idylles ou les romans de ses aïeules.

Oui, une fois le premier moment de découragement passé, elle s'en va vers sa vie nouvelle, si terne qu'elle soit, avec un secret espoir en l'avenir. Elle attend... Quoi ?... Elle ne se le demande pas, mais évidemment, c'est le bonheur, et en tout cas, c'est l'imprévu.

L'imprévu ! Il se présente avant qu'elle ait quitté sa maison ; — il survient en modeste équipage, sous le couvert d'une lettre bordée de

noir, avec un timbre italien, laquelle lettre s'est glissée parmi les cartes banales répondant aux billets de part, et les missives peu intéressantes des amies de pension.

— De ma tante Blanche !

Et, rougissant d'impatience, elle ouvre la lettre, prenant toutefois le soin instinctif de ne pas endommager le cachet armorié surmonté d'une couronne comtale.

La « tante Blanche » a toujours été pour elle un personnage très spécial, bien qu'elle ne l'ait jamais vue. Remarquablement jolie, la « tante, Blanche » a connu à Paris un Italien, aux yeux sombres comme la nuit, qui s'est épris de sa beauté blonde, et l'a emmenée dans son pays de rêve. La comtesse Bianca Albrandi, — le vieux palais de Florence, — l'Italie, embaumée, — tout cela se résume pour Françoise en une sorte de poème, et même dans l'état de dépression où est actuellement son esprit, elle ressent, au sujet de cette lettre, une ardente curiosité.

« Firenze, 13 mars.

« Elle n'est donc plus, ma chère vieille tante, si vivante dans mon souvenir, quoiqu'elle eût pour ainsi dire glissé par avance hors de sa vie !

« Ma pauvre petite cousine, l'annonce de cette

disparition m'a reportée à vingt-cinq ans en arrière... Vous n'étiez pas née, votre père n'était pas marié quand j'ai changé de patrie, et depuis, que de deuils dans cette famille française que j'aimais toujours !

« Il me prend un besoin ardent de vous connaître, vous, la seule survivante de tant d'êtres chers. Si, avant que son esprit sombrât, ma tante vous a parlé de Blanche d'Albigny, vous devez savoir que je suis par nature très impulsive, et dans mon pays d'adoption, cette disposition s'est encore accentuée... Venez nous trouver ! Nous avons un grand logis, dans lequel vous ne tiendrez pas beaucoup de place. Nous n'avons qu'un fils, qui n'est pas toujours avec nous, et mon mari est si absorbé par des travaux scientifiques et littéraires, que je suis parfois un peu seule. Ma santé est délicate; mes occupations domestiques me semblent lourdes ; ma vue est mauvaise, je n'ai pas de fille pour me faire la lecture.

« Je vous attends, ma chère petite cousine, je vous attends *con amore !*

« Dites ma sincère amitié à Mme Dufort, qui était ma grande vieille amie... Comme ma jeunesse se lève souvent devant moi !

« Télégraphiez votre arrivée au palazzo Albrandi, Firenze. Je vous embrasse très tendrement ».

Françoise se sentit un peu étourdie. Cette lettre affectueuse, ce quelque chose de vibrant qui remuait en elle une corde muette, cette impression soudaine de parenté, dont un affreux isolement peut seul faire comprendre l'inattendue douceur, enfin cette offre, cette invitation qui lui ouvrait une région enchantée, c'était trop pour sa pauvre tête fatiguée et son cœur meurtri. Elle s'accouda sur la table, cacha sa figure dans ses mains, et trouva enfin cet ineffable soulagement des larmes, qu'elle n'avait pas connu depuis son deuil.

Naturellement, elle n'hésita pas. Elle était trop jeune et trop confiante pour faire la part de l'entraînement du moment, ou pour reconnaître chez sa parente une disposition à l'engouement. Sa seule terreur était que son tuteur ne préférât la garder au couvent sous sa surveillance. Mais non, il devait saisir avec empressement cette occasion inespérée de se débarrasser d'elle. Et, reprenant la lettre de la comtesse Albrandi, elle arrêta son regard ravi sur ce mot magique : Firenze.

Florence! la ville des fleurs, la cité des lis, le centre des arts, la patrie de tant de génies, le lieu qui garde tant de merveilles! Ce nom seul la faisait tressaillir. Voir l'Italie, c'est le rêve de tout ce qui est jeune et vibrant, et pour sa part, elle n'avait jamais pensé qu'elle pût le réaliser.

Puis, il y avait aussi cette autre question plus prosaïque, qui ne pouvait manquer de s'imposer à une jeune maîtresse de maison rompue aux soucis d'une économie vulgaire : vivre dans une maison riche et luxueuse avait bien son charme. Elle en serait l'hôte, mais non pas tout à fait à la charge de sa parente, sa petite rente défraierait ses dépenses personnelles.

Elle s'arracha à toutes ces agréables pensées, prit en hâte son chapeau, et se dirigea vers la grande maison que des panonceaux ternis désignaient sur la place comme la demeure du notaire.

Si prosaïque, si démodée, même, que fût l'installation de Mme Dufort, Françoise franchissait avec plaisir son seuil, et se trouvait chez elle dans ces vastes chambres aux parquets froids et brillants, meublées de vieil acajou et de damas de laine vert ou rouge. Si défiante qu'elle fût généralement des conseils et des influences, elle écoutait les avis de la vieille dame, parce qu'elle sentait chez elle une vraie sympathie.

Ce matin-là, elle la trouva comme à l'ordinaire dans la salle à manger, dont les fenêtres donnaient sur la place. Assise dans la large embrasure, sur son fauteuil de tapisserie, un pile de linge devant elle, ses lunettes sur le nez, la femme du notaire offrait un agréable spéci-

men de la provinciale d'autrefois, avec son bonnet de mousseline orné d'un ruban ponceau, le petit châle croisé sur sa poitrine, et le tablier qui lui semblait l'accompagnement obligé de toute besogne domestique.

Elle leva les yeux en entendant la porte s'ouvrir, et vit immédiatement sur le visage de Françoise que sa lettre avait porté son fruit.

— Chère Madame, je puis vous annoncer une grande nouvelle! s'écria impétueusement la jeune fille. Ma tante Blanche me demande!

L'excellente Mme Dufort avait si peu l'habitude des mystères, qu'elle se sentit un peu embarrassée de sa secrète intervention. Même, elle rougit, et c'était piquant de voir cette plaque rose sur sa joue fanée.

— Venez me conter cela bien vite... Prenez votre petite chaise, ma Françoise, et dites-moi ce qu'elle vous a écrit.

— J'ai apporté la lettre...

Et, approchant une vieille petite chaise de paille qu'elle s'attribuait lors de ses visites, Françoise posa sur les genoux de Mme Dufort la lettre magique qui venait d'évoquer en elle tant de joie subite, tant de radieuses espérances.

— Il faut montrer cela à Edmond, dit la vieille dame.

2

Elle appelait toujours son mari par son prénom en parlant de lui, et cela avait quelque chose de touchant pour ceux qui connaissaient la tendresse soigneusement préservée de ce vieux ménage.

Elle tira un cordon de sonnette qui pendait à sa portée, et chargea la servante d'appeler le notaire. Françoise ne la quittait pas des yeux, et il y avait une ombre d'inquiétude dans sa voix lorsqu'elle demanda vivement :

— N'est-ce pas une bonne lettre, chère Madame ?

— Oh ! une très, très bonne lettre ! Je retrouve tout à fait la petite Blanche d'autrefois, si bonne, si spontanée... Et cela me rajeunit, ma chère ; je crois même entendre le son de sa voix et voir briller ses jolis yeux bleux. Seulement...

— Quoi? Parlez vite ! Si l'on doit dissiper mon beau rêve, il vaut mieux que ce soit tout de suite ! dit Françoise avec une anxiété soudaine, presque violente.

— Qui a dit cela, folle enfant? Non, non, il n'est pas question de refus ; on ne peut que trouver cette offre excellente, heureuse pour vous. Mais la question pratique, Françoise !

— Quelle question? L'argent? Je ne serai pas

à la charge de ma tante, si elle me permet de défrayer mes dépenses !

Mme Dufort sourit.

— Quelle petite soupe au lait !... Voyons, calmez-vous... Il ne s'agit pas d'argent. Je pense qu'il serait blessant pour Blanche, qui est riche, et qui vient à vous, de lui offrir de payer les quelques grammes de nourriture que consomme une mauviette comme vous... Mais le voyage, ma chère ? Elle ne parle pas d'une occasion sûre, et vous ne pouvez partir toute seule !

Françoise respira longuement.

— Oh ! n'est-ce que cela ? Comme vous m'avez fait peur !... Mais aujourd'hui, toutes les jeunes filles voyagent seules !

— Oh ! fit Mme Dufort, choquée.

— Certainement ! Miss Crawford, l'Anglaise qui est venue l'an dernier nous donner des leçons au pair, au couvent, est arrivée seule de Dublin, et elle avait mon âge... L'institutrice des petites de Launay, que vous trouvez si comme il faut, a voyagé seule, elle aussi, du fond de la Westphalie.

— On est accoutumé à cela dans leur pays, Françoise.

— Si j'étais obligée de me placer comme institutrice à l'étranger, il faudrait bien me passer d'occasion, répliqua Françoise, toujours plus animée.

— Est-ce qu'on se dispute ici ? dit la grosse voix de Mᵉ Dufort. Serait-ce pour rétablir la paix entre vous qu'on m'appelle ?

— C'est pour te lire la lettre *inattendue* que reçoit Françoise, répondit sa femme, soulignant ce mot par un clignement d'yeux destiné à lui recommander le secret.

— Et nous sommes d'accord sur le fond, nous ne discutons que les voies et moyens, ajouta gaiement la jeune fille.

Le notaire lut deux fois la lettre, en prenant son temps, ce qui excita de nouveau l'impatience de Françoise.

Il regarda sa femme, un peu perplexe.

— Elle a toujours sa cervelle d'étourneau, cette Blanche, dit-il. Elle attend Françoise ; mais comment ? Par quelle occasion ?

— Là ! C'est ce que je disais ! murmura sa femme.

Françoise recommença son plaidoyer. On la recommanderait à tous les chefs de train ; elle se joindrait à une famille, ou à quelque dame respectable... D'ailleurs, elle était plus sérieuse que les autres jeunes filles de dix-huit ans, elle qui avait tenu un ménage, et avait eu à prendre des initiatives !

Le notaire se laissa convaincre plus aisément par sa femme.

— Que pensera-t-on dans la ville ? disait celle-ci, anxieuse.

— Puisque je la quitte, votre ville ! Et d'ailleurs, on y admet tout ce que vous approuvez, répliqua la jeune fille, câline.

— Allons, reprit M. Dufort, ne mettons pas, comme on dit, la charrue avant les bœufs, et ne nous attardons pas sur les détails avant d'avoir décidé sur le fond. Je dois d'abord écrire à votre tuteur ; puis il me faut m'assurer de la respectabilité de la maison où vous voulez entrer.

— Attendre ! s'écria Françoise, inquiète. Ne pas répondre par un élan de reconnaissance à cet élan de bonté !

— Si fait, vous pouvez répondre, et même accepter l'offre qui vous est faite, sous la condition de l'approbation de votre tuteur. Moi, je vais écrire à Florence aujourd'hui même.

— A qui ?

— Oh ! je ne suis pas embarrassé ! Je sais que la cathédrale s'appelle Sainte-Marie-des-Fleurs... Elle a un curé, cette cathédrale, et il doit connaître le comte Albrandi. Je suis sûr que tout s'arrangera selon votre désir, petite fille, ajouta-t-il avec bonté.

— Mais d'ici là, je vais mourir d'angoisse ! Avoir entrevu une perspective comme celle-là pour la voir s'évanouir, ce serait trop affreux !

— Allons, tâchez d'être calme, et espérez que tout s'arrangera.

Attendre ! C'est le supplice le plus cruel que connaisse la jeunesse.

Françoise trouva horriblement longs les dix jours qui s'écoulèrent à partir de ce moment. Elle se plongea dans tous ceux de ses livres qui parlaient de l'Italie ; elle fit venir secrètement un Bædecker, elle se livra à des préparatifs de toilette, afin d'être prête à partir tout de suite.

Le dixième jour, Mme Dufort la fit appeler, et elle vit aussitôt, à l'air de sa vieille amie, que les réponses étaient favorables. Le tuteur consentait de grand cœur. Le curé de Santa Maria del' Fiore parlait en termes élogieux des Albrandi ; et enfin, quant à la question du voyage, M. Dufort avait décidé de conduire lui-même, jusqu'à Paris, sa petite amie, et de l'installer dans le train d'Italie, en lui choisissant des compagnons de voyage.

Et ainsi fut fait.

Françoise hâta ses visites d'adieu. Elle parcourut une dernière fois la maison de famille où elle avait vécu, en somme, de tristes jours, avec son aïeule paralysée ; elle pleura en quittant Urbanne, puis alla prier au cimetière, sur la tombe qui avait englouti tous ses appuis, tous ceux qui l'avaient aimée.

Après une demi journée passée à Paris et

consacrée aux achats indispensables, elle prit congé de son vieil ami, non sans émotion, mais éblouie et joyeuse de monter dans le train dont les voitures portaient des noms magiques: Gênes, Rome, Venise.

IV

Plus d'une jeune fille se serait sentie esseulée, perdue, en partant ainsi pour un pays étranger et une vie nouvelle. Mais Françoise était résolue, énergique par nature, et l'indépendance qu'elle avait goûtée depuis sa sortie de pension lui avait donné de l'initiative et de la décision. Ensuite, elle ne laissait derrière elle personne qui la regrettât sincèrement, ni rien qu'elle-même fût triste de quitter. Quoi que lui réservât cet avenir inconnu, tout serait préférable à l'isolement effroyable dans lequel elle avait vécu.

Il n'était pas dans son caractère de s'apitoyer sur elle-même, ni de se complaire aux impressions pénibles. Elle avait, le premier moment de désespoir passé, tiré le meilleur parti de sa situation mélancolique près d'une vieille femme en enfance, apportant à se distraire

toute son énergie. Cette enfant de dix-huit ans avait réglé sa vie avec une rare sagesse, remplissant son devoir ingrat près de sa grand' mère, accueillant tous les plaisirs modestes que pouvait lui donner la petite ville, s'appliquant à plaire, s'efforçant de goûter la société des autres jeunes filles, développant comme elle pouvait les embryons de talents qu'on lui avait donnés, et surajoutant à tout cela, par devoir plus que par attrait, il faut l'avouer, quelques bonnes œuvres sous la forme de travail pour les pauvres et de visites aux malades.

Mais maintenant qu'elle échappait à ce filet d'habitudes mornes et d'occupations austères, l'épanouissement impétueux de sa nature, l'exubérance presque effrayante de sa joie lui révélaient à elle-même tout ce qu'elle avait souffert sans vouloir s'en rendre compte, et l'élan qui emportait son cœur vers sa parente inconnue était la double aspiration de sa jeunesse vers un peu d'affection et vers la joie de vivre.

M. Dufort l'avait confiée à un couple d'âge mûr qui se rendait à Gênes, et avait promis de la mettre saine et sauve dans le train de Florence. Elle se sentait suffisamment protégée, sans qu'aucune surveillance tracassière vînt gâter son plaisir de voyager, et elle n'en éprouvait pas moins une sensation de solitude qui,

d'ailleurs, tenait beaucoup plus de l'indépendance que de l'isolement.

L'agitation l'empêcha longtemps de dormir. Quand, après un tardif et court sommeil, elle ouvrit les yeux, ce fut près du lac qu'a chanté Lamartine. Puis elle goûta le charme d'une toute petite émotion sous le tunnel du Mont-Cenis, et après s'être amusée du déjeuner au wagon-restaurant, elle se mit à jouir en silence et avec extase du trajet superbe ou charmant.

La vision monotone du canal bordé de peupliers et des champs qui s'étendaient devant sa fenêtre lui revint à l'esprit, comme pour rendre plus merveilleuse cette route enchantée, cette idéale Italie. C'étaient d'abord de hautes montagnes austères, sur lesquelles la moindre parcelle de terre était cultivée avec soin. Çà et là, une cime couverte de neige chatoyait au soleil comme du satin blanc, sur lequel des sapins clair semés ressemblaient de loin à un broché sombre. C'étaient des vallées fertiles, où scintillait un torrent, des villages blancs et bruns, délabrés, dont les masures, qu'on eût dit percées à jour, s'abritaient dans chaque repli de terrain ou couronnaient les sommets les plus proches. De paisibles petits cimetières tapissaient des pentes vertes, tandis que d'humbles campaniles s'élevaient parmi les hêtres et les sapins.

Les compagnons de voyage de Françoise ayant reçu la mission de la mettre en wagon à Gênes, elle n'osa pas faire une halte dans cette grande ville inconnue. Elle continua, toute seule cette fois, à jouir de son voyage, admirant la mer bleue qui apparaît comme une vision rapide entre les tunnels, de Gênes à Pise, trouvant idéale la campagne italienne, avec les vignes suspendues en guirlandes aux arbres fruitiers. Elle arriva à Florence à l'entrée de la nuit.

Depuis quelques heures, un peu d'angoisse remuait son cœur. Elle avait beau s'attendre à trouver ses parents charmants et leur maison hospitalière, l'inconnu avait enfin raison de sa belle confiance, et elle eût voulu retarder le moment d'affronter l'inévitable examen, la première impression dont elle serait l'objet.

La sympathie de ses amis et l'admiration qu'on lui avait prodiguée à Sarnans la rassuraient un peu ; elle ne pouvait s'empêcher de se trouver jolie, et elle se savait intelligente ; mais dans cet autre milieu, plairait-elle comme dans son atmosphère natale ? En ce moment, les ténèbres qui couvraient la campagne aidant, elle se sentit tout à coup démoralisée, et un soudain accès de timidité ou de sauvagerie qui n'était pas, cependant, dans son caractère, lui inspirait un regret inattendu pour la triste maison qu'elle venait de quitter.

Le train ralentit sa marche, un coup de sifflet strident retentit, et la voix sonore des employés répéta les syllabes magiques : Firenze !

Alors, l'impression de détresse s'accentua tandis que, perdue dans la foule qui sortait des wagons, son sac à la main, elle regardait anxieusement si quelqu'un la cherchait, n'osant avancer, et regrettant de n'être pas convenue avec sa tante d'un signe quelconque pour se faire reconnaître.

Mais on était venu au-devant d'elle : deux personnes se faisaient un chemin à travers le flot des voyageurs, explorant les wagons. Elle devina que c'était elle qu'on cherchait, et s'avança aussi vite qu'elle put, ne perdant pas de vue les deux figures, qu'elle analysait avec une singulière acuité...

Une femme de cinquante à soixante ans, et un jeune homme... Sa tante, sans doute, et son cousin ?

Une sensation de désappointement s'empara d'elle. Cette petite femme lourde, aux cheveux décolorés, à l'air vulgaire, était-il possible que ce fût l'héroïne de ses rêves, la jolie personne blonde et éthérée qui avait conquis le cœur et la couronne d'un fils de la lumineuse Italie, et qui, jusqu'à ce jour, avait personnifié cette Italie elle même pour Françoise ?

Et son cousin ! Elle se l'était représenté, sans aucune raison d'ailleurs, grand et mince, brun,

élégant, avec d'immenses yeux noirs et un teint pâle, et le jeune homme en complet beige, qui s'approchait en ce moment de toutes les portières, n'était ni très grand, ni très brun, avait des yeux gris, et, sans être vulgaire, ne possédait nullement la tournure d'un personnage de roman.

— Une blonde ! Et en deuil ! C'est elle, pour sûr ! s'écria une voix française que la jeune fille frémit de trouver peu harmonieuse, aiguë.

Mais elle n'eut pas le temps de s'appesantir sur l'aspect décidément commun et la toilette plus que simple de celle qu'elle prenait pour sa tante. Le jeune homme en complet beige s'était découvert avec un sourire.

— Ai-je l'honneur de parler à mademoiselle d'Albigny ?

Le cœur de Françoise se serra tandis qu'elle inclinait la tête. Elle avait rêvé que son cousin serait un frère pour elle, et l'accueillerait avec une affectueuse familiarité.

— La comtesse Albrandi vous envoie sa femme de chambre, mademoiselle, et comme elle parle peu l'italien, je suis chargé de retirer vos bagages après vous avoir mise en voiture... Permettez-moi de me présenter moi-même : je suis le secrétaire du comte Albrandi.

Des sentiments complexes agitaient Françoise, comme elle suivait ses compagnons sans

entendre le bavardage de la vieille femme de chambre ; elle était soulagée de constater que cette brave personne vulgaire n'était pas sa tante, et, d'autre part, elle se trouvait secrètement déçue de ce qu'aucun membre de sa famille n'eût jugé à propos de se déranger pour elle.

— Certes non, je ne l'apprendrai jamais, leur langue ! déclara énergiquement la femme de chambre. Ils peuvent bien prendre la peine de parler français !... Vous voyez, monsieur Ernault, que j'avais bien reconnu Mademoiselle ! Des blondes comme elle, il n'y en a pas par ici ! Elle a tout à fait les cheveux de Madame... autrefois...

— N'êtes-vous pas trop fatiguée, mademoiselle ? demanda poliment le jeune secrétaire.

— Oh ! pas du tout, ce pays est si beau !... Ma tante n'est pas souffrante ? ajouta-t-elle avec un nouveau serrement de cœur.

— Non, mais la comtesse sort rarement le soir, et elle a horreur des foules.

Elle n'osa pas demander des nouvelles de son cousin. Stéphane Ernault la fit monter en voiture, la femme de chambre en face d'elle, et, après lui avoir pris son billet de bagages, il donna l'adresse au cocher :

— Palazzo Albrandi.

Un peu étourdie, et commençant tout à coup à sentir sa fatigue, Françoise fut d'abord déçue

de voir des quartiers modernisés, des rues qui lui semblaient banales. Tout à coup elle eut un éblouissement.

— La cathédrale, qu'ils appellent le Dôme, dit la femme de chambre, désignant le prestigieux monument.

La nuit était claire, et la place toute blanche sous la lumière électrique. Françoise oublia tout à coup sa fatigue dans l'espèce de stupeur que lui causa cette apparition : l'énorme et splendide masse de marbre blanc avec ses incrustations noires et rouges, le haut campanile, le baptistère.

Mais la voiture, passant rapidement, prit la via del Proconsolo, puis, tournant à gauche, s'arrêta presque immédiatement devant une construction imposante, lourde et sombre, dont la porte massive s'ouvrit aussitôt.

— Nous sommes arrivées, dit la compagne de Françoise, tirant son porte-monnaie pour payer le cocher.

Une lanterne monumentale en fer forgé éclairait la cour dans laquelle entra la jeune fille. Tout autour, des colonnes élégantes soutenaient un portique, et au milieu, il y avait une fontaine de marbre. Au grand jour, elle se fût aperçue que le pavé était fendu en maint endroit, que la mousse verdissait la fontaine, et que les murs étaient délabrés ; mais à cette heure, ces détails disparaissaient dans la

grâce grandiose de l'ensemble, et Françoise eut une première et délicieuse intuition de l'art architectural.

Un escalier extérieur, en marbre aussi, avec une balustrade, menait au premier étage, le long duquel régnait une galerie. Mais la femme de chambre entra sous le portique, où un autre escalier conduisait vers les appartements.

— C'est splendide ! Un vrai palais ! Et mon oncle et ma tante l'habitent seuls ?

— Oh ! non ! Il y a une autre entrée, et l'étage supérieur est loué. Ce serait beau si c'était entretenu ; mais cela coûte si cher ! dit la femme de chambre avec un soupir.

Elle commença à gravir l'escalier, et reprit, parlant lentement, parce qu'elle s'essoufflait vite :

— Chacun a son goût, voyez-vous, mademoiselle. Moi, j'aimerais mieux une petite maison blanche avec des jalousies peintes en vert, dans mon pays.

Elle poussa une porte au haut de l'escalier. Françoise, à la lueur d'une lampe, entrevit un vestibule peint à fresque et meublé de sièges sculptés, puis une autre porte s'ouvrit, et elle fut presque aveuglée par la lumière éclatante répandue dans une pièce étroite, mais d'une hauteur extrême, avec un plafond à caissons et des murs recouverts de tapisseries.

Avant que ses yeux eussent pu s'accoutumer à cette lumière trop vive, et distinguer les détails de la chambre, elle se sentit serrée dans les bras d'une femme encore jeune, ou qui semblait telle, encore blonde, et extrêmement jolie.

— Françoise !... Soyez la bienvenue, *carina*, comme ma cousine, et comme Française ! J'aime votre nom, qui, jadis, désignait les femmes de notre pays... Laissez-moi vous regarder !

La comtesse recula de deux ou trois pas, et examina rapidement sa jeune parente, qui rougissait sous ce regard observateur.

— Le sang n'est pas de l'eau, dit la vieille femme de chambre avec un mélange de familiarité et de respect. C'est le portrait de madame la comtesse.

— Ai-je vraiment été aussi jolie que cela? demanda la comtesse avec une grâce un peu mignarde que Françoise, en tout cas, ne possédait point.

La jeune fille se ressaisissait tout à fait. Cette petite femme aimable et souriante ne l'intimidait point.

— Ma tante Blanche a laissé chez nous une réputation de beauté et de charme qu'on n'a jamais oubliée, dit-elle, souriant à son tour. Je serais trop contente si quelque chose en moi la rappelait... Vous êtes encore si jeune ! ajouta-t-

elle avec une admiration un peu naïve qui se trouva être d'une inconsciente habileté. J'hésitais à vous donner ce nom respectable de tante !

Personne, en effet, n'eût donné à la comtesse ses quarante-huit ans. Mais l'inexpérience de Françoise la rendait ignorante des soins auxquels étaient dus la prolongation de cette beauté de blonde.

— Si, si, je veux être appelée tante... Je serai pour vous *zia* Bianca... Augustine, il faut faire apporter des rafraîchissements à cette enfant... Une granita et des biscuits... Otez ce chapeau, ma chère, et venez vous asseoir près de moi... Vous me parlerez de ma pauvre tante, et de cette chère vieille petite ville où j'ai dansé mon premier quadrille...

La manière d'interroger de la comtesse Albrandi était assez amusante : elle n'avait pas plutôt formulé une question qu'elle évoquait un souvenir ou racontait une histoire, oubliant ce qu'elle avait demandé. Françoise, pendant ce monologue au milieu duquel elle n'intervenait que pour répondre un oui et un non, eut donc le loisir, d'abord de se remettre de son inévitable émotion, puis d'examiner à son aise et sa cousine, et le cadre où elle se trouvait.

J'ai dit que la comtesse Albrandi était encore une jolie femme à laquelle on eût donné dix ou douze ans de moins que son âge. Elle était vê-

tue d'une robe d'intérieur en voile blanc, garnie de dentelle soufrée, et portait des bagues fort belles, et des bracelets d'or qui glissaient sans cesse sur ses mains fines. Elle avait une grâce enveloppante, et une manière de parler exquise, son long séjour en Italie lui ayant donné un léger accent très harmonieux, et une certaine lenteur à s'exprimer, comme si elle hésitait entre les deux langues qu'elle parlait également bien ; cette légère hésitation, réelle ou affectée, était certainement un de ses charmes.

Le salon où elle se trouvait n'était point encombré de bibelots ni de petits meubles inutiles. Il y régnait une grandeur qui saisissait dès le premier abord. Un nombre restreint de sièges recouverts de velours de Gênes fané, mais encore beau, un cabinet en ébène incrusté d'ivoire, de lapis et de marbres de diverses couleurs, et quelques superbes pièces de majolique sur une crédence, c'était tout, avec une petite étagère moderne, détonnant un peu sur le style sévère du salon, et supportant des objets familiers : photographies, flacon de sel, éventail, et coupe en verre de Venise contenant des chocolats.

Un domestique apporta un plateau sur lequel était placés des biscuits et des glaces.

Françoise se sentait pénétrer doucement et délicieusement par les habitudes élégantes et agréables de cette maison. Tout, jusqu'aux plus

légers détails, répondait à des instincts que rien n'avait satisfaits jusqu'ici.

— Mon oncle n'est pas absent? demanda-t-elle tout à coup.

— Oh ! non, il travaille. Il vous a fait un sacrifice en vous envoyant M. Ernault ce soir, dit la comtesse en riant, car ils étaient plongés tous les deux dans l'étude d'une inscription étrusque du plus haut intérêt, paraît-il. Mais il viendra peut-être prendre une glace avec nous...

Elle donna un ordre en italien au domestique, et presque aussitôt, la porte s'ouvrit devant le comte Albrandi.

— Giovanni, c'est ma petite cousine Françoise, dit gaiement sa femme, et Augustine assure qu'elle ressemble à ce que j'étais il y a vingt ans.

— Et à ce que vous êtes toujours, *cara mia*, dit le comte avec un sourire.

Il prit la main de Françoise, confuse, la baisa d'un geste chevaleresque, puis, s'asseyant, il prit la granita que lui tendait sa femme, et adressa à la jeune fille quelques questions polies sur son voyage.

Il parlait assez imparfaitement le français, qu'il comprenait d'ailleurs très bien ; mais sa voix était musicale, ses manières exquises. Il offrait avec sa femme un contraste des plus frappants, et peut-être était-ce à cause de cela

même qu'elle lui avait jadis inspiré une véritable passion. Ses traits étaient aquilins, à la fois accentués et réguliers ; sa barbe et ses cheveux, très blancs, faisaient paraître son teint encore plus brun et ses yeux plus noirs. Françoise pensa que, selon le caprice ou l'inspiration d'un peintre, cette belle figure, légèrement transformée, eût pu poser pour un sénateur florentin, un mendiant ou un saint. Tel qu'il était là, dans son veston de travail en velours noir, il offrait un type exquis et achevé de gentilhomme.

— *Scusate mi,* dit-il dès qu'il eut achevé sa glace, j'ai là-bas, sur ma table, une page commencée. Puisque vous êtes désormais notre commensale, ajouta-t-il avec grâce, vous me permettez d'agir avec vous sans cérémonie... Vous êtes de la casa...

Il s'inclina avec un grave sourire, et disparut derrière une portière.

— Comme il est beau ! s'écria involontairement Françoise.

Le visage de sa tante exprima une satisfaction orgueilleuse.

— Oui, très beau... et très bon. Il m'a rendu la plus heureuse des femmes ; je suis toujours pour lui comme une enfant gâtée.

— Et votre fils, mon cousin, ressemble-t-il à son père?

— Oui... Regardez sa photographie...

Françoise s'approcha avec une vive curiosité du cadre doré que lui désignait sa tante. Elle faillit pousser un cri d'admiration, comme devant une œuvre d'art. Jamais plus belle figure ne lui était apparue. Il ressemblait à son père d'une manière frappante; mais les traits réguliers du comte étaient éclairés, chez le fils, par des yeux encore plus beaux, plus vivants, plus souriants, et une sombre et soyeuse chevelure laissait découvert un front un peu étroit, quoiqu'admirablement modelé.

— Il est superbe! dit la jeune fille, sans chercher à cacher son impression d'artiste.

La mère sourit.

— Vous verrez bientôt l'original, j'espère, dit-elle. Oui, il est beau, mon Taddeo, et charmant, et doué à miracle... Un peu paresseux... Les Albrandi le sont tous... Mais le jour où il voudra employer ses admirables facultés, il arrivera à tout ce qu'il désire... Il est attaché à l'ambassade de Vienne. Et la princesse N... ne peut se passer de lui, il est l'âme de ses fêtes.

Elle jeta un regard sur la pendule, et sonna.

— Mon enfant, il est tard, et vous devez être horriblement lasse. Demain, vous aurez hâte de voir Florence... Je sors peu, mai vous pourrez circuler dans la ville et visiter les galeries avec miss Atkinson, l'ancienne gouvernante de Taddeo, que j'ai toujours gardée. Il faudra apprendre l'italien; elle est en état de vous 'Ine-

seigner grammaticalement, et vous acquerrez l'accent en nous entendant parler.

Françoise était trop émue, trop heureuse; son cœur débordait. Elle se laissa glisser à genoux près de sa tante, et baisa avec ferveur les petites mains fines sur lesquelles brillaient des diamants et des saphirs.

— Vous ne savez pas, dit-elle d'une voix entrecoupée, ce que vous avez mis dans ma vie! Vous me révélez le bonheur! Je ne suis pas expansive d'ordinaire; mais je veux vous dire que je vous aimerai, et que je voudrais vous donner ce que j'ai de meilleur : ma tendresse, mon admiration, mon dévouement, mon temps, s'il peut vous servir! Vous me laisserez faire quelque chose pour vous, n'est-ce pas? ajouta-t-elle avec ardeur.

Une lueur d'attendrissement passa dans les yeux de turquoise de sa tante.

— Quel petit cœur chaud et reconnaissant!... Chère petite, je n'ai pas eu de mérite à vous appeler; je n'ai pas même réfléchi, je suis une impulsive... Mais vous dépassez mon attente. Certes, vous me serez utile, vous me dorloterez... Et je serai fière de vous!

Elle baisa la joue brûlante de Françoise, et la remit aux mains d'Augustine, qui venait d'entrer, un bougeoir à la main.

A sa suite, la jeune fille traversa des salles sombres et superbes, et fut introduite dans une

toute petite chambre dont les murs étaien peints assez bizarrement en imitation de papier et qui contenaient des meubles dépareillés, mais confortables.

Elle fit sa prière, remerciant Dieu avec une gratitude sincère pour l'abri qu'elle avait trouvé, puis elle se glissa dans son grand lit aux courtines fanées, et s'endormit presque immédiatement.

V

Quelques heures d'un repos profond dissipèrent la fatigue de Françoise.

Elle s'éveilla de bonne heure, et courut à sa fenêtre. La chambre donnait sur l'arrière du palais : une cour étroite, avec deux palmiers étiolés et une pelouse maigre. Elle ouvrit sa malle, défripa ses vêtements, et s'habilla avec soin. Elle était de ces femmes qui parent ce qu'elles portent : sa robe d'étamine commune avait bon air sur sa taille souple, et un peigne de jais faisait ressortir la nuance dorée de ses cheveux frisottants. Elle se regarda avec un naïf intérêt dans la psyché à l'ancienne mode, et chercha à retrouver sur son visage le charme que sa tante avait conservé malgré les années. Oui, il existait une ressemblance, au moins ce quelque chose de mystérieux qu'on appelle un air de famille, et qui reparaît capricieusement

à travers les générations; seulement la comtesse Blanche avait les yeux d'un bleu clair, et les siens étaient bruns, avec des reflets noisette.

Huit heures sonnèrent à l'horloge des écuries à demi ruinées. Françoise mourait d'envie de sortir, d'aller voir le Dôme, d'inaugurer sa nouvelle existence par une visite à une église. Mais la maison était si tranquille, qu'elle n'osait pas même sortir de sa chambre. A la fin, cependant, ne tenant plus d'impatience, elle ouvrit doucement la porte et, marchant sans bruit, chercha à se reconnaître dans les corridors à demi obscurs.

Elle souleva un loquet... Et ce fut une surprise pleine d'émerveillement qui la saisit. Elle se trouvait dans une large galerie donnant sur la cour d'honneur et située au-dessus du portique. Le plafond, richement sculpté et doré, était orné de peintures d'un ton harmonieux, bien qu'encore éclatant. Le long des murs, alternant avec des glaces de Venise délicieusement peintes, il y avait des tableaux qui apparurent à Françoise, ravie, comme la première révélation de l'art. Ils étaient numérotés, ainsi que dans un musée... Elle se trouvait évidemment dans une de ces galeries dont les grandes familles italiennes ouvrent à certains jours le trésor au public. Le nom des artistes n'était pas inscrit sur les toiles ; mais si ignorante qu'elle

fût, le beau la saisit : c'étaient des maîtres qui avaient peint ces madones superbes ou charmantes, ces portraits fiers ou séduisants, retraçant plus ou moins vaguement les traits du comte Albrandi, ces paysages qui entouraient des ruines ou des palais de toutes les grâces d'une nature un peu arrangée. Elle s'oublia un certain temps à contempler ces tableaux, puis pénétra dans deux autres salons où des marbres superbes l'éblouirent, et où des meubles anciens, d'un grand prix, contenaient de précieux bibelots : verres de Venise, bijoux antiques, terres cuites, faïences et émaux.

Tout à coup, un pas à la fois ferme et léger la rappela à elle-même. A la porte du salon où elle se trouvait venait d'apparaître le secrétaire de son oncle, portant une serviette de maroquin, et se disposant évidemment à aller reprendre son travail.

Il la salua en souriant.

— Vous avez promptement découvert le trésor de cette maison, mademoiselle.

— C'est superbe ! Mais c'est un musée!

— Oui, une galerie indiquée dans les *Guides*, que le public est admis à visiter deux fois par semaine.

— Je suis une ignorante ; mais il me semble qu'il y a là des merveilles.

— De très beaux originaux, quelques bonnes copies, et des objets anciens authentiques.

Mais je ne veux pas empiéter sur le plaisir qu'aura votre parent à vous montrer tout cela...

Il se disposait à prendre congé, elle l'arrêta.

— Un mot, seulement... Cette Vierge blonde, là, cette petite toile, de qui est-elle?

Stéphane sourit.

— Vous êtes tombée d'instinct sur l'une des perles de cette collection... un Pérugin.

Les yeux de Françoise brillèrent de plaisir.

— Comme je suis contente de l'avoir aimée sans savoir! dit-elle naïvement.

Stéphane sourit de nouveau sans répondre, puis la salua et disparut par une porte intérieure.

Françoise s'arracha alors à sa contemplation, et, étant sortie de la galerie, elle rencontra Augustine qui, en petit tablier de soie noire et en bonnet de mousseline, portait un plateau.

— Justement, j'allais chez Mademoiselle... Mademoiselle a déjà visité la galerie?

— Oh! je l'ai vue à peine, et c'est si beau!

— Oui, il paraît que, si restreinte qu'elle soit, c'est une des meilleures de Florence, dit la femme de chambre d'un ton modeste. Je ferai remettre un catalogue à Mademoiselle, si ça l'intéresse.

— Ah ! il y a des catalogues?

— Sans doute ; on les vend aux touristes : il faut bien atténuer un peu les dépenses que cela occasionne. Pensez à l'espace qui est immobilisé par tous ces tableaux ! Et puis, il faut un homme exprès, une espèce de gardien de musée... Mademoiselle va déjeuner?

— Oui, je vous remercie... Ma tante est levée ?

— Madame n'est jamais visible avant midi. Elle m'a chargée de dire à Mademoiselle que la miss est à sa disposition...

— Je serai très reconnaissante qu'on veuille bien m accompagner, j'ai hâte de sortir.

— Mademoiselle n'a qu'à frapper à la porte voisine de la sienne, la miss sera prévenue...

Et Augustine, qui n'avait jamais pu ou voulu prononcer le nom de l'Anglaise, dont elle avait toujours été secrètement jalouse, posa le plateau sur la table de Françoise et se retira.

La jeune fille déjeuna rapidement, et, ayant pris son chapeau, alla frapper à la porte qu'on lui avait indiquée.

— Oh ! excusez, je vous prie ! Je faisais mon thé... Entrez, s'il vous est agréable...

Françoise pénétra dans une toute petite chambre pauvrement meublée d'un lit de fer et d'une laide armoire, mais à laquelle l'ingéniosité de

l'Anglaise avait apporté des embellissements, ou ce qu'elle jugeait tel, et dont elle était évidemment fière. Des voiles au crochet dissimulaient l'usure de deux fauteuils dépareillés ; les étagères de bois blanc avaient été recouvertes d'andrinople ; un oiseau chantait à plein gosier dans une petite cage, et des fleurs s'épanouissaient dans un porte-bouquet à bon marché. Sur la table, miss Atkinson avait disposé avec un soin méticuleux les éléments de son déjeuner national, et il y avait évidemment là, dans sa pensée, une sorte de rite mystérieux qui était comme un hommage à son *home* lointain. La lampe à esprit de vin était allumée sous la bouilloire, la théière brillante placée tout auprès, la crème versée dans le petit pot de métal, et la tasse de Worcester, — une précieuse tasse qui venait de *chez elle*, et à laquelle seule elle touchait, posée sur une serviette brodée.

Son regard un peu éperdu allait de ses préparatifs à la jeune fille qu'elle devait accompagner.

— Je vous demande pardon... je ne savais pas que ce serait si tôt, dit-elle d'un ton désolé.

C'était une grande femme maigre, d'à peu près cinquante-cinq ans, que la petite vérole avait défigurée. Aucun art n'atténuait sa grande laideur ; ses cheveux éclaircis étaient plaqués

en maigres bandeaux sur son front; sa robe grise formait sac sur sa taille plate, et une broche démodée, avec un dessin en cheveux, attachait un col de quakeresse.

Sans qu'elle sût pourquoi, le cœur de Françoise s'émut de sympathie.

— Je crois que vous allez être bonne pour moi, dit elle avec son brillant sourire, et que je serai tentée bien souvent de prendre votre temps et d'abuser de votre patience... Je vous en prie, déjeunez tranquillement, je vais rentrer chez moi.

L'Anglaise regarda avec ravissement ce joli visage.

— Si je pouvais vous offrir du thé? J'ai une autre tasse...

— Mais j'ai déjeuné.

— Oh! le thé se prend toujours, après le café, après toutes choses... L'aimez-vous?

— Beaucoup, mais je suis sûre que je n'en ai jamais bu comme le vôtre, dit Françoise avec le même joli sourire.

Miss Atkinson frappa l'une contre l'autre ses longues mains maigres.

— Alors, asseyez-vous dans ce fauteuil... Vous ne parlez pas l'anglais?

— Je l'ai appris au couvent, mais je le prononce mal et le comprends très peu.

— *Oh! delightful!... I will teach it to you!...*

Tout à fait à l'aise maintenant, elle allait et

venait dans la chambre que sa grande taille faisait encore plus exiguë. Elle prit dans une armoire admirablement rangée une autre tasse de Worcester, enveloppée dans du papier de soie, et la plaça devant la jeune fille. Elle semblait si heureuse de pouvoir offrir quelque chose à quelqu'un, ce diminutif de l'hospitalité lui donnait tellement l'illusion d'un chez elle, que Françoise n'eut pas le courage de décliner son offre.

— Vous êtes depuis longtemps chez ma tante, miss Atkinson ?

— Oh ! très ! J'ai élevé master Taddeo. Il parle *so nicely* ! Il est tout à fait un gentleman !

— Et ma tante s'est attachée à vous, et n'a pas voulu que vous la quittiez ?

— Quand j'allais partir, il m'est arrivé un coup terrible... J'ai eu ce mal affreux qui a fait de moi une épouvantable chose... On ne voulait de moi dans aucune maison... Les petits enfants avaient horreur.

Et la voix de la pauvre fille s'altéra.

— Alors, le comte m'a offert de rester ici. C'était si bon !... Et je suis heureuse de voir master Taddeo quelquefois.

— Oh ! oui, mon oncle et ma tante sont bons ! Je ne sais comment leur témoigner ma reconnaissance, dit Françoise d'un ton pénétré.

— On peut toujours témoigner... Je traduis des livres pour M. le comte, et Madame aime que je brode pour elle.

Elle prit dans une corbeille une pièce de soie blanche et l'étendit devant Françoise. Ces grands doigts qui semblaient si gauches étaient, après tout, des doigts de fée, car ils avaient semé l'étoffe de fleurs merveilleuses, copiées sur un fragment presque informe de broderie ancienne, qu'elle produisit avec orgueil.

— Et je sais aussi raccommoder les tapisseries, et je répare les *arazzi* du palais... Mais l'eau est tout à fait chaude, et je vais faire le thé.

François, naturellement, s'extasia sur l'excellence du breuvage, et aussi sur les jolies tasses. Elle dut entendre une histoire embrouillée, mi-anglaise, mi-française, sur la grand'mère de qui venait cette précieuse porcelaine, sur la maison paternelle, le jardin, le village, etc.

— Pauvre miss Atkinson ! C'est dur d'être loin de son pays...

— Oui, mais depuis que je suis catholique romaine, ce n'est plus tant... Je suis beaucoup plus contente, et il me semble que mon pays, il est partout.

— Il y a longtemps de cet heureux jour ?

— Oui... C'est un miracle de sainte Madeleine de Pazzi. Je vous conduirai près d'elle, et vous comprendrez...

Décidément intime avec Françoise, miss At-

kinson prit le temps, son déjeuner fini, de laver elle-même ses tasses, et de ranger sa chambre. Elle mit ensuite un canotier et un voile bleu, et sortit avec l'impatiente Françoise, constituant le plus respectable comme le plus laid des chaperons.

VI

La cloche du déjeuner a sonné.

Guidée par Augustine, Françoise entre dans la grande salle à manger dont elle admire, ravie, la décoration, en attendant l'arrivée des maîtres de la maison.

Sur les dressoirs anciens en bois sculpté, s'étalent d'admirables faïences. Aux murs sont appendus des plats émaillés, des médaillons en terre cuite de l'époque des della Robia, et quelques tableaux qui, pour n'avoir pas été jugés dignes de figurer dans la galerie, n'en ont pas moins une réelle valeur.

Sur la nappe ornée de guipures sont disposés des objets d'argenterie ancienne et une précieuse verrerie. Un domestique en petite livrée se tient immobile à la porte, attendant ses maîtres.

Tout cela répond chez Françoise à de secrets

instincts qui n'avaient jamais eu l'occasion de se développer ; tout plaît au sens artistique qui est en train d'éclore rapidement chez elle.

Le comte entre le premier avec son secrétaire ; mais ils ont à peine salué Françoise que Blanche paraît, souriante, avec un teint de rose, ses jolis cheveux arrangés avec art, et portant la même robe sèyante que la veille.

Françoise compte les places d'un regard ; miss Atkinson ne déjeune pas avec la famille.

— Eh! bien, petite fille, qu'avez-vous fait ce matin?

— J'ai eu le temps de m'enthousiasmer pour Florence! dit Françoise avec feu. Quel rêve!... Miss Atkinson croyait que j'avais pris racine devant le palais Vecchio... Le Dôme m'écrase et me ravit, et j'ai déjà entrevu les fresques de Santa Maria Novella... J'ai hâte d'entrer dans les musées ; mais j'ai vu le vôtre!

— Vraiment! dit le comte avec un sourire qui illumine et rajeunit sa belle figure sombre. Je voulais justement vous y conduire tout à l'heure.

— Oh! j'en serai si reconnaissante! Il me semble qu'il me faudra des mois pour tout voir et admirer à fond.

— M. Ernault viendra avec nous... Je ne parle pas assez bien votre langue pour traiter les questions d'art.

— Il ne faudra pas trop vous attarder dans la

galerie, dit sa femme. Je veux mener Françoise via Tornabuoni pour voir nos superbes magasins, et sur le pont des Orfèvres... J'ai demandé la voiture, et nous finirons la journée aux Cascine...

Le déjeuner fut délicieux, — non toutefois au point de vue gastronomique, car les Albrandi étaient sobres comme tous les Italiens, — et le menu ne répondait évidemment pas au luxe du service. Mais la conversation de son oncle intéressa profondément Françoise. Elle apprit qu'il s'occupait d'art ancien et d'archéologie, et qu'avec l'aide de Stéphane Ernault, il recueillait les éléments d'un ouvrage d'une portée considérable, sur l'achèvement douteux duquel sa femme le plaisantait agréablement. Il donna à la jeune fille des indications savantes et utiles sur les monuments et les objets d'art qu'elle allait voir, et lorsqu'il ne trouvait pas les mots techniques, il faisait appel à son secrétaire, évidemment très érudit et très artiste.

Celui-ci semblait particulièrement doué de tact. Ne se mettant jamais en avant, mais prenant part à la conversation avec une parfaite aisance lorsqu'il y était invité, il maintenait intacte sa dignité, et ne semblait pas admettre qu'on le traitât comme un inférieur. Le comte paraissait l'aimer extrêmement, et sa femme lui montrait toute la politesse gracieuse qui lui

était habituelle, avec, peut-être, une nuance de supériorité, plus facile, d'ailleurs, à supporter de la part d'une femme.

La visite de la galerie fut un véritable enchantement. Françoise y prit sa première leçon d'histoire artistique. Elle avait l'instinct du beau, et un goût naturel qui devait promptement se développer. Tout la ravit, et son oncle fut charmé de son enthousiasme.

Quand elle entra chez sa tante, elle la trouva prête à sortir, et un peu impatiente.

— Ne vous laissez pas accaparer par ces savants, ma chère, dit-elle. Ils ne demandent qu'à déverser leurs connaissances transcendantes sur la première victime qu'ils rencontrent... Il faut que je vous achète un corsage blanc... Cela se porte en deuil... Et ce chapeau est trop lourd !... Il vous faudra aussi quelques petits bijoux.

— Mais ma tante, dit Françoise, rougissant un peu, je puis acheter tout ce que vous me conseillerez. Je ne suis pas riche, mais...

— Quoi ! seriez-vous orgueilleuse ! Une fille n'accepte-t-elle pas les petits cadeaux de sa mère ? Venez vite, la voiture attend, et après nos emplettes, nous irons aux Cascine, où il y a de beaux arbres, une vue superbe, et tout le monde élégant de Florence.

Une voiture était à la porte ; les portières étaient timbrées aux armes des Albrandi, et les

deux domestiques que Françoise avait vus dans la maison montèrent sur le siège.

— Nous n'avons pas de voiture à nous, ceci est un remise... c'est plus commode et plus économique... Ah! ma chère, il en coûte cher d'avoir un palais historique, et si Giovanni m'écoutait, il se déferait de ses collections.

— Oh! ma tante, ce serait vraiment dommage!

— Vous dites comme Taddeo. Lui aussi aime mieux maintenir au prix de secrets sacrifices la situation des Albrandi... Il paraît que moi j'étais née bourgeoise, ajouta-t-elle avec coquetterie, souriant d'entendre Françoise protester, et s'écrier qu'elle était patricienne de la tête aux pieds.

La promenade fut charmante. La comtesse s'était décidément prise de passion pour sa jeune cousine française, qu'elle appelait le revenant de sa jeunesse. Elle lui montra les beaux magasins de dentelles, de coraux, d'écaille, de marbres, de bois sculpté et de majoliques; elle la promena sur le curieux pont des Orfèvres, lui nomma les palais qui s'élèvent un peu partout, et enfin, lui acheta des bijoux de deuil, des corsages de soie légère et de mousseline brodée, avec un chapeau délicieux et extravagant dont le prix couvrit Françoise de confusion, surtout après ce que sa tante

venait de dire de la fortune réduite des Albrandi.

La promenade aux Cascine termina la journée. Elles prirent la file des voitures, descendirent en face du point de vue célèbre sur la campagne de Florence, et furent abordées par des connaissances élégantes. On fit fête à Françoise, présentée comme une nièce chérie ; elle entrevit des relations choisies et charmantes dans une société d'élite.

Le dîner eut le même cachet de sobriété que le déjeuner, mais aussi la même note intéressante. Stéphane n'y assistait point : il gardait en général la liberté de ses soirées.

Un peu plus tard, il vint du monde. Un chanteur du théâtre Verdi révéla à Françoise la musique italienne, qu'il est de mode en France de dédaigner aujourd'hui, mais qui n'en a pas moins charmé la société la plus raffinée de l'Europe, et qui, si elle n'est pas devenue une science, est du moins restée un art. Une poétesse dit des vers, que la jeune fille devina ou comprit à moitié. Le temps était déjà chaud ; les fenêtres étaient ouvertes sur le portique, et dans la cour pavée de marbre, un petit jet d'eau clapotait gaiement. Il y avait partout des fleurs ; des iris, des roses rajeunissaient les vieux meubles authentiques et les arazzi fanés. Des glaces exquises étaient apportées de temps à autres par des domestiques bien stylés, qui

glissaient sans bruit sur le pavé de mosaïque du salon. Tout cela causait à Françoise une sorte d'enivrement, et, plus encore, la tendresse exubérante de sa tante la comblait de joie.

Elle était vraiment débordante de bonheur quand elle remonta chez elle. Mais tout à coup, un rayon de lumière glissant sous la porte de l'Anglaise lui causa une impression pénible. Cédant à une impulsion presque irraisonnée, elle frappa à la porte et entra. Deux fortes lampes étaient placées sur la table, et miss Atkinson, un lorgnon posé par-dessus ses lunettes bleues, raccommodait de vieilles dentelles.

Sa figure s'éclaira à la vue de la jeune fille.

— Miss Atkinson, s'écria Françoise, que vous êtes imprudente de travailler si tard à de pareils ouvrages ! Il est une heure passée !

— Oui, mais Madame aura besoin de ses dentelles demain.

— Elle serait désolée si elle se doutait de la fatigue que vous vous imposez.

— Elle ne sait pas, dit brièvement la vieille fille.

— Mais vous travaillerez demain !

— Ne sortirons-nous pas ensemble?

— Non, non, mille fois non, si c'est au prix d'une telle fatigue ! s'écria énergiquement Françoise.

Elle souffla une des lampes, et enleva l'ouvrage des mains de miss Atkinson.

— Demain matin, dit-elle gaiement, nous remplacerons la promenade par une leçon d'italien...

Quand elle sortit de la chambre, les lunettes bleues de la pauvre vieille fille étaient toutes mouillées de larmes.

VII

Deux semaines se passèrent. L'enthousiasme de la comtesse pour sa nièce n'était nullement affaibli. Elle l'emmenait partout, la gâtait, l'absorbait, et s'impatientait du plaisir qu'elle prenait à causer avec le comte. Elle s'astreignit même, pour ne pas la quitter, à la conduire dans les musées, ceci au secret désappointement de Françoise, car, sa tante n'aimant pas la peinture, elle n'osait s'attarder devant les toiles qui excitaient son admiration.

Chaque soir, il y avait du monde chez la comtesse. On y faisait d'excellente musique : c'était le seul art qu'elle goûtât. Françoise était installée dans la maison sur le pied d'une proche parente, et tout ce monde élégant lui témoignait une délicieuse sympathie. Elle travaillait son italien avec ardeur. Miss Atkinson le parlait beaucoup plus correctement que le français,

et si sa prononciation était défectueuse, elle pouvait au moins lui en enseigner les principes.

Naturellement la tendresse de sa tante avait éveillé chez elle une véritable passion. Elle lui trouvait toutes les qualités; et se refusait même à la trouver inférieure à son mari. Elle craignait parfois d'être trop heureuse.

Dans cet épanouissement de bonheur, de délices chaque jour renouvelées, il ne se glissait qu'une ombre imperceptible : une toute petite gêne au sujet du secrétaire de son oncle.

D'abord, elle avait joui sans arrière-pensée de l'érudition, de l'éloquence, du sens artistique remarquable de ce jeune homme. Mais, un jour, sa tante lui dit, avec un petit pli entre les sourcils :

— Prenez garde que M. Ernault ne devienne amoureux de vous, ma petite chérie ! Il n'a pas de situation assurée, sa famille ne marche pas de pair avec la nôtre, et *ma* nièce ne saurait songer à un mariage de ce genre...

Françoise protesta en rougissant, heureuse que sa tante prît tant d'intérêt à son avenir, puis elle eut peur de plaire à un homme qui, lui disait-on, ne pouvait espérer devenir son mari. Cela mit dans leurs relations quelque chose de contraint que Françoise regretta un peu.

VIII

La troisième semaine, il y eut une surprise délicieuse : Taddeo annonça par le télégraphe qu'il avait un congé et arrivait le soir.

Dans la maison régna aussitôt une agitation extraordinaire. La comtesse, contrairement à ses habitudes, alla inspecter elle-même l'appartement de son fils, puis pria Françoise d'y mettre des fleurs. Augustine promena partout son plumeau, et défit les piles de linge pour choisir les plus jolis draps brodés. Miss Atkinson elle-même sortit de sa cellule et alla chercher dans la bibliothèque les poètes favoris de son ancien élève pour les placer à sa portée.

La comtesse avait tant parlé de son fils à Françoise, que celle-ci s'imaginait le connaître. Elle craignait seulement que les photographies et les portraits à l'huile et au crayon, suspendus un peu partout, n'eussent exagéré la beauté dont la mère se montrait si fière.

Il arriva le soir, à cette heure charmante où une famille se sent plus chez elle, où les lumières mettent plus de vie dans les vieilles chambres et rajeunissent les meubles fanés. Françoise s'était retirée par discrétion, mais elle entendit le joyeux brouhaha de l'arrivée, et une voix douce et musicale, avec quelques notes sonores, parvint à son oreille. Presque aussitôt Augustine entra, essoufflée.

— Venez vite, mademoiselle Françoise, M. Taddeo veut vous connaître... Il est encore plus beau qu'au départ!

Françoise effleura d'une main adroite ses jolis frisons, et jeta un regard sur la psyché. Son deuil semblait une coquetterie : rien ne pouvait mieux aller à sa délicate fraîcheur de blonde que ce noir mélangé de soie blanche et de jais brillant.

Ce soir-là, la famille était seule. Le fils chéri, unique, était assis entre son père et sa mère, et tous deux buvaient les paroles qui sortaient de sa bouche souriante.

Il se leva précipitamment comme la jeune fille s'arrêtait un instant à la porte.

— Est-ce ma cousine Françoise ?

— C'est ma jeunesse, Taddeo, que tu vois en elle, dit sa mère avec coquetterie.

Il sourit.

— Je n'ai pas besoin de regarder ma cousine pour voir jeune ma chère maman, dit-il dans

ın français impeccable, et baisant la main de a jeune fille ;. mais il m'est délicieux de consater entre vous et elle une ressemblance qui, elle seule, me la ferait aimer...

Françoise sentit un peu d'embarras, et s'en oulut de ne trouver qu'une question banale.

— Votre voyage n'a pas été trop fatigant ?

— On n'est jamais fatigué à nos âges ; mais 'air de Florence serait, en tout cas, une fonaine de Jouvence. Aimez-vous ce pays, ma ousine ?

Une lueur d'enthousiasme éclaira le visage le Françoise.

— Comment ne s'y trouverait-on pas heureuse, surtout quand on y est reçue comme noi !

— Elle a l'esprit très ouvert, dit complaiamment le comte. Tu pourras bientôt discuter vec elle, Taddeo ; elle est, comme toi, une ervente de l'Angelico.

— Alors, je veux revoir San-Marco avec elle, lit-il gaiement.

Sa mère commença à lui adresser des quesions sur la société viennoise et sur le personıel de l'ambassade. On apporta des glaces, et out à coup, il regarda autour de lui.

— Et ma vieille Atkinson ? Pourquoi n'estlle pas ici ? C'est la tradition de mes jours 'arrivée : il faut qu'elle vienne nous faire du hé !

Sa mère sourit avec indulgence.

— Présentez mes compliments à miss Atkinson, dit-elle au domestique, et priez-la de vouloir bien venir faire le thé de mon fils.

Au bout de quelques minutes de joyeux bavardage, la porte s'ouvrit, et l'Anglaise entra. Elle avait eu le temps de revêtir une robe de cérémonie, d'un vert cru, de nouer à son cou une cravate de mousseline brodée, et d'enfiler dans des mitaines de filet ses longues mains maigres.

— *Dearest old nurse !* s'écria Taddeo courant à elle.

Françoise eût aimé son cousin rien que pour l'effusion avec laquelle il appuya ses lèvres fraîches sur la pauvre joue couturée de la vieille fille.

Les lunettes bleues étaient toutes troubles.

Le domestique apportait à ce moment le plateau à thé, et après quelques rapides questions, miss Atkinson, se dirigea vers la table.

— Aimez-vous ma chère vieille Atkinson, ma cousine?... Voyez-vous, je veux me rendre compte de toutes vos sympathies.

L'Anglaise se retourna.

— Elle est une ange céleste pour moi ! dit-elle avec une ardeur qui fit éclater de rire la comtesse.

— C'est avec miss Atkinson que j'ai parcouru Florence pour la première fois, ajouta la jeune

fille, jetant un regard affectueux sur sa vieille amie.

Celle-ci acheva la soirée au salon, silencieuse, effacée, mais jouissant de la présence du « dear boy ».

Taddeo ouvrit le piano.

— Chante-moi! dit sa mère d'une voix caressante.

Il chanta une ballade de Schubert, puis un air italien, un de ces airs qu'on taxe de banalité parce qu'ils répondent à ce qu'on attend et ne causent jamais d'impression d'étonnement, mais qui sont le plus souvent écrits par des chanteurs, et qui mettent en valeur toutes les cordes vocales. Il avait un riche et harmonieux baryton, et les syllabes italiennes s'égrenaient sur ses lèvres comme les perles d'un collier.

— Oh! encore, je vous en prie! murmura Françoise.

Il sourit de son enthousiasme, et continua à chanter.

— Et vous, ma chère cousine? demanda-t-il tout à coup.

— Moi je ne sais pas chanter.

— Mais avez-vous de la voix?

— Un peu, je pense.

— Et vous êtes musicienne? Venez déchiffrer ce duo.

— Je prononce si mal l'italien!

— Bah! n'ayez pas peur, je ne suis qu'un cousin...

Il accompagnait délicieusement, et Françoise lisait aisément la musique. Sa voix douce, un peu faible, était agréable et s'harmonisait avec celle de Taddeo... Quelle ravissante soirée!...

— *Mammia mia*, dit le jeune homme, qui avait une manière exquise de prononcer cette appelation enfantine, m'est-il permis d'accompagner Françoise et miss Atkinson dans leurs visites artistiques?

— Pourquoi pas?

Elle joua avec les rubans de sa ceinture, et reprit tout à coup :

— Les colombes ne sont pas de retour.

— Je le savais. Giulia m'a fait dire qu'elles prolongeaient leur séjour à Rome.

— En revanche, lady Clifford est revenue à Florence.

— Je l'ai aperçue dimanche à San-Firenze, dit timidement miss Atkinson.

— J'irai demain la voir.

— Et maintenant, il faut songer au repos, dit la comtesse, se levant.

Comme elle baisait Françoise au front, celle-ci demanda en souriant qui étaient « les colombes. »

— Deux chères petites amies d'enfance de Taddeo. Je vous montrerai leur maison quand nous irons à San-Miniato... Bonsoir, chérie...

Il faudra cultiver cette voix. Luigi Boncasa vous donnerait des leçons si Taddeo l'en priait.

C'était le chanteur du théâtre Verdi.

— Non, j'aimerais mieux pour ma cousine les leçons d'une femme ; sa voix se briserait aisément si elle n'était pas bien comprise, et si l'on employait une méthode trop rude... Quelles bonnes soirées de musique nous passerons ! Elle est si musicienne !

Et Françoise remonta chez elle avec une nouvelle perspective d'enchantement.

IX

Elle avait pris l'habitude de déjeuner chez miss Atkinson. Le lendemain matin, elle trouva a vieille fille singulièrement animée.

— On revit quand le « boy » arrive, ne trouvez-vous pas ? dit-elle, accueillant la jeune fille par un sourire. N'est-ce pas, il est charmant ? Lady Clifford me le disait encore hier en sortant de l'église.

— Qui est lady Clifford ?

Le visage anguleux de miss Atkinson exprima la surprise.

— Madame ne vous a pas menée chez elle ? Elle est votre parente, comme celle de Taddeo ; sa mère était une d'Albigny.

— Je suis très peu au courant de ma famille ; ma pauvre grand'mère avait le cerveau affaibli, et elle n'a pu me donner aucun renseignement sur ce qui nous concerne.

— Oh ! vous la verrez, naturellement. Elle est arrivée seulement depuis trois jours, mais je sais que Madame est allée la voir, et je croyais qu'elle vous avait emmenée... J'aime beaucoup quand elle est à Florence. Elle me fait venir lire pour elle dans notre langage, et c'est chez elle comme dans l'Angleterre.

— Est-elle jeune ?

— Non... Et si malade !

Miss Atkinson soupira.

— Sortons-nous ce matin ? reprit-elle après un instant de silence.

— Etes-vous libre ?

— J'ai un ouvrage à finir, mais je puis attendre la soirée...

— Non, cela, je ne le veux pas. Je vais errer dans la galerie. Mon oncle m'a donné un catalogue, et je tâcherai de faire usage de mes connaissances nouvelles.

Elle traversa le corridor et le vestibule, et entra dans la galerie, satisfaite de la perspective d'y flâner seule. Mais, à peine avait-elle ouvert le catalogue, qu'un bruit de voix la fit se retourner. Son cousin et Stéphane Ernault étaient arrêtés devant une petite toile d'Allori.

— Ah ! voici ma cousine Françoise ! s'écria Taddeo, s'avançant au-devant d'elle avec un plaisir sincère. Justement, je voulais vous pro-

poser de venir à San-Marco avec Stéphane, qui est un guide incomparable et un dévot du Beato.

— Miss Atkinson n'est pas libre ce matin, répondit Françoise avec un regret sincère.

— Par exemple ! Elle a cependant ses invalides dans cette maison ! Après tout, la chère vieille est libre d'avoir des affaires personnelles, ajouta-t-il en riant. Alors, ce sera pour demain... Vous commencez à connaître Florence, Françoise ?

— Oui, mais c'est inépuisable. On retournerait des années au palais Pitti, aux Uffizi, à l'Académie, et surtout, je crois, à San-Marco, où j'ai entrevu la Florence religieuse.

Un sourire parut sur le visage serein de Stéphane.

— L'inspiration de l'Angelico imprime certainement à San-Marco un cachet mystique, et là, comme dans la plupart des couvents, flotte un parfum de prières, un ressouvenir de vertus et de sainteté. Mais je ne pense pas, Mademoiselle, que vous connaissiez complètement ce que vous appelez la Florence religieuse.

— Je dois aller vénérer le corps de sainte Madeleine de Pazzi, dit la jeune fille vivement.

— Et vous serez profondément, pieusement

impressionnée de ce miracle perpétuel, répliqua Taddeo.

— Et la pieuse carmélite n'est pas la seule sainte de Florence, reprit Stéphane. Dans une région mystérieuse, et cependant bien réelle, d'autres encore planent sur cette ville de plaisirs. Ils ont été mêlés à son histoire, ils lui ont longtemps gardé sa noblesse et sa grandeur, et ils forment sa plus vraie, sa plus brillante couronne.

— Stéphane est un hagiographe admirable, dit Taddeo.

— Du moins j'aime les saints d'Italie, et je les ai étudiés. On ne peut comprendre complétement ce pays sans eux ; ils lui ont donné sa meilleure gloire, son charme le plus profond, comme elle leur a, elle, donné la forme ou le cachet de leur mysticisme. Je suis toujours étonné, presque désolé, lorsque je vois s'abattre sur l'Italie ces nuées de touristes qui, épris des seules beautés de l'antiquité ou de la Renaissance, n'ont pas même la clef de ces jouissances plus profondes, plus intimes, plus complètes. Le sens religieux est pourtant la vraie lumière, souvent la seule explication de tant de splendeurs ; il en accroît mille fois le charme en les transfigurant.

— Florence est la *città dei santi*, dit Taddeo inclinant la tête.

— Oui, et Dieu seul sait ce que lui ont valu de faveurs divines et humaines ces héroïsmes qui, tantôt épanchés au grand jour, tantôt la fécondant comme des sources cachées, ont pallié ses fautes et augmenté ses gloires. Aujourd'hui encore, leurs restes chèrement vénérés sont pour elle comme un mystérieux palladium, la gardant, je l'espère, du flot montant de cet autre paganisme, pire que celui de la Renaissance, qui menace les peuples d'une nouvelle forme de barbarie.

C'était la première fois que Françoise entendait le secrétaire de son oncle exprimer d'une manière aussi affirmative des idées personnelles. Elle éprouva une soudaine confusion en se rendant compte qu'elle, chrétienne, pieusement élevée, elle était restée si indifférente, si complétement étrangère à l'histoire et à la vie religieuse de la ville qu'elle habitait. Elle avait pris rang, jusqu'ici, parmi ceux dont Stéphane venait de parler. Grisée d'art et de beauté, elle avait vécu ces dernières semaines d'une vie enivrée, égoïste, dans laquelle aucune idée sérieuse n'était éclose.

— Je comprends ce que vous venez de dire, Stéphane, je l'ai senti, dit Taddeo. Et même, je me suis parfois reproché de mettre du dilettantisme dans l'intérêt passionné que j'éprouve pour ces choses saintes. Je jouis mieux des fresques de Saint-Marc quand l'histoire de

saint Antonin a fait revivre pour moi sa figure pleine de relief et de charme, et quand j'ai suivi Dominique de Guzman dans ses merveilleuses fondations que des âmes inspirées apercevaient sous la forme de champs de lis. Je vois la campagne de Florence sous un jour nouveau quand j'anime ses recoins ignorés et ses grottes des ardeurs et des austérités des premiers Servites. Enfin, le génie des primitifs s'éclaire pour moi de toutes les lumières de leurs oraisons, ou de leurs relations avec les saints, leurs contemporains.

— Il est très légitime de jouir davantage de l'art lorsque la lumière d'en haut l'illumine, dit en souriant Stéphane. Mais il me semble qu'en outre, chacun de nous doit envisager l'histoire des saints à un point de vue plus élevé et plus pratique.

— Stéphane, s'écria Taddeo, vous vous ferez moine un de ces jours.

Stéphane sourit de nouveau.

— Voilà bien notre génération ! dit-il, haussant légèrement les épaules. Etes-vous de ceux qui établissent pour les chrétiens une séparation rigoureuse ? Dans cette patrie de saint Philippe de Néri, qui s'appliqua à rendre familière la religion aux gens du monde, réservez-vous au cloître l'éclosion des pensées sérieuses ? J'avoue que, la nature de mes études m'ayant fait remonter à ce temps où la vie religieuse impré-

gnait les idées et les habitudes, je trouve tout simple qu'on ne perde point de vue son origine et son but... Mais vous me faites prêcher, comme si vous vouliez me convaincre de ma prétendue vocation, ajouta-t-il en riant, alors que je voulais seulement signaler à Mlle d'Albigny une source de jouissances profondes comme de consolations infinies.

— Grâce à Dieu, je n'ai pas besoin de consolations, mais j'essaierai de goûter les jouissances, dit Françoise, souriant.

— Et maintenant, continuons notre exploration. Je revois toujours avec délices ces chers tableaux qui sont à nous; je les aime d'autant plus chèrement qu'ils nous coûtent des sacrifices, ajouta Taddeo avec un léger soupir.

L'heure qui suivit fut délicieuse. Stéphane était évidemment un artiste et un connaisseur, et Taddeo s'inclinait devant ses appréciations. Pour la première fois, Françoise s'intéressa à lui, et en quittant la galerie, elle questionna son cousin.

— M. Ernault est-il depuis longtemps près de mon oncle ?

— Depuis deux ans. Il est élève de l'Ecole des Chartes, et a passé à celle des Beaux-Arts. C'est un des êtres les mieux doués que je con-

naisse, et il est un ami pour moi, bien que je le trouve parfois austère.

— Il n'a point de famille ?

— Une mère et une sœur qui l'aiment chèrement, et, chose rare, sans égoïsme. Elles l'ont encouragé à passer quelques années en Italie pour satisfaire sa double passion d'art et d'archéologie... Le déjeuner va sonner... A tout à l'heure, Françoise.

La présence et la sympathie de Taddeo donnaient évidemment à Stéphane plus d'animation. Bien que la conversation se poursuivît fréquemment en italien, Françoise commençait à comprendre, et jouissait d'un entretien que Taddeo, d'ailleurs, prenait soin de lui traduire. La comtesse ne s'y mêlait guère. Malgré son enthousiaste affection, Françoise était maintenant forcée de reconnaître que son intelligence n'égalait pas celle de son mari et de son fils. Craignant que sa tante ne souffrît de rester étrangère à tous ces aperçus élevés, elle se tenait toujours prête à lui parler de ce qui l'intéressait.

— Au fait, Françoise a-t-elle vu lady Elisabeth ? dit tout à coup Taddeo, comme sa mère lui énumérait les projets de la journée.

— Non, pas encore.

Françoise s'imagina qu'il y avait quelque sécheresse dans cette réponse.

— Elle est susceptible, et pourrait trouver étrange qu'on ait tardé à lui présenter une parente.

— Bah ! elle ne connaît pas l'existence de Françoise.

— Détrompez-vous : elle est très au courant de son *pedigree* français, et elle s'étonnait même que la branche des d'Albigny de Sarnans eût cessé toute correspondance avec elle.

— Je comptais sortir avec toi tantôt.

— Eh ! bien, nous irons avec ma cousine... Avez-vous vu San-Miniato, Françoise ?

— Non, je n'y suis pas encore allée.

— Je vais demander la voiture pour... Dirai-je cinq heures ?

— Si tu veux.

Il y avait certainement un léger nuage sur l'humeur de sa mère. Elle se leva de table en disant qu'elle avait des lettres à écrire, et qu'elle ne voulait pas être dérangée. Taddeo suivit son père, qui voulait lui lire quelques pages de son livre, et Françoise, en rentrant dans sa chambre, trouva miss Atkinson à sa porte, prête à sortir.

— Madame vous emmène ?

— A cinq heures seulement.

— Alors, voulez-vous venir avec moi ? J'ai un compatriote qui est malade, et je vais aujourd'hui lui faire du thé... Et puis, nous

irons au couvent des Carmélites, j'ai une permission pour voir la chère sainte Madeleine.

Françoise accepta chaleureusement.

Elles commencèrent par le couvent. Miss Atkinson se rendit au tour, puis à la chapelle, et bientôt, les cierges ayant été allumés, Françoise, très émue, vit s'abaisser lentement le lourd panneau de bronze qui recouvre la châsse de cristal. Au milieu d'une vive lumière apparut celle qui, depuis trois cents ans, défie la corruption du tombeau. Gardant dans son mystérieux sommeil les apparences de la vie, elle repose, vêtue de brocart or et noir, avec sa guimpe et son voile de religieuse, couverte de riches bijoux, témoignages de reconnaissance de ceux qu'elle secourut.

Élevée dans un couvent, Françoise connaissait assez l'histoire des saints pour que cette idéale et pure figure lui fût familière. Elle regardait avec émotion la douce et innocente religieuse qui, cachée dans son cloître, victime volontaire pour des fautes dont elle ignorait jusqu'au nom, fut enflammée littéralement de l'amour de Dieu et des âmes. Les paroles de Stéphane lui revenaient à la mémoire. Qui peut dire ce que pesèrent, dans les destinées de sa ville natale, les prières, les mérites, l'amour de cette sainte ignorée? Qui peut savoir quels maux [illegible]lent aujourd'hui devant cette forme

endormie qui, exhalant de mystérieux parfums, attend près de son peuple, comme une vigilante gardienne, le grand jour de la Résurrection ?

Quelque chose d'assoupi se réveilla dans le cœur de Françoise, et la ferveur de sa compagne lui fit honte quand elle songea que cette pauvre fille, vouée par gratitude à des labeurs presque incessants, trouvait encore le temps d'aller voir un malade, comme de satisfaire sa dévotion

Elle pria avec ardeur, retrouvant soudain, devant la figure silencieuse et éloquente de la sainte, les meilleures émotions de sa vie. Quand elle se releva, quelque chose s'était certainement opéré en elle : les habitudes de pensées et de sentiments de toute sa jeunesse s'étaient ravivées, et elle se promit de ne plus s'absorber uniquement dans des satisfactions personnelles.

La visite au compatriote de miss Atkinson inaugurait l'ère de ces nouvelles résolutions. Il ne demeurait pas loin du couvent. C'était un sculpteur, expliqua l'Anglaise, et il habitait deux petites chambres près de son atelier. Une paralysie partielle des jambes l'empêchait de travailler à de grands sujets, et il gagnait sa vie en modelant de petits bustes pour les magasins.

Intéressée d'avance à l'idée de voir un atelier, Françoise pénétra à la suite de miss Atkinson

dans un jardin abandonné, où croissaient en désordre des eucalyptus, des palmiers, des iris et des roses, et à travers les allées envahies par les herbes folles, et encombrées par des décombres, elles pénétrèrent dans une construction ruinée, jadis un palais, dont la masse branlante était étayée par des madriers. Sur les murs de brique, roussis par le soleil, on voyait des ogives de marbre, fendillées çà et là; les vitres manquaient à plus d'une fenêtre; mais sur cette désolation un énorme rosier grimpait, faisait épanouir de toutes parts des centaines de roses jaunes, et, le ciel et le soleil aidant, ce recoin avait une touche incomparable de pittoresque et de poésie.

Des enfants déguenillés, que leur teint doré et leurs traits superbes faisaient ressembler à des bronzes florentins, jouaient bruyamment dans le jardin. Point de concierge. L'escalier, très large, avait des degrés de marbre fendus et salis, tandis que sur le mur, des taches rousses ou grises s'étendaient en capricieuses arabesques.

Les deux étages inférieurs étaient évidemment habités par de pauvres gens, et les portes ornées de moulures, mais dépeintes, témoignaient de l'abandon dans lequel on laissait l'immeuble. Le palier du dernier étage était presque entièrement obstrué de débris artisti-

ques : plâtres, morceaux de marbre, fragments de terres cuites.

Miss Atkinson frappa à l'une des portes, et un pas inégal, accompagné du bruit d'une canne frappant le carreau, se fit entendre à l'intérieur. La clef tourna dans la serrure, et un homme d'une taille élevée, très maigre, avec des favoris incultes, se présenta, défiant. Il portait un plaid autour des épaules, malgré la douceur de la saison, et un bonnet de velours sur ses cheveux gris.

Mais sa figure s'éclaira tout à coup, tandis qu'il parlait avec volubilité à sa compatriote. Il s'enfermait à cause de ces terribles enfants, qui pénétraient chez lui, criaient : *shoking* devant ses études, et passaient leurs doigts sales sur ses plâtres... Il était si heureux de voir sa chère miss Atkinson ! Le temps était si long, maintenant qu'il ne pouvait sortir, et n'était plus capable de modeler que des objets de boutique, disait-il avec dédain.

Son atelier n'offrait aucune des curiosités, encore moins des élégances que Françoise avait vues dépeintes dans les livres : ni tapisseries anciennes, ni soieries brochées, ni cuivres, n faïences. Sur les murs souillés, il y avait des médaillons ébauchés, ressortant sur des loques d'andrinople, et la glaise, le plâtre, les fragments de marbre gisaient sur le carreau poussiéreux. Au fond de l'atelier, une statue éba-u

chée, couverte à demi d'un linge mouillé, représentait le travail interrompu de l'artiste, et, sur des étagères, il y avait des sujets de grandeur réduite, dénués de valeur comme exécution. C'étaient des « Enfants studieux », de petits bustes de Dante, de Béatrix, de Pétrarque, de Savonarole, des réductions du « Tireur d'épines », du « Pensieroso », et d'autres sujets célèbres.

— Cela se vend bon marché, mais on m'en prend autant que je peux en faire, dit le pauvre homme, suivant le regard de Françoise.

— C'est quelque chose d'avoir son pain assuré, répliqua miss Atkinson avec douceur. Et maintenant, où est votre lampe? Nous allons faire du thé...

Elle tira de son grand sac profond, d'abord une petite nappe brodée de rouge, puis un paquet de thé et de sucre, et enfin des biscuits de fabrication anglaise. Le sculpteur produisit sa vaisselle : une théière japonaise, des tasses dépareillées, mais artistiques et curieuses. En quelques intants, la bouillotte siffla sur la lampe, et miss Atkinson déclara qu'elle allait chercher du lait.

— Laissez-moi ce soin, je vous en prie, dit la jeune fille. Je saurai bien trouver une boutique dans le quartier...

Le sculpteur ayant découvert un petit pot en

faïence, sans anse, elle descendit rapidement et se mit en devoir de chercher du lait. Cela fait, elle cueillit dans le jardin abandonné des iris bleus, et le long de la maison des roses jaunes, et elle rentrait ainsi chargée, maintenant en équilibre le pot à crème sans anse, et les roses débordant sur ses bras, lorsque, à son inexprimable surprise et à sa confusion non moins grande, elle se trouva, au pied de l'escalier de marbre, en face de Taddeo et de Stéphane.

Elle vit leur stupeur et devint pourpre, sans se douter à quel point elle pouvait sembler jolie, surtout à des artistes, dans cette attitude pittoresque, et aussi fraîche, aussi délicate que ses roses.

— Au nom du ciel, est-ce vous ou votre ombre, cousine Françoise, dans ce quartier perdu, et dans ce sanctuaire délabré de l'art? s'écria enfin Taddeo, s'avançant gaiement pour lui prendre des mains le pot de crème.

— Je suis avec miss Atkinson, dit-elle précipitamment. Elle fait du thé à un compatriote malade...

— Le vieux Matchin, son néophyte, dit à son tour Stéphane avec un sourire. Cette pauvre créature a la vocation du bonheur d'autrui : elle voudrait Matchin catholique pour qu'il fût heureux.

— Est-ce que, avec votre protection, on pour-

rait obtenir l'insigne faveur d'une tasse de thé de Rosa? reprit Taddeo, évidemment très amusé.

Il appelait quelquefois sa vieille gouvernante par son nom de baptême, et c'était d'un comique triste, ce nom qui s'harmonisait si peu avec celle qui le portait.

— Je ne sais s'il y a assez de tasses, répondit gaiement Françoise; mais je veux bien les laver. et l'on pourra prendre son thé tour à tour.

Stéphane ouvrit la porte pour laisser passer la jeune fille.

— Oh! master Ernault! C'est rare de vous voir à cette heure! Vous partez si tôt chaque matin!

— Quoi! demeurez-vous dans cette maison? demanda miss Atkinson, surprise.

— Oui, répondit brièvement le jeune homme, faisant un signe au sculpteur, qui se disposait à répondre. Avez-vous quelque récipient pour les roses, Matchin?

— Non... la théière, quand elle sera vide.

— Attendez!

Il sortit sur le palier, ouvrit une porte voisine, qu'il referma avec soin derrière lui, puis revint avec un vase ancien, en verre de Venise, et deux tasses.

Françoise arrangea les roses et les iris avec cette touche artistique que possèdent certaines femmes, tandis que miss Atkinson, mise en

gaieté par la présence de son élève bien-aimé, devenait loquace, et mélangeait dans un jargon incroyable l'anglais, le français et l'italien.

— Oh ! c'était *so lucky!* La collazionne sera excellentissima, *very nice!* Les *cakes* sont de *l'english store*, et le thé tout à fait *chinese!* Vous riez, master Taddeo? Chacun a sa part dans *my* conversation... C'est ainsi quand je suis contente, *oh! so happy!*

La rencontre était piquante, le lieu original, et les hôtes sympathiques. Taddeo prodigua pour sa vieille institutrice, le sculpteur boîteux et la jeune cousine élégante, les étincelles sans nombre de son esprit. Stéphane se montra plus jeune et plus gai que Françoise ne l'avait jamais vu. Les roses d'une fraîche couleur jaune embaumaient l'atmosphère, et le pauvre vieil artiste savourait avec délices son breuvage national, préparé et versé par une main anglaise.

Puis, l'exubérance de gaieté tomba, et tandis que miss Atkinson échangeait avec son compatriote les souvenirs de la vieille Angleterre, Françoise dit à Taddeo, en regardant Stéphane, qu'elle venait du Carmel.

L'oreille du sculpteur, très fine, l'entendit, et il interrompit le récit qu'il faisait d'un voyage dans le comté de Devon.

— Ah ! vous avez vu la sainte dont Rosa At-

kinson me parle toujours? Elle voudrait me conduire là.

— Et pourquoi n'iriez-vous pas? dit Stéphane.

— Je n'aime pas les personnes... inutiles, répondit l'Anglais, cherchant ses mots. Pourquoi votre Église déclare-t-elle saints ceux qui ont vécu enfermés dans des couvents? Rosa est plus sainte, puisqu'elle vient me consoler et faire mon thé, ajouta le pauvre homme d'un air reconnaissant.

— Quoi! dit Stéphane en souriant, est-il possible que vous, un être intelligent, un artiste, vous ne sentiez pas les influences subtiles qui s'exercent dans le domaine des âmes? Il y a ici-bas des êtres d'élite qui, parce qu'ils sont appelés par Dieu à un ministère de louange et d'adoration, n'en remplissent pas moins près de nous une mission mystérieuse; ils nous transmettent les faveurs que nous vaut leur sainteté, et nous offrent des types de vertu qui nous stimulent. Nous saurons, au grand jour des rétributions, ce qu'il a plu de grâce sur cette ville à la prière de l'humble Madeleine de Pazzi, — ce qu'elle a payé des dettes en sa personne innocente pour des criminels ignorants de son intervention. Elle a été le courant invisible qui a fertilisé cette terre, et aujourd'hui encore, son corps très pur prêche le miracle, et attire à Dieu les foules qu'elle a aimées si passionné-

ment. Qui sait? C'est elle, peut-être, qui a conduit miss Atkinson vers vous.

— Oh! j'irai! dit le vieux sculpteur, ébranlé par l'accent convaincu de Stéphane. Rosa dit que vous êtes heureux, vous autres, même si vous êtes seuls au monde... Mais je crois aussi qu'elle sera une sainte un jour, pour être venue consoler ceux qui ont le cœur lourd et la vie triste.

Chacun en étant tombé gaiement d'accord, sauf la rougissante Rosa, Taddeo tira sa montre.

— Il va être temps de regagner le palazzo; nous sortons à cinq heures, Françoise... Signor Matchin, nous autorisez-vous à accompagner Rosa, quand elle viendra vous faire du thé?

— Oh! je serai tout à fait heureux!

Miss Atkinson avait rangé les tasses, et oublié dans un coin les petites provisions de thé et de biscuits. Elle remit son chapeau et son voile bleu.

— Je vais appeler une voiture pour vous épargner le tram, dit Taddeo. Venez-vous, Stéphane?

— Non, j'ai congé aujourd'hui, et je reste avec Matchin.

— Au fait, j'oubliais... Il y a là de jolies petites choses... Rosa, je vous confie mes fonds. Faites-moi un bon marché avec M. Matchin...

J'ai un faible pour l'*Enfant studieux*, je vous le dis tout bas...

Tandis que les yeux du pauvre artiste s'éclairaient à cette aubaine inattendue, il ouvrit la porte et descendit précipitamment l'escalier.

X

Le viale dei Colli est, dit-on, la plus splendide des promenades d'Italie. C'est une route magnifique, tracée en lacets sur les collines qui entourent Florence, avec des points de vue incomparables, à travers une végétation aussi riche qu'exquise, au milieu des jardins et des villas.

Le landau découvert franchit la porta Romana, monta le viale Machiaveli, et bientôt le ravissement de Françoise fut sans bornes. Les maisons blanches, riches ou modestes, s'abritaient sous les marronniers et les acacias en fleur. Les haies d'aloès, de cyprès, de bambous, de rosiers, bordaient la route, qu'ombrageaient les grands platanes. Dans les fouillis de verdure, sur les pentes, croissait partout la fleur de Florence, l'iris bleu et jaune. Et surtout, à cette époque de l'année, une profusion inima-

ginable de roses donnaient au site un aspect enchanteur. C'est par milliers qu'elles tapissaient les villas, encadraient les portes et les fenêtres, escaladaient les terrasses, retombaient du faîte des murailles en festons, en nappes, épanouissant leurs fleurs paille, rouges, laiteuses ou rosées. A gauche, la ville s'étendait dans une ceinture de collines, groupant superbement ses dômes, ses palais, ses toits rouges et ses terrasses, ses murs blancs et ses jardins sur les rives de l'Arno. Et au loin, c'étaient les montagnes vertes, semées de villas, profilant sur le ciel foncé leurs lignes harmonieuses, et formant des plans de plus en plus vaporeux, jusqu'à confondre leurs contours bleus avec l'azur du ciel.

Tout à coup, Françoise poussa une exclamation. La voiture passait devant une villa d'un style tout italien, exquise avec son portique ionique et sa terrasse à balustres. Elle était à demi enfoncée dans la verdure, et une grille fermait le jardin. Sur les pilastres, deux aigles fiers, les ailes déployées, semblaient garder cette demeure, qui attirait le regard par sa décoration immaculée. Il n'y avait que des fleurs blanches dans la parterre : lis élancés, pâquerettes, verveines, roses, géraniums. Sur les murs, des digitales blanches formaient une crête fleurie, par-dessus laquelle passaient des jonchées de roses. Et sur la pelouse, parmi les

massifs, il y avait un petit bassin au bord duquel venaient picorer des colombes de marbre.

— C'est idéal! s'écria Françoise, se penchant pour saisir un passage l'ensemble de cette maison virginale. Il me semble que la vie doit être comme un rêve délicieux dans une pareille demeure ! Mais est-elle abandonnée ? Les stores sont baissés, et les portes closes.

— Celles qui l'habitaient sont absentes, et elles passeront l'été à la campagne, dit Taddeo, se penchant pour voir plus longtemps le blanc jardin.

— Il y a naturellement des jeunes filles dans cette famille ? demanda Françoise, saisie d'un intérêt qu'elle s'expliquait à peine.

— Il n'y a que des jeunes filles, deux sœurs, Giulia et Cristina Rasperi.

— Elles doivent êtres jolies ! s'écria Françoise d'un ton convaincu.

Taddeo rit.

— Très jolies, avec le piquant d'un contraste ; elles sont demi-sœurs, et très différentes : Giulia, l'aînée, pâle et brune, Cristina blonde, mais pas comme vous autres, Fran-
— avec ses, unçaie teinte chaude, dorée sur ses cheveux, et même sur ses joues... Une vraie Florentine.

— Je les connaîtrai ?

— Évidemment, dit la comtesse un peu sèchement.

— Et je les aimerai? demanda la jeune fille en plaisantant, s'adressant à Taddeo.

Mais ce fut sa tante qui se hâta de répondre.

— Elles sont très répandues, très sympathiques... Par malheur, leur fortune ne répond pas à leur naissance...

La comtesse Albrandi était, ce jour-là, extraordinairement jeune et jolie, bien qu'un petit pli, ennui ou contrariété, marquât son front. A travers le tulle blanc de son voile, on ne lui eût pas donné trente ans. Elle s'habillait comme une jeune femme, avec beaucoup de goût, et les robes blanches qu'elles portait presque toujours ne semblaient nullement un anachronisme.

A mesure que le jour s'avançait, des ombres s'étendaient çà et là sur le paysage, de grandes ombres bleues qui coupaient les collines, tandis que les cyprès plantés de loin en loin devenaient tout noirs et projetaient sur les pentes vertes leur long, maigre et sombre reflet. Un brouillard doré flottait sur la campagne, adoucissant encore les harmonieux contours, et semblant insinuer partout une molle douceur.

La voiture s'arrêta sur le Piazzale Michelangelo, et la comtesse descendit pour se promener un peu en regardant l'incomparable

point de vue, tandis que son fils et Françoise montaient à la vieille église de San-Miniato, si pittoresque avec ses murs crénelés, sa façade de marbres clairs, et son campo santo fleuri de milliers de roses.

Taddeo fit à sa cousine les honneurs de l'église, de la petite chapelle de Michelozzo, du pavement niellé, et de la crypte, si élégante avec ses délicieuses colonnettes. Ils regardèrent les monuments funèbres, et Françoise fut émue de lire sur un tombeau des vers inscrits au-dessous d'un nom de jeune fille : Marietta.

« Mère, chaque larme que tu offres à Dieu est une étoile qui, avec d'autres, rendra le ciel plus brillant... »

Et la voiture redescendit lentement vers le fleuve, entre ces maisons riantes, ces fleurs et ce décor superbe. Taddeo jouissait du plaisir de Françoise. Sa mère l'écoutait et surtout la regardait avec complaisance, tandis que ses yeux immenses, caressants et brillants, se reportaient de la campagne qu'il aimait au joli visage attentif et ému de la jeune fille.

Ils soupirèrent de regret lorsque la voiture déboucha sur le Lungarno, et que la comtesse donna l'ordre de s'arrêta chez lady Clifford.

XI

Lady Elisabeth Clifford avait le goût de sa race pour les voyages, et menait une vie errante depuis la mort de son mari. Sa santé était mauvaise, son existence vide et triste, et elle cherchait instinctivement, avec l'amélioration de son état physique, la distraction dont elle éprouvait l'impérieux besoin. Elle conservait toujours une installation à Florence, un vaste premier étage dans l'un des hôtels ou des palais qui longent l'Arno. Elle aimait cette vue, ces longs quais tranquilles, cette perspective de monuments et d'églises qu'elle voyait de sa fenêtre, ce vieux pont des Orfèvres, flanqué de ses petites maisons suspendues comme des coquillages à un rocher, et même les flots jaunes de l'Arno, qui lui parlaient des villes anciennes et des campagnes mystiques qu'il avait traversées avant de couler entre ces rives de pierre.

Elle était de ces femmes qui transportent avec elle une multitude d'objets, et qui donnent instantanément un aspect de *home* au lieu le plus banal. Partout où elle allait, on avait l'impression de la retrouver dans le même cadre, les portraits, les bibelots, les tapis d'Orient qu'elle apportait avec elle transformant la banalité des meubles loués.

Depuis vingt-cinq ans, les mêmes domestiques la suivaient à travers l'Europe : un couple respectable, rompu à ses habitudes, — peut-être intéressé, mais fidèle, à tout prendre.

La comtesse Albrandi répondit familièrement au salut respectueux du vieux serviteur.

— Bonjour, James... Votre femme va bien ?

Le domestique s'inclina encore plus bas. Il avait des favoris poivre et sel, et était habillé de noir, avec un col très raide.

— Lady Clifford peut-elle nous recevoir ?

— Milady est toujours *at home* pour Madame la comtesse.

Ayant traversé à la suite de sa tante une antichambre assez banale, Françoise se trouva introduite dans un salon auquel, ainsi que je l'ai dit, des objets personnels donnaient un aspect agréable et habité.

— Bonjour, Blanche... Soyez le bienvenu, Taddeo... Qui m'amenez-vous ? dit lady Elisabeth dans un français très pur.

Françoise vit une petite femme maigre, vê-

tue d'une robe violet sombre, flottante, et coiffée de bandeaux encadrant un visage pâle et souffrant, éminemment distingué.

— C'est Françoise d'Albigny, la fille de ce pauvre Georges...

L'Anglaise porta vivement son lorgnon à ses yeux, puis fit signe à la jeune fille d'approcher. Celle-ci rougissait sous cet examen attentif, mais lady Clifford l'attira presque aussitôt à elle.

— Je regrette toujours les liens de famille rompus, et je suis bien aise de voir se renouer celui-ci... Vous êtes en deuil, mon enfant ?

— J'ai perdu, il n'y a pas deux mois, mon arrière-grand'mère.

— Pauvre petite!... C'est bien à vous, Blanche, de l'avoir recueillie. Miss Atkinson me disait qu'elle est seule au monde? Et — pardonnez-moi de le dire, mon enfant, mais je suis votre parente, — les d'Albigny n'étaient pas riches?...

— Françoise possède de quoi vivre, dit très vivement la comtesse.

— Je suis heureuse de l'apprendre... Taddeo, êtes-vous pour longtemps à Florence?

— Je suis aux ordres de ma mère. Elle pense à aller dans la montagne.

— Mais non pas pendant votre séjour ici, Elisabeth ; je jouis si rarement de vous !

— Je ne fais que passer. Je pars après-demain pour rejoindre des amis à Sienne.

— Alors, je partirai aussi, dit vivement la comtesse. Avant longtemps, la chaleur deviendra insupportable.

— Réussirez-vous à arracher le bon Giovanni à ses études?

— Je ne l'espère pas ; mais tandis qu'il travaille, je ne lui manque guère, et miss Atkinson s'occupe de la maison. Ce que je regrette, c'est l'effroyable et inutile dépense qu'occasionne ce livre... car il ne paraîtra jamais... Et, outre les appointements de M. Ernault, il y a des sommes énormes pour les graveurs, sans parler des voyages ayant pour unique but de relever quelque inscription illisible.

Lady Clifford sourit.

— J'ai plus de confiance que vous dans les facultés très hautes de Giovanni. Je crois, moi, que son livre sera un jour publié, et qu'il apportera une gloire de plus à votre maison.

— Je veux bien l'admettre ; mais nous ne sommes guère en état, vous le savez, de nous payer cette gloire-là.

Françoise ne put s'empêcher de penser que chez les Albrandi, où l'on déplorait très haut la ruine de la famille, chacun dépensait pour son compte : le mari en recherches artistiques ou savantes, la femme en toilettes et en réceptions, le fils en voyages, en fantaisies de tout genre.

Lady Clifford laissa tomber ce sujet.

— Les Rasperi sont-elles à Florence? demanda-t-elle après un silence d'un instant.

— Non, elles sont chez leur tante.

Lady Elisabeth questionna alors Taddeo sur quelques personnes qu'elle connaissait à Vienne. Françoise resta, naturellement, étrangère à cette conversation. Elle put se convaincre que la parente dont elle venait de faire la connaissance était véritablement une grande dame, d'une rare distinction et d'une intelligence très cultivée. Taddeo lui donnait la réplique avec le charme qui lui était propre. Il était spirituel, expansif; il avait une manière éloquente de parler des choses élevées, et le don de rendre intéressantes les choses banales. Sa voix était une musique, et lorsque le plaisir de la conversation animait sa figure régulière, il était mieux que beau, il devenait séduisant, enchanteur.

Françoise rencontra cependant à plusieurs reprises le regard très pénétrant de lady Clifford. Elle était observée, et le résultat de cet examen lui fut décidément favorable, car l'Anglaise garda un instant ses mains dans les siennes en prenant congé d'elle, et l'invita à revenir la voir.

— Rosa Atkinson vous aime beaucoup, ma chère ; elle dit que vous êtes très affectueuse pour elle.

— J'ai naturellement prié ma nièce de té-

moigner des égards à l'ancienne, gouvernante de mon fils, que nous aimons tous, dit vivement la comtesse. Ne viendrez-vous pas dîner avec nous, Elisabeth ?

— Merci, ma chère, je ne sors plus le soir ; mais j'irai prendre mon lunch avec vous, et je vous avertirai, afin de vous trouver tous... Giovanni me parlera de son livre, je m'y intéresse beaucoup.

Elles redescendirent l'escalier, suivies de Taddeo, et remontèrent en voiture. Alors, il sembla à Françoise qu'il y avait un nuage sur le visage de sa tante. Elle semblait nerveuse et gardait le silence ; aussi son fils, après plusieurs essais pour l'intéresser, lui demanda-t-il avec une certaine inquiétude si elle était souffrante.

— Non, lasse, seulement... Et puis... Elisabeth est terriblement changée !

— Oh ! ces faibles santés se maintiennent longtemps ! Comment la trouvez-vous, Françoise ?

— Délicieusement distinguée, telle que je me figurais une Anglaise du grand monde.

— Que savez-vous du grand monde ? dit sa tante avec une pointe d'aigreur, et haussant les épaules.

— Ce que j'en ai vu près de vous, répliqua Françoise avec grâce, lui prenant la main pour la baiser.

Mais la comtesse ne parut pas sensible à cette innocente flatterie. Elle retomba dans son mutisme, ne semblant pas écouter la conversation qui se poursuivait, vive et animée, entre son fils et sa nièce. Comme ils rentraient, elle se tourna vers Françoise.

— Nous avons plus de monde qu'à l'ordinaire ce soir, petite fille, dit-elle de son ton habituel, semblant avoir secoué sa fatigue ou sa mauvaise humeur. Je me demande si votre deuil n'est pas bien récent pour que vous paraissiez dans le salon...

— Voilà un rigorisme que je me permettrai de trouver exagéré, chère mère ! s'écria Taddeo. Nous savons que la pauvre Mme d'Albigny n'a pu laisser à Françoise un regret bien vif. Et ma cousine a déjà vu un certain nombre de nos amis !

— Si vous pensez que ce n'est pas convenable... commença Françoise, le cœur serré sans savoir pourquoi.

— Si fait, c'est très convenable, et nous chanterons nos duos, déclara Taddeo d'un ton péremptoire.

— Mais ma tante... balbutia la jeune fille, embarrassée.

— Il faut toujours céder à ce grand tyran-là, dit la comtesse, retrouvant son gracieux sourire. Après tout, il a raison : vous connaissez nos amis.

Faites-vous aussi belle que votre deuil vous le permettra, ma chère.

Et elle caressa légèrement la joue de sa nièce du bout de son gant.

Cette soirée-là fut particulièrement délicieuse. Françoise se demanda quel scrupule avait piqué sa tante, car il n'y avait pas douze personnes réunies. La présence de Taddeo illuminait vraiment le salon. Il était si charmant, ses manières étaient tellement distinguées, courtoises, empreintes d'un respect chevaleresque pour les vieux, d'une sympathie gracieuse pour les jeunes, qu'il était l'objet d'un engouement général. La maison était transformée depuis son arrivée. Même le comte sortait de sa réserve taciturne, et le chaud contact de son fils semblait tirer des étincelles de son intelligence, plus profonde que brillante. Françoise elle-même se sentait plus de valeur quand elle causait avec lui, et ses attentions, mêlées avec un tact exquis d'affection et de politesse raffinée, lui donnaient l'impression, toujours agréable pour une femme, qu'elle pouvait plaire, — et qu'elle plaisait.

Elle eut un vrai succès. Sa délicate fraîcheur blonde charmait tous ces yeux épris de beauté. La légère difficulté de s'entendre avec des gens plus ou moins habitués à parler français, donnait du piquant à sa conversation. A chaque instant, d'aimables paroles frappaient son

oreille : *Un amore! Delizioza! Quella Francesa simpatica !* Elle jouissait de son succès, et il lui semblait que son intimité avec son cousin se resserrait de jour en jour.

Quand elle se trouva seule dans sa chambre, la légère griserie de cette soirée n'était pas encore dissipée. il lui semblait flotter dans un rêve heureux ; elle attendait quelque chose... Quoi?... De vagues idées, des impressions à peine définies traversaient son esprit. C'était l'avertissement que lui avait donné sa tante de ne pas s'attacher à Stéphane parce qu'elle pouvait espérer un autre avenir ; c'était l'affection qu'on lui témoignait, comme à une fille chérie ; — c'étaient surtout les attentions de Taddeo, le désir qu'il avait montré, ce soir même, de la voir venir au salon, — l'empressement qu'il mettait à être près d'elle, à causer avec elle...

Elle eut un éblouissement, puis prit peur de pareilles espérances. Elle chercha à se ressaisir, et sentit le besoin de demander l'appui d'en haut pour garder l'équilibre de ses pensées.

XII

Il y a des périodes qu'on vit rapidement et complétement. A une certaine heure de la vie, quand l'âme, en face du monde qui lui est soudain révélé, est animée d'espérances vagues et délicieuses, et prête à se désaltérer avidement à toutes les joies, — fleuves ou gouttes de rosée, — les jours sont étrangement remplis, les impressions se succèdent, puissantes, et les heures marquent comme font en d'autre temps des semaines ou des mois.

Ce n'était que par jours, en effet, qu'on pouvait mesurer numériquement le séjour de Taddeo, et déjà Françoise avait l'impression d'un long temps écoulé, et cette autre impression étrange de l'avoir toujours connu. Ils s'étaient raconté leurs souvenirs d'enfance, et chaque jour ils échangeaient leurs impressions d'art, ces émotions de beauté qui sont comme un

philtre mystérieux et puissant pour unir les cœurs. Dans ce printemps d'Italie, riche comme un été de France, dans cette ville enchanteresse, dans ce palais, enfin, où étaient gardés, au prix de plus d'un sacrifice, les traditions et les souvenirs prestigieux de tout ce qui est élevé ici-bas : la noblesse de race, la gloire, l'art sous toutes ses formes, — il eût été presque incroyable que l'âme toute neuve et très enthousiaste de Françoise ne s'ouvrît pas à un sentiment dont elle ne voyait ni le danger, ni les obstacles.

Naturellement, elle avait la conviction vague qu'il lui était rendu.

Si elle eût été plus expérimentée, elle eût d'abord pressenti des barrières : cette famille très noble et très appauvrie devait souhaiter une alliance qui rehaussât son prestige et réparât les brèches que le temps, les événements, les imprudences avaient faites dans une fortune jadis considérable. Mais, dans sa naïveté et son ignorance des exigences sociales, elle trouvait tout simple un mariage entre Taddeo Albrandi et une cousine de sa mère. En outre, le cadre dans lequel ils vivaient lui faisait illusion sur la situation d'argent, et enfin, elle traitait cette question matérielle avec le superbe dédain et l'ignorance d'une fille de dix-huit ans. L'affection passionnée de sa tante, ses paroles imprudentes l'encourageaient dans ses idées,

au moins autant que l'attitude de son cousin, et cependant, à tout prendre, et surtout dans cette société italienne expansive, courtoise, polie, cette attitude n'était vraiment pas significative.

Elle vécut ainsi des jours de rêve. Ce n'était pas qu'elle définît ses propres espérances : elle demeurait plutôt dans une attente heureuse dont le vague lui-même était une douceur.

Presque chaque matin, Taddeo l'accompagnait dans un musée avec miss Atkinson, ou la rejoignait dans la galerie. Il y avait au palais Albrandi plusieurs portraits de famille. Il lui contait l'histoire de ces chevaliers dont le teint pâle et la cuirasse luisante formaient des points brillants sur les toiles poussées au noir, de ces belles Florentines, brunes ou blondes, qui, vêtues de velours ou de dentelle d'or, les suivaient du regard énigmatique de leurs yeux noirs. Et elle était éblouie d'entendre ces récits sonores ou très doux, de sentir mêlés à l'histoire même de Florence ces souvenirs d'une famille à laquelle elle se glorifiait d'être alliée, à laquelle elle espérait appartenir un jour.

L'heure du déjeuner était toujours agréable. Françoise commençait à comprendre assez d'italien pour jouir de la conversation de son oncle, et Stéphane, sans doute encouragé par l'amitié de Taddeo, laissait voir les richesses de son intelligence, moins étincelante que celle du

jeune Italien, mais plus sérieuse et plus profonde.

L'attitude de la comtesse demeurait la même : indifférente aux questions élevées de science et d'art, elle était séduisante et animée lorsqu'il s'agissait des légers papotages de son cercle. Elle ne prenait évidemment aucun ombrage de l'intimité de son fils et de Françoise, soit qu'elle y fût favorable, soit plutôt qu'elle en eût mesuré la portée.

Les après-midi étaient en général consacrés à des promenades dans les environs de Florence : Fiesole, la Chartreuse d'Ema, — ou à des visites dans des salons charmants.

Françoise n'avait pas revu lady Clifford. Le jour où celle-ci vint luncher, la comtesse avait arrangé une promenade pour sa nièce avec miss Atkinson, et il y eut toujours quelque chose l'empêchant d'emmener la jeune fille lorsqu'elle se rendait chez sa parente.

Miss Atkinson, qui allait chaque jour faire une lecture à sa compatriote, dit à Françoise que lady Clifford s'étonnait de ne jamais la rencontrer.

— Je ne sais comment cela s'arrange, répondit la jeune fille avec indifférence. Ma tante ne me prévient pas quand elle va chez lady Clifford, ou bien elle y entre après avoir fait des visites et des courses.

— Je regrette qu'elle ne vous connaisse pas.

Ceci touchait fort peu Françoise, qui vivait dans cette période enchantée où un seul être peuple l'imagination, et où le reste du monde est comme s'il n'existait pas.

Mais le beau rêve prit fin.

Un matin, à déjeuner, la comtesse annonça à son mari qu'elle avait fixé son départ, et que son amie Stevandini l'attendait à Côme.

— Vous devriez m'accompagner, Giovanni, ajouta-t-elle. La chaleur devient horrible, vous sortez à peine, et vous finirez par tomber malade, grâce à cet ennuyeux livre sur lequel vous vous usez depuis des années.

— Le premier volume doit être publié cet hiver, Bianca, — au plus tard, au printemps prochain ; je n'ai pas un instant à perdre, d'autant que M. Ernault ne pourra pas indéfiniment me favoriser de son précieux concours, dit le comte, se tournant vers Stéphane avec une politesse pleine de grâce.

Sa femme fit un geste d'indifférence.

— Comme il vous plaira... Taddeo, tu seras prêt?

— Certainement.

Françoise, au début de cette conversation, n'avait pas douté qu'on ne l'emmenât. Elle éprouva une surprise indicible et un désappointement encore plus affreux en constatant qu'il n'était pas question d'elle. Tout lui sembla

s'assombrir au-dedans et au-dehors, et un effondrement se fit en elle.

— La villa d'Elvira Stevandini est trop exiguë pour que j'ose lui demander une chambre pour vous, Françoise, reprit tranquillement la comtesse. Giovanni sera charmé, j'en suis sûre, de vous garder près de lui, et l'on pourra donner à miss Atkinson le plaisir de déjeuner chaque matin avec vous.

— Je serai très heureux de garder Francesca, dit le comte avec le sourire qui, très rare, mais charmant, éclairait sa figure grave ; et elle pourra, si cela l'intéresse, jeter un coup d'œil sur le manuscrit, dont les dessins, au moins, lui plairont, car M. Ernault est un admirable artiste.

— Cela me fera grand plaisir, dit Françoise, essayant de mettre dans sa réponse quelque chose de chaud et d'empressé.

Mais il lui sembla que sa voix avait des intonations fausses. Un petit froid la saisissait ; elle eut conscience de pâlir, et se demanda si les autres s'en apercevaient.

Elle n'eut pas le courage de regarder son cousin, mais elle leva machinalement les yeux sur Stéphane. Il lui sembla que sur le visage du jeune homme il y avait une lueur de compassion. Alors, révoltée, galvanisée à l'idée odieuse qu'on pût deviner ses sentiments, elle retrouva

son empire sur elle-même, et eut le courage de sourire.

— Je vais devenir savante, moi aussi, pendant votre absence, dit-elle avec une affectation de gaieté. D'abord, je vais sérieusement travailler mon italien.

— C'est cela, et à mon retour vous pourrez écrire mes lettres, répondit sa tante d'un ton approbatif.

Françoise recueillit tout son courage, et ajouta d'un air calme, s'adressant à Taddeo :

— Je vais donc vous adresser mes adieux, car vous ne reviendrez sans doute pas ici ?

— Mais si ; mon congé est de trois mois entiers, et nous reviendrons à Florence, ne fût-ce que pour vous enlever tous, et pour vous installer dans notre casino de la montagne.

S'apercevait-il de l'effort qu'elle faisait ? S'avisait-il que sa manière d'être, à lui, avait pu être l'objet d'une dangereuse, d'une triste méprise ? Peut-être que non, car les femmes les plus inexpérimentées sont expertes à sauvegarder leur dignité, et à défier la pénétration des hommes.

D'ailleurs, une lueur d'espoir venait d'éclaircir l'horizon soudain assombri de Françoise : elle le reverrait, avant qu'il repartît pour Vienne.

Dans la journée, il y eut une agitation extraordinaire. On fit des malles, et l'on ferma les grands salons après avoir serré certains ob-

jets d'art, et voilé de gaze les bronzes et les tableaux. Dans ces occasions, l'humeur d'Augustine devenait insupportable, et la maison retentissait de sa voix grondeuse. Françoise s'était souvent étonnée de la patience avec laquelle sa maîtresse supportait son caractère fantasque et même sa familiarité. Mais Augustine était une couturière et une coiffeuse incomparable ; elle était au courant des petits secrets qui gardaient la comtesse jeune et belle, et celle-ci devait à son adresse des toilettes auxquels elle laissait attribuer une origine parisienne.

— Vous aurez encore le petit salon, ma chère, dit la comtesse donnant à sa nièce ses dernières instructions. Miss Atkinson sortira avec vous, et... peut-être voudrez-vous bien l'aider à mettre la lingerie en ordre, comme elle le fait chaque été.

— Certainement !

Taddeo regarda sa mère d'un air de reproche.

— Il ne faut donner à Françoise aucune corvée ennuyeuse, dit-il de sa voix douce et profonde. Elle pourra faire des promenades en voiture.

— Je ne garde pas la voiture pendant mon absence, mais les tramways sont très commodes. Quant au linge, elle est libre, naturellement, de s'occuper comme elle le voudra.

— Mais cela m'amusera de retrouver des devoirs de ménagère, répondit Françoise avec le même effort de gaieté horriblement pénible.

Quelle triste soirée ! Le petit salon d'attente, où l'on ne se tenait jamais, ne gardait ni souvenirs, ni habitudes ; on y reléguait les sièges les moins commodes, et l'on ne s'y sentait pas chez soi. Taddeo parlait beaucoup, comme pour empêcher que l'embarras ne se glissât entre eux, et Françoise sentait la tristesse des choses qui ne reviendront plus, ou qui ne seront jamais plus pareilles...

Elle ne se coucha pas tout de suite. Assise près de sa fenêtre ouverte, perdue dans une indicible mélancolie et un soudain ennui de vivre, elle regardait sans les voir les écuries monumentales, vides et délabrées, dont la façade ressortait dans la nuit claire, le palmier rabougri, et la fontaine dont de grandes traînées noires sillonnaient le marbre. Une vague rumeur montait de la ville ; le roulement des tramways et des voitures s'entendait au loin, et parfois les notes d'une chanson s'égrenaient dans la rue.

Une sensation d'affreux isolement s'insinuait en elle. Elle ne souffrait pas seulement du départ de Taddeo, de ce départ qui semblait ôter une lumière de sa vie : elle ressentait encore avec une cruelle amertume la facilité avec

laquelle sa tante la laissait derrière elle, après lui avoir témoigné une affection exclusive, souvent exigeante. Quelle cause mystérieuse l'avait soudainement changée?... Soudainement? Non, ses yeux s'ouvraient, maintenant, et elle se rendait compte que depuis l'arrivée de son fils, la comtesse se détachait lentement d'elle. Retrouverait-elle sa tendresse quand Taddeo serait parti?... Parti!... Ah! que lui importerait alors tout le reste!

Et elle pleura, toute seule près de cette fenêtre, devant cette cour déserte, abandonnée, dont les ruines semblaient en harmonie avec celles qui tout à coup jonchaient son cœur. Elle pleura, non pas seulement sur le rêve qui semblait fuir devant elle et s'effacer sous les touches brutales de la réalité, mais encore de confusion et de chagrin d'avoir été imprudente, de s'être laissé prendre à des chimères, d'avoir prodigué la fleur de sa tendresse sans qu'on s'en fût soucié ou même aperçu...

Elle pleura jusqu'au moment où l'air refroidi fit passer un frisson sur ses épaules, que couvrait une légère mousseline. Alors, très humble, elle fit sa prière, et elle se glissa au lit, pour retrouver dan un sommeil agité les tristesses qu'elle venait de goûter si amèrement.

XIII

Elle s'éveilla avec la conscience d'un fardeau à porter. Elle s'habilla très bien, et se coiffa avec un soin qu'elle ne voulut pas s'expliquer. Cherchait-elle simplement à dissimuler l'altération de ses traits, ou désirait-elle laisser une impression plus agréable et plus profonde?

Miss Atkinson était déjà dans la salle à manger, — c'était aussi la tradition des jours de départ, — faisant le thé et dosant le café dans la bouilloire russe. Taddeo entra presque immédiatement. Il était très beau, très charmant dans son costume de voyage. Il ne vit pas — ou ne parut pas remarquer la légère pâleur de Françoise.

— Vous allez canoter sur le lac? La villa de votre amie est-elle au bord de l'eau?... Connaissez-vous Côme?

Elle parlait vite, avec une affectation d'indifférence et d'aisance.

— Le lac est ravissant, comme tous les lacs italiens... Je le connais, naturellement.

— Lady Clifford y sera-t-elle? demanda miss Atkinson.

— Probablement.

— Quoi! a-t-elle déjà quitté Florence? dit Françoise étonnée.

— Et les Rasperi sont à Bellagio, ajouta Taddeo, s'adressant à l'Anglaise.

— Les Rasperi?

Françoise chercha où elle avait entendu ce nom.

— Les jeunes filles qui possèdent la villa qui vous a tant plu, celles que ma mère appelle les colombes, dit son cousin avec un sourire de complaisance.

Elle sentit un vague malaise, presque une souffrance.

— Vous les connaissez beaucoup?... Depuis longtemps?...

— Depuis toujours...

Elle s'imagina qu'il glissait dans ce mot une douceur plus grande. Mais à ce moment, sa tante entra précipitamment. Elle paraissait avoir trente ans avec son cache-poussière légèrement excentrique, et son élégant chapeau rond, que débordaient ses cheveux blonds.

Elle se hâta de déjeuner, tout en multipliant

les recommandations à miss Atkinson. Et ils descendirent l'escalier de marbre, orné, comme à l'ordinaire, de jarres en faïence, contenant des lauriers-roses. Elle semblait triomphante d'emmener son fils, tout à elle. Dans le vestibule, le comte l'attendait, et la voiture était là, chargée de malles.

Son mari effleura de sa longue barbe blanche la voilette de dentelle ; elle baisa du bout des lèvres les joues de Françoise, puis monta en hâte dans le fiacre.

— Vite, Taddeo, nous sommes en retard !

Taddeo serra la main de miss Atkinson, embrassa son père, et s'attarda un instant devant Françoise, dont il baisa les doigts glacés.

— A bientôt, dans un mois !

Il sauta dans la voiture, qui s'ébranla aussitôt.

A bientôt... N'était-ce vraiment pas fini? S'était-elle abandonnée trop tôt à ce chagrin cruel? S'était-elle exagéré la portée de ce départ et les conséquences de cette séparation? Pouvait-elle garder quelque espérance? Après tout, s'il ne l'aimait pas encore, tout n'était pas désespéré ; n'avait-elle pas lu quelque part que toute affection profonde est un aimant irrésistible?

Le comte avait déjà disparu, pressé de se replonger dans son travail. Miss Atkinson se tourna vers Françoise.

— La maison va nous sembler triste, dit-elle d'un ton très naturel. Si nous nous distrayions un peu ? Sortons-nous, ce matin ?

— Allons à San-Marco, dit la jeune fille, avide à la fois de silence et d'impressions nouvelles.

Elle sentait un désir douloureux de fuir cette maison où elle venait de souffrir, et où, tout à coup, il ne lui semblait plus être sur le même pied qu'auparavant. Ceci n'était qu'une impression, mais elle l'éprouvait très vivement.

Elle témoigna l'intention de marcher. La chaleur n'était pas encore très forte cette année-là, quoi qu'eût dit la comtesse, et bien qu'on fût déjà en juin, les touristes continuaient à affluer à Florence. Les rues étaient animées. Une foule d'Anglais et d'Allemands promenaient dans les musées et les églises leurs invraisemblables costumes de voyage, et les magasins étalaient leurs plus irrésistibles séductions, tandis que des marchands ambulants venaient de toutes parts ouvrir sous les yeux des passants leurs coffrets contenant de « véritables mosaïques de Florence » : croix, broches, boutons de manchettes ; « trois pièces pour une lira ».

Il y avait du monde sous les arcades des cloîtres, quoique l'heure fût un peu avancée ; mais on pouvait s'isoler et parcourir à son gré les corridors et les cellules, chacun s'absor-

bant dans sa contemplation, sans s'occuper de son voisin. Miss Atkinson était, dans la disposition d'esprit où se trouvait Françoise, la plus agréable des compagnes. Peu causeuse par nature, le tact dont elle était douée lui révélait le besoin de silence qu'éprouvait la jeune fille; elle la suivait docilement, prenant ou feignant de prendre un plaisir inépuisable aux fresques qui arrêtaient Françoise. Celle-ci trouvait reposant, bienfaisant de voir ces madones et ces saints si peu terrestres, dont le corps fluet ne semble que le voile nécessaire, le lien léger de l'âme transparente.

Elle s'attarda dans la cellule où, sur le mur blanc et pauvre, est retracé le gracieux mystère de la Présentation. Il est idéal, le geste de la jeune Vierge, — une enfant, et cependant une mère, qui a laissé son divin trésor aux mains de l'heureux Siméon, mais dont les mains fuselées (les mains sont un poème chez les Vierges du Beato,) se tendent instinctivement pour le protéger ou le reprendre. Il y a une profondeur mystérieuse dans le regard du cher petit Jésus, une expression de majesté merveilleusement fondue avec sa grâce d'enfant : il est bien « l'Ancien des Jours », sous sa forme frêle. Et le même sourire extasié met une douceur infinie, une jeunesse renouvelée sur les traits émaciés de saint Joseph, sur la figure vieillie de Siméon, tandis qu'Anne la

prophétesse, recueillie, adore le Messie tant attendu, et que saint Pierre Martyr, prosterné, laisse voir la mortelle blessure qui lui ouvrit les portes de l'éternel Royaume.

La paix de ce lieu, si odieusement spolié et profané qu'il soit, calma le cœur de Françoise. Des souffrances purement terrestres et personnelles lui inspiraient quelque confusion dans cette demeure où tant d'âmes choisies dédaignèrent le monde et ses amères douceurs. Après avoir erré dans les cellules et dans les corridors, elle alla s'agenouiller devant le tombeau de saint Antonin, et son âme pacifiée retrouva l'ancienne habitude contractée au couvent, de se remettre entre les mains de Dieu.

— Et demain, dit miss Atkinson en sortant de l'église, nous irons prendre *a cup of tea* avec my old Matchin...

Françoise voulait bien faire tout ce qui l'arrachait à elle-même et à sa secrète souffrance.

XIV

Le déjeuner fut une diversion. Le comte redoubla de politesse, et Stéphane se montra plus intéressant que jamais. Françoise fut invitée à les suivre dans la bibliothèque, qu'elle ne connaissait pas. C'était une immense chambre, située, comme la galerie, au-dessus du portique de la cour d'honneur, et tapissée de centaines de livres, dont un certain nombre étaient de grand prix. La table de travail du comte était placée près d'une fenêtre, et couverte de livres, de brochures, de feuillets détachés. Une autre table servait à Stéphane, et il y avait en outre deux ou trois hauts pupitres, pour écrire debout. Sur les bibliothèques, qui étaient en bois richement sculpté, et de moyenne hauteur, il y avait quelques marbres d'après l'antique : des bustes, le *Laocoon* et l'*Apollont Musagète*, du Vatican, puis des majoliques, dont les tons vifs éclairaient la pièce un peu sombre et sévère.

Françoise dut entendre le comte exposer, dans son français laborieux, d'ailleurs émaillé de mots italiens, le plan très savant et très compliqué de son ouvrage sur les antiquités de Florence, et, ce qui l'intéressa davantage, elle fut admise à feuilleter les dessins, dus à Stéphane, qui devaient accompagner le texte. Quelques-uns étaient tout à fait techniques, et d'un genre ingrat : des plans reconstruits, des délimitations de monuments à peu près disparus, des tronçons de colonnes, des débris de chapiteaux. D'autres reproduisaient des statues célèbres, des ruines pittoresques. Tous portaient le double cachet d'une science impeccable et d'un sens artistique merveilleux. Son oncle, ravi de l'intérêt qu'elle prenait à l'œuvre, l'invita à entrer aussi souvent qu'elle le voudrait dans la bibliothèque, et même à y prendre les livres que Stéphane lui choisirait volontiers, et avec un tact dont il répondait d'avance.

L'après-midi se traîna lentement, mais la soirée fut horriblement triste. Après avoir goûté le charme de relations choisies, et, surtout, après avoir connu une intimité charmante avec un homme jeune, spirituel et séduisant, la société de Rosa Atkinson était une pauvre compensation. A mesure que venait la nuit, Françoise sentait revenir, plus amer, son désespoir de la veille. Avant de rentrer dans sa chambre, elle ouvrit la porte du salon où,

l'avant-veille encore, une vive et joyeuse lumière éclairait une société d'élite. Dans l'obscurité ressortaient comme des fantômes les hauts fauteuils enveloppés, les statues voilées de gaze, tandis que les tapis étaient roulés dans les angles. Une indicible tristesse planait sur cette transformation. Il lui sembla que c'était une image, une triste caricature du bouleversement qui s'était opéré dans sa vie...

Le lendemain, elle décida qu'elle pouvait sortir seule. Miss Atkinson n'y trouva point à redire : c'étaient les habitudes de son pays. Françoise erra donc à travers les rues que, peu de jours auparavant, elle parcourait en voiture avec sa tante. Elle sentait que sa vie allait s'orienter différemment. Comment, dans quel sens? Ceci, elle l'ignorait. Un instinct très sûr lui conseillait de s'occuper, d'abord pour elle-même, puis pour se rendre utile dans cette maison où, tout à coup, il lui semblait pénible d'être à charge. Mais avant de se créer des devoirs et des occupations, elle sentait aussi le besoin de reposer son être meurtri, de se distraire d'une angoisse incessante, de jouir encore une fois, si elle le pouvait, de tout ce qui l'avait charmée jusqu'ici.

Miss Atkinson assistait maintenant au déjeuner. Elle avait sans doute reçu des instructions concernant l[illegible]nue de la maison, car les

menus étaient modifiés, et devenaient d'une sobriété encore plus accentuée.

Françoise s'aperçut qu'elle attendait maintenant cette heure de réunion avec une certaine impatience. La politesse exquise de son oncle n'avait pas varié, et depuis qu'il lui avait lu des fragments de son ouvrage, cette courtoisie se nuançait d'une sorte d'affection. Puis, Stéphane lui inspirait un intérêt véritable. Si, pendant quelques semaines, elle avait pu se croire très aimée de sa tante, tenant dans cette maison la place d'une fille adoptive, la facilité avec laquelle elle venait d'être mise de côté lui montrait sa situation isolée et dépendante sous un jour nouveau. Sa sympathie s'éveillait, mélancolique, pour ceux qui, comme elle, étaient sans famille et sans argent; elle avait conscience d'avoir glissé au même rang qu'occupaient Stéphane ou même miss Atkinson dans la maison. Et encore, elle était bien au-dessous : eux, du moins, goûtaient l'indépendance du travail...

Donc, elle s'intéressait d'une manière nouvelle au jeune secrétaire, et elle essayait de connaître quelque chose de son passé, de ses espérances, de ses perspectives d'avenir. Sur ce dernier point, il était absolument réservé. Elle ne put deviner s'il avait d'autres ambitions que de remplir son rôle ignoré et modeste de secrétaire, s'il ne chercherait pas à user de son

titre d'élève de l'École des Chartes pour obtenir une situation dans son pays, ou du moins à employer pour son compte ses facultés natives et sa science acquise. Quant à ses relations de famille, bien qu'il fût peu expensif, il parlait volontiers de sa mère et de son unique sœur, qui habitaient une petite ville bretonne, et qu'il allait voir chaque année depuis qu'il habitait l'Italie. Il avait le don, assez rare, de peindre d'un mot, d'un trait, les gens et les choses. Françoise s'imagina connaître la vieille maison de granit à l'angle de laquelle une glycine suspendait ses grappes bleues, le salon où l'on conservait pêle-mêle, sans souci des styles, les fauteuils couverts de lampas et le bonheur du jour des aïeules, le guéridon disgracieux et le canapé en velours d'Utrecht de la grand'mère, et les portraits enfumés dont on se transmettait les histoires. Il parlait avec un laconisme attendri de son père mort, qui était médecin et qui ne s'était point enrichi, de sa mère, douce et indulgente, de sa sœur, qui conservait sa gaieté dans un milieu figé et un cadre austère. Evidemment ces deux femmes étaient unies à ses projets d'avenir, quels qu'ils fussent, et il formait, en attendant, le rêve de les attirer à Rome un hiver, quand il aurait réalisé quelques économies.

Françoise se demandait quelquefois pourquoi il restait si loin de celles qu'il aimait, sans

aucun doute très chèrement. Une situation comme la sienne, s'il n'en briguait pas de plus sûre et de plus avantageuse, pouvait se trouver en France aussi bien qu'en Italie.

Comment employait-il ses heures de loisir? Car il était libre plusieurs après-midi par semaine. Remplissait-il alors d'autres fonctions salariées? Avait-il des amis, des relations en dehors de cette maison?

Elle souriait tristement, quand elle se surprenait, ainsi curieuse. Il fallait être bien désœuvrée pour s'occuper de ces petites choses, pour s'intéresser à ce jeune homme froid, un peu sévère, qui semblait maintenir sa dignité à force de réserve.

XV

— Françoise, ne venez-vous pas chez mon pauvre Matchin? dit miss Atkinson d'un air suppliant. Il me demande toujours de vos nouvelles.

Ce jour-là, qui était le quatrième depuis le départ de la comtesse, il y avait eu une lettre de Côme. Françoise avait vu son oncle décacheter la petite enveloppe crême, déplier le feuillet timbré d'une minuscule couronne; mais il n'y avait évidemment pour elle aucun message, car il posa la lettre à côté de lui, en disant que Côme était déjà rempli de touristes, et que sa femme y avait rencontré des amis.

Après le déjeuner, Françoise avait erré dans les salons déserts, puis dans la galerie, ne trouvant pas le courage de s'installer dans la chambre remplie d'armoires où miss Atkinson avait commencé à inspecter le linge de la maison.

Elle ne se sentait en ce moment d'intérêt pour rien, ni pour personne ; le sculpteur malade ne lui inspirait déjà plus la sympathie ressentie tout d'abord. Mais elle ne voulut pas désappointer l'excellente fille qui, sans rien lui dire, la suivait et la surveillait comme un chien fidèle, et elle prit son chapeau et son ombrelle, en essayant de montrer un entrain affecté.

— Oh ! si vous étiez très gentille, vous mettriez votre autre chapeau, celui que Madame vous a donné...

— Non, je le déteste ! dit violemment Françoise, à qui, en ce moment, les présents offerts par sa tante en une période d'engouement, semblaient odieux.

Miss Atkinson la regarda avec une surprise qui touchait à la consternation.

— C'était parce que je vous voulais jolie... lady Elisabeth est de retour, et m'a fait dire qu'elle désirait vous voir.

— Quoi ! lady Clifford n'est pas à Côme ? Mais ma tante croyait l'y rencontrer !

L'Anglaise eut un petit sourire mystérieux.

— Lady Clifford aime beaucoup notre Taddeo, dit-elle. Mais il ne lui plaît pas que Madame suive toujours ses traces, et elle garde son indépendance. Elle est arrivée hier, et m'a fait avertir... Mettrez-vous le chapeau ?

— Non, répondit Françoise d'un ton déter-

miné. J'aime mieux porter les objets que j'ai payés de mon argent !

Miss Atkinson soupira.

— Vous êtes très fière...

— Peut-être ne l'ai-je pas été assez ! dit la jeune fille avec amertume. A mon âge, il ne faut être à la charge de personne...

Sa vieille amie acheva de plier et de mettre de côté les serviettes très anciennes dont son aiguille habile allait renouveler les dessins usés.

— Madame n'aime pas non plus qu'on soit à sa charge, dit-elle d'un ton énigmatique dans lequel Françoise crut découvrir de la naïveté. Elle vous demandera assez de services pour que vous vous sentiez assez indépendante à votre manière...

Devant les yeux de Françoise passèrent, comme une révélation, les travaux multiples, les services sans nombre que sa chère tante Blanche, sa tante idéale, qui semblait tellement au-dessus des réalités de la vie, exigeait de l'Anglaise « gardée par charité ». Devrait-elle aussi, elle, après avoir eu l'illusion d'être aimée, user ses yeux sur les vieilles dentelles et les broderies de sa tante, et être réduite à surveiller la lingerie ?

Miss Atkinson lut sans doute dans sa pensée, car elle reprit avec candeur :

— Oh ! vous pouvez être utile autrement que

moi. Vous pouvez écrire des lettres, arranger des fleurs, aider votre tante à recevoir, et l'accompagner, parce qu'elle hait d'être seule, et qu'elle n'a plus sa dame de compagnie, qui était très exigeante...

Les écailles tombaient des yeux de la pauvre Françoise. Elle voyait clair, maintenant. L'annonce de la mort de sa grand'mère était arrivée à Florence au moment psychologique : en quête d'une compagne, Blanche Albrandi avait saisi avec empressement l'occasion de s'en attacher une dont elle n'eût pas besoin de rétribuer les services. Elle avait ressenti pour Françoise, en la voyant, un de ces engouements très vifs qui étaient dans sa nature ; mais cette sympathie s'était évanouie promptement, sous quelque influence inexpliquée. Etait-ce la crainte que son fils ne s'éprît d'elle? Françoise ne pouvait le croire : sa tante avait admis très nettement, presque encouragé leur intimité.

Une réaction fougueuse s'opérait dans l'esprit de la jeune fille, soudain dépitée de l'aveugle admiration qu'elle avait éprouvée vis-à-vis de Blanche. Elle la voyait maintenant telle qu'elle était : d'esprit médiocre, de piètre culture, sèche, égoïste, rusée, habile à absorber à son profit les bonnes volontés de ceux qui l'entouraient, ou à tirer parti de la nécessité qui les liait à elle.

— Je déteste ma tante ! s'écria Françoise, ré-

sumant tout haut sa pensée. Quelle dupe j'ai été !... Elle est simplement odieuse !

— Oh ! *dearest!* balbutia miss Atkinson, effrayée.

— Je peux bien vous le dire, à vous ! Vous la connaissez mieux que moi, et depuis longtemps !

Les yeux de la pauvre vieille fille exprimèrent une anxiété soudaine.

— Ce n'est pas moi, au moins, qui vous ai inspiré un sentiment si... *so sorrowful?* Je n'ai rien dit contre Madame !

— Non, certes ; c'est elle-même qui se dévoile à mes yeux...

— Vous pensez trop mal d'elle, dit miss Atkinson d'un ton ferme. Elle n'est pas... oh ! comment dites-vous ?... pas... préméditée... Il n'y a pas de ruse, oh ! non ! Elle n'a pas un cœur si chaud que vous aviez cru ; mais tout le monde il n'a pas un cœur chaud... Et il y a de la pauvreté dans cette maison, la pauvreté très cachée, très triste, d'une famille noble... Elle trouve naturel qu'on apporte de l'aide... Elle ne demande rien, c'est moi qui lui ai offert de broder et de raccommoder les vieilles choses...

— N'ayez pas de scrupules, chère ! Loin de m'avoir rien appris, vous avez au contraire ménagé, maintenu mes illusions... Allons chez votre sculpteur... Nous passerons au maga-

sin anglais, et c'est moi qui offrirai les biscuits.

— Et vous mettrez le chapeau ?...

— Non, mille fois non, vous dis-je ! J'aimerais mieux paraître horrible à lady Clifford !

— Vous paraissez toujours jolie, dit l'Anglaise d'un ton conciliant.

Tandis qu'elles se rendaient chez le sculpteur, — à pied, par un commun accord, — Françoise songeait, et sa compagne, silencieuse par nature, ne troublait pas sa rêverie. Avec l'ardeur de son caractère, un brusque revirement s'était fait en elle, et elle n'aspirait plus qu'à quitter Florence, à aller cacher bien loin la blessure qui, se disait-elle avec l'absolutisme de son âge, ne se guérirait jamais. Travail pour travail, dépendance pour dépendance, elle aimait mieux une situation nettement dessinée. La seule idée de vivre désormais près de sa tante lui était insupportable.

Elle roulait dans son esprit mille plans divers ; mais une condition était indispensable pour les réaliser : le consentement de son tuteur. Quelle colère il ressentirait de la voir quitter un abri respectable vers lequel il l'avait expédiée avec tant d'empressement ! Et ne l'obligerait-il pas, si elle s'obstinait, à revenir à Sarnans ? Ceci faisait faiblir Françoise. Après la vie enivrante qu'elle venait de mener, avec ces trouées ouvertes sur l'art, sur la beauté aux

mille formes épanouie en ce pays, l'existence terre à terre, le milieu restreint d'une petite ville l'étouffait d'avance..

Tout à coup, presque sans avoir eu conscience du chemin parcouru, elle se trouva au pied de l'escalier de marbre de l'atelier. Le soleil entrait par les profondes embrasures qui s'ouvraient sur la façade; une des femmes qui habitaient la maison avait laissé tomber sur les marches fendues, deux ou trois roses : les sœurs de celles que Françoise portait sur ses bras lorsque, en cet endroit même, elle avait jadis rencontré Taddeo et Stéphane. Dans cette lumière, devant ces fleurs, quelque chose de vivant surgit en elle; l'image brusquement évoquée de son cousin amena dans ses pensées un changement subit, une vague et soudaine espérance; un revirement se fit dans ses projets. Pourquoi partir? Si elle allait laisser le bonheur derrière elle! Car Taddeo reviendrait dans un mois...

Même, en ce moment de réaction violente, comme il s'en opère chez les jeunes et chez les natures très sensibles aux influences extérieures, elle eut le sentiment que son antipathie pour sa tante Blanche était exagérée. Elle se trouvait maintenant disposée à plus d'indulgence envers elle : l'ombre de son fils semblait couvrir ses torts ou ses défauts.

O jeunesse!... Un rayon de soleil et quelques

roses sur une marchè de marbre avaient dissipé le sombre nuage de son esprit... Elle avait retrouvé la faculté de parler et de sourire quand elle entra chez l'artiste.

A la grande surprise de miss Atkinson, l'atelier était vide ; mais bientôt, Françoise distingua le bruit de la canne dans une partie éloignée de la maison.

— Je vais lui annoncer que vous êtes là, dit la jeune fille, se dirigeant du côté où elle entendait marcher.

La porte d'un autre atelier était entr'ouverte, et elle aperçut Matchin en contemplation devant un buste presque achevé. Il ne l'entendit pas entrer, et elle oublia elle-même l'objet de sa venue pour regarder la figure exquise qui lui apparaissait. C'était une jeune fille d'une pureté idéale, ayant un lis dans les ondes larges et légères de sa chevelure. La pose de la tête, un peu levée vers le ciel, la ferveur de l'expression, le mouvement des lèvres entr'ouvertes pour la prière, décelaient d'une manière évidente l'inspiration religieuse. A la regarder longtemps, il semblait qu'on fût soi-même soulevé par la prière, — soulevé au-dessus des choses mièvres et banales, ou des choses tristes de la terre.

L'oreille très fine du sculpteur perçut une respiration derrière lui, et il se retourna vivement, embarrassé, visiblement confus.

— Oh ! j'ai laissé la porte ouverte ! Je m'oublie devant cette chose !

— Je le comprends, et je suis heureuse de l'avoir vue, dit en souriant Françoise, que ses visites nombreuses aux musées et ses conversations avec le comte, Taddeo et Stéphane, rendaient déjà capable d'apprécier la réelle beauté de l'œuvre, comme elle l'était d'en goûter l'inspiration. Ce n'est pas de vous?

— Non, oh ! non ! C'est... d'un ami, répliqua le sculpteur avec une recrudescence d'embarras.

Et, cédant de nouveau à son admiration :

— Vous vous imaginez cette figure, quand elle apparaîtra en marbre, en marbre pur comme elle ! Quel dommage que ce ne soit pas une œuvre complète, une statue avec de belles draperies ! Mais le marbre coûte cher, et aussi le praticien, et mon ami n'est pas riche... Elle paraîtra à l'exposition, elle sera trouvée belle, exquise... On va commencer la reproduction en marbre, ajouta l'excellent homme avec un enthousiasme dénué d'envie, et je viendrai chaque jour voir le progrès !

— C'est un Anglais qui a fait cela? Ou un Italien ?

— Non... Il veut garder l'incognito, il est trop modeste, il ne croit pas assez au succès...

Françoise continuait à regarder cette tête charmante. Chose étrange, elle lui produisait une impression familière.

— Ceci n'est pas une copie ? dit-elle s'adressant à Matchin.

— Oh ! non ! C'est un original, une inspiration !

— C'est singulier, cette figure ressemble à quelque chose que j'ai vu déjà...

Le vieil artiste jeta sur elle un rapide coup d'œil, mais la réponse qu'il allait faire s'arrêta sur ses lèvres.

— Il faut que je ferme la porte, on m'a confié les clefs, dit-il. Allons retrouver miss Atkinson...

Celle-ci avait mis le temps à profit. Elle avait tiré de son sac un plumeau, et l'avait promené sur les objets poussiéreux qui remplissaient l'atelier. La petite nappe brodée et les tasses étaient sur la table, et la bouilloire commençait à chanter sur la lampe.

Les récentes souffrances de Françoise la disposaient à une sympathie plus vive pour les isolés de la vie. Elle écouta avec un intérêt réel les plaintes résignées du pauvre artiste. Son histoire, obscure et banale, n'en était pas moins poignante. Comme tant d'autres, il avait cru à son génie parce qu'il avait le goût et l'enthousiasme de l'art, et il s'était exilé de son pays, pensant trouver dans cette autre patrie, avec les joies intimes du travail et le plaisir des yeux, le succès de ses œuvres. Sa vie avait été une longue suite de déceptions, d'alternatives,

de doutes, de découragements, d'espoirs toujours trompés, toujours renaissants. Il avait eu un unique amour, et sa fiancée l'avait abandonné pour un mariage moins pauvre.

En l'écoutant, Françoise se disait, non sans un serrement de cœur, que cette loi de la souffrance est inéluctable, que, sous des formes diverses, elle pèse sur tous les fils d'Adam. Pourquoi y eût-elle échappé? Elle devait courber la tête, et rappeler à sa mémoire les enseignements qui lui avaient été donnés. Hélas! elle les avait reçus avec respect, mais avec la vague espérance qu'il ne s'agissait pas d'elle, avec cette foi au bonheur qui est inhérente à la jeunesse.

Miss Atkinson, cependant, savait que si, dans une certaine mesure, l'épanchement est salutaire, il n'est pas bon de s'attendrir trop longtemps sur ses souffrances. Elle détourna insensiblement l'entretien. Françoise dut entendre l'histoire de la statue interrompue, qu'elle feignit d'admirer, bien qu'elle n'y trouvât aucun indice de talent, puis s'intéressa sincèrement aux anecdotes que contait le sculpteur, dans un français assez comique, sur les ateliers et les artistes de Florence.

La journée était assez avancée quand elles quittèrent Matchin.

— Il faudra prendre une voiture pour aller au Lungarno, dit miss Atkinson avec un léger soupir.

— Ne pouvons-nous remettre notre visite à lady Clifford ? demanda Françoise, indifférente.

— Oh ! non, elle nous attend ! répliqua vivement l'Anglaise, d'un air d'effroi.

La jeune fille étouffa un soupir d'impatience. En arriverait-elle là, elle aussi, à dépendre de tous ceux dont elle traversait la vie, à craindre servilement de les offenser ? Elle pressentait que lady Clifford rémunérait plus ou moins généreusement l'heure que miss Atkinson lui consacrait chaque matin, pendant ses séjours à Florence, aussi elle ne protesta pas. En outre, la maison de la riche Anglaise devait, comme le pauvre atelier du sculpteur, rendre à Rosa cette impression de patrie qui, pour ses compatriotes, tient aux associations de personnes, de choses et d'idées, plutôt qu'au sol lui-même, et que, à cause de cela, ils retrouvent partout où ils vont.

Une promenade en voiture à travers Florence plaisait toujours à Françoise. Elle trouva qu'on arrivait trop vite au Lungarno. Après que miss Atkinson se fut disputée avec le cocher pour la *mancia*, elles montèrent la longue suite de degrés de marbre qui conduisait au premier étage.

James, toujours correct, ayant plutôt l'air d'un clergyman que d'un valet de chambre, les introduisit aussitôt dans le salon que Françoise

avait déjà vu, et où se trouvaient les objets qui constituaient le *home* de lady Clifford à travers ses incessantes pérégrinations.

La vieille dame était encore plus pâle et plus émaciée qu'à la dernière visite de Françoise; mais ses yeux bleus étaient toujours vivants, pénétrants, investigateurs.

— Vous arrivez bien tard pour le lunch, Rosa... Ma chère Françoise, ôtez donc votre chapeau, j'aime à voir vos jolis cheveux blonds.

— Nous avons pris du thé chez le pauvre Matchin, dit miss Atkinson avec un regard suppliant que lady Clifford comprit, car elle se mit à rire.

— Vous mourez d'envie que je m'encombre des petites horreurs de votre protégé, dit-elle, tirant sa bourse. Prenez ceci, et faites ce qu'il vous plaira des objets de bazar que vous choisirez... Non, ne me remerciez pas, de grâce! Et quant au lunch de Matchin, je ne pense pas qu'il ait été assez copieux pour faire tort au mien... Donnez-moi votre bras, ma chère Françoise, pour passer dans la chambre voisine...

James, sans qu'on eût eu besoin de l'appeler, avait ouvert la porte de communication, et l'on apercevait la table sur laquelle était servi un lunch appétissant. Il était surtout composé de comestibles anglais : langue fumée, jambon d'York, tarte à la rhubarbe, confiture de gingembre, cake aux raisins. Une lueur de plaisir

brilla dans les yeux fanés de Rosa. Ce n'était pas qu'elle fût gourmande, la pauvre fille, mais tout cela, avec le thé parfumé, lui rendait quelque chose de son pays.

Françoise fit honneur au lunch avec l'appétit de son âge. L'aspect de cette chambre, telle que l'avait arrangée lady Clifford, offrait un confort tout anglais, très différent de l'ensemble artistique, mais passé et délabré, du palazzo Albrandi. C'était infiniment moins beau et moins pittoresque, toutefois agréable dans son genre, et, en tout cas, beaucoup plus intime.

Lady Clifford, femme du monde consommée, possédait l'art de faire parler ses hôtes comme celui de les mettre en valeur. Sans que Françoise en eût d'abord conscience, elle donna à sa parente toutes les informations que celle-ci désirait. En quelques minutes, lady Clifford fut au courant de la triste enfance de cette jeune fille, et se convainquit qu'elle était intelligente, et qu'elle avait des sentiments élevés et délicats.

Elle aborda alors un sujet plus intime.

— Blanche semblait vous aimer chèrement; j'ai su par nos amis communs avec quel enthousiasme elle vous a présentée à eux... Je m'étonne qu'elle ne vous ait pas emmenée à Côme.

Une rougeur soudaine couvrit les joues de Françoise, et ses lèvres tremblèrent.

— Pour mon compte, je m'en réjouis, reprit l'Anglaise, car je désirais vous revoir. Pourquoi n'étiez-vous pas là, mon enfant, quand je suis allée au palazzo? Je ne suis qu'une vieille femme, mais quand on est isolée dans la vie, il ne faut pas négliger ses parents.

Cette fois, les yeux de Françoise se remplirent de larmes.

— Ma tante disposait de moi. Elle avait arrangé je ne sais quelle chose ce jour-là... J'aurais été sincèrement heureuse de vous revoir, lady Elisabeth.

La vieille dame échangea un regard rapide avec miss Atkinson.

— Enfin, je désire faire plus intimement votre connaissance, puisque l'occasion s'en présente. J'espère que je vous inspirerai un peu de sympathie, et aussi de confiance ; à votre âge, il est bon d'avoir une amie expérimentée.

Elle se mit alors à causer avec miss Atkinson, parla de l'Angleterre, puis de ses voyages.

— Plût au ciel, pensa Françoise, que mon étoile m'eût menée d'abord chez cette femme intelligente, qui semble bonne et pitoyable!

Ce fut avec empressement qu'elle promit de revenir le lendemain. Mais elle se ravisa avec un peu d'inquiétude.

— Ma tante nous a chargées de travaux de lingerie, dit-elle, hésitant.

— Rosa prendra une femme pour arranger

tout cela, et les frais me regarderont, répliqua lady Clifford d'un ton péremptoire. Nous nous promènerons en voiture, je veux vous montrer la campagne de Florence. Vous me l'enverrez, Rosa...

Cette perspective était une distraction inattendue dans la vie de Françoise. Elle eut cependant la délicatesse de demander à son oncle, le lendemain, à déjeuner, l'autorisation d'accompagner lady Clifford chaque fois que celle-ci le demanderait. Le comte, qui vivait un peu en dehors des relations de sa femme, et qui, ces temps derniers, était plus absorbé qu'à l'ordinaire, ne s'étonna pas que sa parente fût de retour : peut-être n'avait-il pas su qu'elle était partie. Il s'empressa de déclarer à Françoise qu'elle était libre de se distraire comme elle l'entendrait.

La jeune fille se sentit contente, et, rencontrant le regard de Stéphane, elle lui demanda d'un air de bonne humeur s'il connaissait lady Clifford.

— Je l'ai très peu vue, mais j'ai entendu parler d'elle, surtout par Taddeo, qu'elle aime chèrement, et qui doit être son héritier, ajouta-t-il, baissant légèrement la voix, tandis qu'il suivait Françoise dans le petit salon où l'on servait le café.

Elle rencontra de nouveau son regard, attaché sur elle avec une certaine persistance.

Le comte avait pris un journal, et ne s'occupait pas de ce qui se passait autour de lui.

— Cet héritage sera le salut des Albrandi, reprit-il.

Elle haussa les épaules.

— Je plains ceux qui doivent attendre des héritages, dit-elle légèrement.

Elle sentit cependant un mouvement de joie involontaire à l'idée que Taddeo pourrait restaurer un jour son vieux palais, et reprendre dans le monde le train de vie des Albrandi ; puis, son cœur se serra à la pensée que cette fortune élargirait l'abîme entre eux.

XVI

Ce soir-là, lady Clifford refit avec Françoise la promenade de San-Miniato. L'enthousiasme de la jeune fille sembla l'amuser.

— Avez-vous remarqué cette jolie villa toute blanche? demanda Françoise, se penchant pour regarder le petit bassin de marbre au milieu des fleurs.

— Aigle et colombe... Oui, et c'est un symbole : Giulia Rasperi figure assez bien l'aigle qui défend et protège la blonde Cristina. Vous les connaissez?

— Non. Je crois qu'elles sont à Côme.

— Vous vous trompez. Elles sont chez une de leurs parentes, pas très loin d'ici. Je pense que Blanche n'eût pas tenu à les rejoindre. Ce sont des filles charmantes, et votre tante les aime autant qu'elle peut aimer ; mais elles ne

sont pas assez riches pour qu'elle désire l'une d'elles pour bru.

Françoise étouffa un soupir d'impatience. Comme ce mot revenait souvent, dans ce monde qu'elle apprenait à connaître! Comme tous ces êtres éthérés, qui ne semblaient épris que d'art et de beauté, tenaient, après tout, âprement à l'argent! Et un retour sur elle-même vint lui causer une impression d'humiliation et de dépit involontaire : Blanche avait manœuvré habilement pour éloigner Taddeo de ses amies d'enfance, tout en lui laissant croire qu'il allait les retrouver ; mais elle n'avait pris nul ombrage de sa pauvre petite personne à elle, la jugeant probablement trop insignifiante, aussi bien que trop dénuée de tout, pour que son cousin courût le risque de s'attacher à elle...

Elle n'osa pas demander à lady Clifford si les « colombes » plaisaient à Taddeo; mais, de ce moment, elle n'entendit plus leur nom sans ressentir une petite jalousie sourde, et elle ne vit plus leur demeure sans éprouver une sensation singulière, s'imaginant que les aigles la regardaient avec une sorte de colère.

Pendant une quinzaine de jours, Françoise vit quotidiennement lady Clifford, et elles devinrent presque intimes. La vieille femme entr'ouvrit devant la jeune fille les pages de sa vie. Mariée à un homme qu'elle aimait, restée veuve très jeune, elle s'était vouée à son uni-

que enfant, et l'avait perdu. Depuis, elle menait une vie errante, lasse de toutes choses, ne trouvant à être riche d'autre jouissance que celle de pouvoir changer de lieu et promener sous tous les cieux sa mortelle tristesse.

Françoise était plus réservée. Elle avait peur, en se plaignant de son sort, de paraître solliciter lady Clifford. Et d'ailleurs, ce dont elle souffrait, ce changement dans les manières et l'attitude de sa tante, était pour le moment une simple impression ; sa situation n'était pas encore modifiée; les raisons qu'avaient émises la comtesse pour ne pas l'emmener étaient plausibles, et si son instinct très sûr lui disait que l'engouement dont elle avait été l'objet était passé, elle n'avait encore souffert d'aucun fait, d'aucune chose qu'elle pût définir. D'ailleurs, sa générosité native eût répugné à se plaindre de sa tante, et le sentiment secret qu'elle éprouvait pour Taddeo lui eût fait craindre d'indisposer sa riche parente contre les Albrandi.

Mais un soir, comme lady Clifford parlait de son départ prochain, elle vit s'altérer le visage de la jeune fille, et ses yeux devenir humides.

— Quoi ! me regretterez-vous vraiment ? dit-elle avec une suprise qui avait quelque chose de triste. S'il en est ainsi, mon enfant, venez passer avec moi quelques semaines dans le Tyrol.

— Oh! quel rêve! s'écria ardemment Françoise.

L'expression de gratitude de son regard disait clairement que ce n'était pas la seule perspective d'un voyage qui la ravissait ainsi, mais la joie sincère de vivre encore près d'une parente aimable et sympathique.

— Parlez-en à Giovanni, dit lady Clifford, et revenez demain me dire que vous m'accompagnez. Un télégramme à Blanche arrangera alors toutes choses.

En rentrant, Françoise se sentait partagée entre la joie et un regret étrange, et le regret l'emportait lentement sur la joie. Certes, une vie nouvelle, plus heureuse, s'offrait à elle : elle avait la certitude que lady Clifford n'était point capricieuse, que, d'abord intéressée à son sort par miss Atkinson, elle l'avait étudiée, puis prise en affection. Partir, en outre, c'était peut être guérir cette souffrance intime qui lui semblait si lourde à porter. Mais aussi, c'était s'éloigner de ce lieu où elle avait connu de chères espérances, où elle pouvait revoir Taddeo, — être peut-être un jour aimée de lui, en dépit des barrières que la jeunesse ne croit jamais infranchissables. Rien qu'à ce cadre qui l'entourait, elle s'était attachée, pour l'avoir vu animé par une si chère présence... Devait-elle rompre à jamais avec ces souvenirs pleins d'amère douceur, et ces espérances fragiles

auxquelles elle cherchait à rattacher sa vie?

Elle ne parla pas ce soir-là à son oncle. Comme le dîner s'achevait, on lui apporta une lettre qui portait le timbre de Côme, et elle se réfugia dans l'embrasure de la fenêtre pour la lire, craignant de laisser voir sur son visage l'émotion qu'elle ressentait soudain

La lettre était ainsi conçue :

« Ma chère Françoise,

« Il me revient par mes amis que lady Clifford est à Florence, et qu'elle s'est prise pour vous d'une véritable passion. Chaque jour, paraît-il, on vous rencontre dans sa voiture, aux Cascine ou ailleurs. Je suis étonnée que vous ne m'ayez pas écrit pour m'annoncer le retour de ma cousine. Cependant je dois vous mettre en garde, chère petite, non seulement contre les commentaires du monde, mais encore contre les conséquences qu'aurait pour vous une intimité exagérée avec lady Clifford. En effet, on interprèterait vos motifs d'une manière défavorable, et je serais fâchée que ma chère petite amie fût considérée comme une coureuse d'héritage. Ensuite, je connais ma cousine; elle est atteinte de cette triste maladie des personnes riches et isolées : la défiance. Elle s'aviserait, un de ces jours, de penser que vous êtes

trop empressée auprès d'elle, et vos intérêts mêmes en souffriraient. Je dis vos intérêts, car j'espère bien qu'elle pensera à vous en prenant ses dispositions dernières. Mais le meilleur moyen d'obtenir sa bienveillance, c'est la réserve et l'absolue discrétion.

« Que cette lettre reste entre nous. Je ne vous l'écris que pour votre bien, et il ne faudrait à aucun prix, ni pour vous, ni pour moi, que lady Elisabeth en entendît parler. Donc, Françoise, j'en appelle à votre honneur, et vous recommande de la détruire immédiatement, de même que je m'adresse à votre bon sens en vous conseillant de mettre une sourdine à vos rapports avec notre parente. D'ailleurs, je pense pouvoir vous faire venir à Côme. Tenez-vous prête à partir au reçu d'un télégramme. Le pays est charmant, et tout ici vous plaira énormément.

« Mille amitiés, chère Françoise, et à bientôt. »

Des larmes de honte et de dépit coulaient sur les joues de Françoise. Le monde, ce monde qu'elle avait cru plein de bienveillance, était-il donc si méchant? Pourquoi s'occuperait-on d'elle pour la soupçonner, la calomnier, après avoir feint de l'accueillir et de l'aimer? Et sa tante elle même ne semblait-elle pas aussi la juger avide et intéressée, lorsqu'elle lui conseillait la réserve comme le moyen le plus sûr d'obtenir les faveurs de lady Clifford?

La révolte, la colère, le sentiment amer de l'injustice envahissaient son cœur. Elle était trop jeune pour dédaigner des propos mondains et des jugements faux... Maintenant elle ne pourrait plus, pensait-elle, suivre la pente de son cœur qui l'entraînait vers sa cousine anglaise, ni encore moins accepter une offre qui mettrait le sceau à l'opinion défavorable d'autrui.

La nuit tombait, et dans la cour, le portique s'emplissait d'ombre. Dans la demi obscurité, les tentures fanées et les vieux meubles reprenaient grand air; un silence profond régnait dans la maison, et Françoise, au milieu de sa désolation et de sa révolte, se sentait comme écrasée par ce passé d'une race, par toutes ces choses mortes qui, elle le savait, pesaient de tout leur poids sur Taddeo.

Tout à coup, une pensée traversa comme un éclair son esprit troublé ; la comtesse redoutait que lady Clifford ne s'attachât à elle : elle craignait pour l'héritage de son fils...

Alors, un immense dédain remplit ce cœur qui, hier encore, était celui d'une enfant, et qui savourait, aujourd'hui, tous les déboires, toutes les tristesses, tous les dégoûts de la femme. Et elle pleura dans l'ombre croissante, elle pleura sur son ancienne et heureuse ignorance de la vie, sur la révélation brutale de tant de petitesses et de laideurs, sur l'abandon auquel elle se voyait condamnée.

Françoise, il n'est pas bon pour vous de rester là, à rêver à des choses tristes, dit la voix compatissante de miss Atkinson.

Françoise tressaillit. Pendant tout ce temps, sa vieille amie était demeurée assise au fond de la chambre, la surveillant avec inquiétude.

— Quelqu'un vous a fait de la peine, chère? demanda l'excellente fille, s'approchant, et jetant un coup d'œil significatif sur l'enveloppe armoriée qui gisait sur les genoux de Françoise.

— Oh ! c'est la vie qui est douloureuse, lourde, et... laide ! dit la pauvre enfant, serrant machinalement sa lettre dans sa main.

— Je ne peux pas vous être utile ? Si peu que soit mon intelligence, je suis une amie, une vieille femme... Peut-être puis-je vous aider? Et lady Clifford vous aime... Elle est très sage, très pleine d'expérience, Françoise...

— Non, non, elle ne peut rien pour moi !... Ni vous non plus, chère miss Atkinson, ajouta Françoise plus doucement, excepté me garder votre affection. Je crois qu'elle est sincère, et je n'en ai pas d'autre au monde.

Elle cacha un instant son visage dans ses mains, puis se leva résolument, et, ayant embrassé l'Anglaise, qui restait malheureuse et perplexe, elle s'enfuit dans sa chambre.

Elle n'eut ni le courage, ni le désir de relire a lettre qu'elle venait de recevoir. Elle alluma

une bougie, et ayant tordu le feuillet, elle l'alluma précipitamment, et le jeta sur le pavé de marbre. Il se tordit, noircit, se consuma; des cendres légères s'envolèrent de toutes parts, et une trace noire demeura sur le losange blanc. Alors, elle pleura de nouveau, jusqu'à ce que le sommeil eût raison de son chagrin.

XVII

Au réveil, une angoisse la guettait. La veille, elle avait décidé de refuser l'offre de lady Clifford. Cependant, quelles raisons allèguerait elle, alors que celle-ci avait deviné ou appris par miss Atkinson que le caprice de Blanche Albrandi était passé, et que sa situation allait changer? Un nouveau revirement s'était fait en elle; elle éprouvait un désir maladif de fuir cette maison, de ne plus lutter contre sa souffrance secrète, d'abandonner des espérances irréalisables et de ne plus revoir Taddeo. Sa tante l'accuserait de convoiter une part de la fortune de lady Clifford ? Mais elle refuserait tout legs, tout don, et l'on verrait bien ainsi qu'elle n'avait pas poursuivi un but intéressé...

Oui, mais en attendant, on suspecterait ses motifs; Blanche ne manquerait pas de taxer son départ d'ingratitude, et Taddeo la mépri-

rait, se méfierait d'elle... Cette pensée-là était insupportable.

Et elle était si seule, si dénuée de conseils, la comtesse, en lui enjoignant sur l'honneur de ne pas parler de sa lettre, lui ayant ôté la douceur d'un épanchement, même vis à-vis de miss Atkinson !...

Elle aurait pu se confier à un prêtre, si elle avait parlé assez bien l'italien pour exposer une situation pleine de difficultés et de nuances. Mais tout au plus pouvait-elle se confesser à un bon religieux qui ne parlait pas mieux le français qu'elle l'italien.

Elle demeurait anxieuse, tourmentée, et, évitant à son retour de rencontrer la bonne Rosa, qu'elle devinait affligée de sa réserve, elle alla errer dans la galerie, cherchant à retarder sa décision, et s'efforçant de distraire son angoisse.

Elle tressaillit en apercevant, devant le portrait d'Horatio Albrandi, un des plus anciens de la collection, Stéphane Ernault, qui prenait des notes sans doute destinées à l'ouvrage du comte.

Elle fit un mouvement pour se retirer, mais il l'avait vue, et il remit son carnet dans sa poche.

— Je ne vous dérangerai pas, mademoiselle, mon travail est terminé.

— Oh ! vous ne me dérangez pas !

L'altération de ses traits frappa le jeune homme, et il resta hésitant devant elle, se demandant si leur intimité relative lui permettait une question. Il rencontra son regard, anxieux jusqu'à la souffrance.

— Vous ne semblez pas bien, mademoiselle. Pardonnez si je vous semble indiscret, mais vous êtes, comme moi, une exilée... Puis-je demander si vous avez reçu des nouvelles pénibles ?

Elle secoua la tête avec amertume.

— Je n'ai laissé aucune affection en France... Vous, du moins, vous avez une famille. Je vous envie, parfois, la douceur d'avoir une mère !

Il n'osa pas parler, de peur de trahir l'émotion involontaire que lui causaient ces paroles. Elle eut tout à coup conscience qu'elle avait pu étonner Stéphane, car elle reprit précipitamment, d'un ton qu'elle s'efforçait de rendre léger :

— Vous ne pouvez comprendre combien la société affectueuse d'une femme, d'une amie, peut manquer dans un pays étranger... ne fût-ce qu'à l'heure où l'on a besoin de conseil...

— Miss Atkinson est une amie un peu grave, et ne peut vous offrir la douceur d'une société assortie à votre âge, dit-il, embarrassé parce qu'il ne connaissait pas le sujet de son évidente angoisse ; mais elle est sûre, et peut conseiller sagement.

Françoise fit un geste de dénégation.

— Elle aime trop ses amis, dit-elle.

Et, s'inclinant légèrement, elle s'éloigna, laissant Stéphane perplexe, et, lui aussi, anxieux.

Elle ne reparut qu'au déjeuner. Le visage de miss Atkinson gardait les traces d'une véritable inquiétude; elle avait cherché toute la matinée sa jeune amie. Celle-ci était évidemment fiévreuse, affectait un entrain presque exagéré, et bientôt il devint évident pour Stéphane qu'elle avait une idée fixe, qu'elle essayait d'amener l'entretien sur un certain sujet, mais qu'elle voulait lui donner des apparences fortuites.

Elle déploya une finesse, une habileté qu'il n'aurait pas cru dans sa nature. Elle parla du monde et de sa malveillance, des jeunes filles isolées qu'on juge injustement, et après des détours sans nombre, formula, comme par hasard, la question qu'elle voulait amener depuis le commencement du repas : quand on a des intentions droites, est-il permis de braver l'opinion et les soupçons des gens malveillants et injustes?

Évidemment, elle désirait connaître l'avis de Stéphane. Celui-ci n'en pouvait douter ; mais ignorant à quelle situation elle faisait allusion, il se sentit plein d'embarras, et lui aussi commença à déployer toute sa sagacité pour obte-

nir d'une manière indirecte un éclaircissement. Tout en se maintenant sur un terrain vague, dans des données générales, il la poussa dans ses retranchements. Mais elle se gardait soigneusement; elle laissa seulement entendre que le soupçon auquel elle faisait allusion, et dont elle ne parlait que d'une manière générale, était une accusation de vénalité.

— Vous avez un proverbe français que j'aime très fort, dit vivement miss Atkinson, frappée d'une lumière subite : « Fais ce que dois, advienne que pourra. »

— Mais s'il ne s'agit pas d'un devoir, dit Françoise, seulement d'une préférence légitime, d'une chose personnelle?

L'Anglaise la regarda, de nouveau intéressée.

— Je pense, dit le comte, qui avait suivi avec quelque peine la conversation, qu'on a toujours le droit de mépriser les méchants propos, quand la conscience est tranquille.

— Oui, peut-être, s'il s'agit d'un homme, dit à son tour Stéphane, regardant avec une involontaire compassion la figure enfantine de la jeune fille. Mais une femme est plus dépendante de l'opinion d'autrui. Je ne voudrais pas que ma sœur agît dans la plénitude de son droit si sa fierté, sa délicatesse devaient être effleurées d'un soupçon, et je pense comme Mlle d'Albigny que si, en face d'un devoir, on doit tout braver, même l'injustice et la calomnie, une

femme, et surtout une jeune fille, fait mieux de sacrifier ses préférences personnelles — en admettant qu'elles soient seules en jeu, — à ce renom d'impeccabilité qui est son atmosphère nécessaire.

Dans les yeux bruns que son regard ne quittait pas, il passa une expression à la fois très douce et très triste.

— Vous devez être expert en ces matières, Monsieur, dit-elle d'un ton un peu étrange. Vous avez vécu entre une mère et une sœur, et cela doit ouvrir des horizons sur ces sphères intimes...

Elle parla aussitôt d'autre chose, et le déjeuner s'acheva tranquillement en apparence.

Lorsqu'elle fut seule avec l'Anglaise, elle dit dit d'un ton décidé :

— Voulez-vous me rendre un service, chère miss Atkinson ? Je vous en prie, allez dire à lady Clifford que ma reconnaissance est sans bornes, mais que je ne puis accepter son offre généreuse.

Miss Atkinson ne protesta pas, comme Françoise s'y était attendue. Elle était évidemment torturée, partagée entre des sentiments divers.

— Lady Clifford vous en voudra peut-être, dit-elle faiblement. Quelle raison lui donnerai-je de votre refus ?

— Vous direz que je crains de paraître ingrate en quittant l'abri qui m'a été offert dans ma

détresse, et que, surtout en l'absence de ma tante, il m'est presque impossible de partir de sa maison.

— Il faut réfléchir, Françoise... Vous seriez plus heureuse chez la chère milady... Et elle s'attacherait à vous.

— Oui, peut-être ; mais comment me jugerait-on ? Comment expliquerait-on ce changement de situation, si ce n'est d'une manière offensante pour moi ?

— *On* vous a suggéré cette chose ! s'écria vivement miss Atkinson.

— Pensez-vous que je n'aie pas assez de bon sens pour la comprendre toute seule ?

— Du bon sens, oui, mais aussi l'ignorance du mal, du soupçon, de la malveillance, murmura miss Atkinson.

— Vous sentez vous-même que j'ai raison... N'avez-vous pas entendu ce qu'a dit M. Ernault, qu'une femme ne doit pas braver l'opinion ? Oh ! ajouta-t-elle d'un ton suppliant, voulez-vous être bonne et aller trouver lady Clifford ? Je désirerais tant qu'elle ne fût pas fâchée contre moi !

Et sa voix faiblit tout à coup.

Miss Atkinson sortit silencieusement pour remplir ce message. Françoise alla s'étendre sur le canapé de sa chambre, et essaya de fermer les yeux. Elle souffrait vraiment de la tête ; son cerveau fatigué était comme mar-

telé, et une immense lassitude s'emparait d'elle.

Elle ne put, cependant, goûter le calme après lequel elle aspirait. Son imagination surexcitée suivait miss Atkinson au Lungarno. Elle entendait ses explications, elle croyait voir le visage fâché de lady Clifford, et souffrait horriblement à la pensée de l'avoir offensée, d'avoir rompu le lien nouveau et très sympathique qui s'était noué entre elles.

La journée était avancée lorsque miss Atkinson vint frapper à sa porte. Elle se souleva en hâte, et l'interrogea avec anxiété.

— Qu'a-t-elle dit, chère miss Atkinson? Est-elle très fâchée?

— Non, Françoise, dit gravement l'Anglaise, car elle a compris à quel sentiment vous obéissez, et elle a deviné, comme moi, ce qui vous a décidée. Elle regrette, mais elle ne vous en veut pas... Elle part demain matin.

— La reverrai-je auparavant? demanda vivement Françoise, à la fois soulagée et désolée.

— Non; elle est souffrante ce soir, et les séparations sont tout à fait tristes pour elle. Mais elle m'a chargée de vous dire à bientôt; elle espère qu'elle vous reverra.

Miss Atkinson fit quelques pas vers la porte, puis, cédant à une impulsion soudaine, peu ordinaire chez une créature si réservée, si rompue à une discipline intérieure, elle vint s'agenouil-

ler près du canapé, et entoura la jeune fille d' ses bras.

— Je ne savais pas, dit-elle d'une voix étouffée par les larmes, que deux affections très tendres luttaient ainsi dans un pauvre cœur... Lady Clifford, je peux vous le dire, est irritée contre Madame, quoiqu'elle aime toujours Taddeo. Elle a senti une sympathie très grande pour vous, et... et je vous désire un grand bien, *darling*, parce que vous êtes bonne, et comme le soleil dans ma vie très seule... Mais j'aime aussi l'enfant que j'ai élevé... Je reste ici pour le voir quelquefois. Je le voudrais tout à fait heureux... Et je sais les embarras terribles de cette maison !

— Soyez tranquille, miss Atkinson, dit Françoise d'une voix qui avait des inflexions changées, métalliques, je ne capterai jamais l'héritage sur lequel compte mon cousin !

L'Anglaise resserra son étreinte.

— Elle peut faire aussi quelque chose pour vous, *dearest !* Je le souhaite, je compte que ce sera, je suis sûre, même ! Mais ce ne serait pas juste si elle le dépouillait, lui !

Des larmes pressées coulaient sur les joues fanées de la vieille fille. Mais Françoise ne s'en apercevait pas, Les yeux vaguement attachés sur la fenêtre ouverte devant laquelle le palmier balançait ses panaches étiolés, elle savourait

l'amertume qui, comme un torrent, envahissait son jeune cœur.

— Est-il possible, dit-elle, vibrante de révolte, que l'on fonde ainsi des espérances sur cette chose affreuse, terrible : le passage d'un être vivant, palpitant, à la sombre mort ! Se peut-il que même des femmes bonnes et sensibles comme vous, miss Atkinson, regardiez avec complaisance l'avenir qui rendra Taddeo riche, alors que cet avenir s'ouvrira au lit funèbre de votre vieille amie, devant la forme inanimée de celle dont vous rencontrez cependant avec joie le regard intelligent, dont vous écoutez avec empressement les paroles, dont vous serrez affectueusement la main ! Oh ! je hais un monde où de pareilles choses paraissent toutes simples, même aux meilleures natures !... Un monde où l'argent est tout, où il tient lieu de bonheur, d'amour, où il flétrit tous les nobles élans, et appelle à la lumière ce qu'il y a de vil, de honteux dans les profondeurs de l'âme !

Et elle éclata en pleurs passionnés, devant la pauvre vieille fille consternée.

— Françoise, dit celle-ci d'un ton humble et suppliant, ce n'est pas pour moi ! Vous savez bien que je ne tiens à rien sur la terre ! Si laide, si vieillie que je sois, je pourrais encore, en partant d'ici, gagner un peu d'argent. Je reste, cependant... Et j'aime chèrement lady Clifford ; je ne voudrais pas voir sa vie abrégée d'un seul

jour... Si Dieu demandait la mienne pour quelqu'un que j'aime, je la donnerais. Oui, cela paraît odieux de parler avec froideur d'un avenir qui ne peut pas être évité... Il ne le peut pas, chérie... Je suis triste, oh ! si malheureuse, si j'ai pour une part, même petite, contribué à vous montrer le monde laid... Il n'est pas tout mauvais, cependant ; il y a aussi des dévouements, des affections que cet horrible argent ne peut pas souiller...

Mais Françoise pleurait toujours. Était-ce seulement l'affreux désappointement causé par ces réalités brutales? Etait-ce le dégoût d'une âme enfantine et généreuse pour cette marée fétide qui montait autour d'elle, ou bien une douleur plus intime et plus profonde jaillissait-elle de l'état de choses au milieu duquel elle se trouvait enserrée ?... Il y aurait eu une solution à laquelle miss Atkinson n'avait pas paru même songer. Malgré son affection réelle pour Françoise, elle n'avait pas admis un instant l'idée que le sort des deux êtres qu'elle chérissait pût être uni dans une commune prospérité. Elle subissait les préjugés de ce monde détestable : Taddeo, le descendant des comtes Albrandi, le futur héritier de lady Clifford, ne pouvait pas partager son rang et sa fortune avec sa petite cousine pauvre.

Et bien que, un peu plus tard, Françoise embrassât sa vieille amie et l'assurât sincèrement

qu'elle ne lui en voulait pas, elle sentit son isolement plus cruel que jamais, — non seulement l'isolement tangible d'un être sans famille et sans affections, mais cette autre solitude intime faite d'aspirations différentes, qui la gardait, révoltée, hors de la sphère où s'agitaient tant d'intérêts mesquins et égoïstes.

XVIII

Cependant, la jeunesse a un tel besoin de se raccrocher à une espérance, d'entrevoir un horizon au delà de la routine des devoirs ennuyeux ou des souffrances quotidiennes, qu'elle se réfugia dans la pensée d'un départ pour Côme, auquel sa tante lui avait dit de se préparer. Changer de lieu et revoir Taddeo, c'était une perspective bien faite pour la relever et éclairer sa vie attristée.

Elle avait répondu à sa tante, atténuant, non sans effort, l'expression de son indignation, lui déclarant qu'elle pouvait calmer ses craintes, lady Clifford étant partie, mais dédaignant de lui dire qu'elle avait refusé l'offre de l'accompagner dans le Tyrol.

Elle se mit donc à attendre l'appel de la comtesse. Mais le résultat de sa lettre fut... que celle-ci ne l'appela point. Le danger étant dis-

sipé, lady Clifford n'étant plus dans le voisinage de la jeune fille dont Blanche Albrandi était loin de méconnaître le charme attirant, elle la laissa à Florence, se dévorant le cœur, et aidant miss Atkinson à remettre en ordre le linge et les tentures de la maison.

Françoise comprit enfin qu'elle n'était pas désirée, et que le projet qu'on lui avait fait entrevoir n'était qu'un leurre.

De nouveau, elle se sentit pénétrée par une amertume sans nom, et, presque effrayée de la faculté de souffrance qui s'éveillait en elle, elle s'en allat errer dans la ville pour échapper à sa torture.

La chaleur devenait très forte, les touristes se faisaient de plus en plus rares, et l'église de l'Annunziata était déserte quand, épuisée d'une promenade sans but dans les rues brûlantes, Françoise y entra pour chercher un peu d'ombre et de fraîcheur.

Elle s'assit devant la Madone vénérée qui surmonte un précieux autel d'argent, et qu'entourent des milliers d'*ex-voto*. Son cœur défaillait de tristesse et de dégoût. Elle était à l'un de ces moments où une âme jeune, confiante, qui a vu tomber avant l'heure ses illusions, éprouve le vague désir de fuir cette terre souillée de fange, de s'élever dans des régions plus pures. Un silence absolu régnait dans l'église, et une paix presque tangible semblait se dégager de

ces murs bâtis par les fils de Philippe Benizi à la gloire de Marie. Tout à coup, le cœur souffrant de Françoise s'émut à la pensée soudaine qu'elle avait une Mère, et une Mère dont l'âme avait goûté les plus indicibles amertumes...

Cette Mère avait connu, elle aussi, les laideurs, les bassesses, les crimes de ce monde qui avait refusé de recevoir son divin Fils. Elle avait souffert pour lui — et dans quelle mesure! — des abandons, des reniements, des trahisons, — souffert de l'avoir vu incompris, jusqu'au moment où le glaive traversa son âme à travers les membres percés du Sauveur...

Françoise eut tout à coup conscience de ce que ses propres douleurs avaient d'infime, et, rappelée à un sentiment plus juste des choses, elle eut honte de son découragement. Alors, le secours d'en haut se combinant dans une harmonie mystérieuse avec l'énergie naturelle de son être, et réveillant en elle les forces vives qui avaient défailli, elle voua son âme à Celle qui venait de la relever ainsi, et reprit le courage de vivre.

Comme elle s'asseyait à la table du déjeuner, pâle encore des émotions subies, mais rassérénée, elle rencontra le regard observateur de Stéphane.

— Vous semblez mieux ce matin, Mademoiselle. Ces jours-ci, vous étiez évidemment fatiguée.

— Ou oppressée par la chaleur, dit le comte. Bianca va revenir pour s'installer dans notre petit Casino de la montagne, et vous l'y suivrez bientôt.

— Mais vous, n'y viendrez-vous pas?

— Non, je ne quitte guère Firenze. Mais je rendrai sa liberté à M. Ernault pour un mois, afin qu'il aille respirer l'air de ses grèves natales.

Tout à coup, sans qu'elle sût pourquoi, et sans aucune association apparente d'idées, le souvenir du buste ravissant que lui avait laissé voir Matchin revint à l'esprit de Françoise, avec un désir étrange de le contempler de nouveau. Elle s'étonna de n'en avoir jamais parlé à Stéphane. Puisqu'il demeurait dans cette maison, il devait connaître l'artiste.

— Je ne sais comment, dit-elle, s'adressant à lui, je ne vous ai pas encore fait part d'une impression délicieuse, goûtée dans ce vieux palais où demeure le compatriote de miss Atkinson, et où vous avez vos chambres, m'avez-vous dit. J'y ai surpris un secret : je cherchais M. Matchin, et je l'ai trouvé en contemplation dans un atelier voisin... Oh ! une petite merveille ! ajouta-t-elle, se tournant vers son oncle. Figurez-vous le buste d'une sainte, très jeune, et si fervente que sa vue élève au-dessus de la terre... Un lis est placé dans ses cheveux... Si j'en parle ce matin, c'est qu'il m'a pris une envie folle de

la revoir, et Matchin ne peut, dit-il, m'ouvrir cet atelier mystérieux.

— Je connais l'artiste, et la clef sera remise à Matchin, dit Stéphane, après un instant de silence.

— De qui est l'œuvre qui a tant plu à Françoise? demanda le comte.

— Oh! d'un inconnu, un amateur.

— Alors, il n'exposera pas ce chef-d'œuvre? dit vivement Françoise.

— Si fait, il compte essayer... Mais vous vous exagérez la valeur de l'œuvre, Mademoiselle.

— Une chose qui émeut et élève ne peut être que belle. Mais ne vous rappelle-t-elle pas quelque chose que vous avez déjà vu? Il m'a semblé retrouver une figure familière.

Stéphane ne répondit pas. Peut-être n'avait-il pas entendu.

— Oh! ceci diminuerait la valeur de votre chef-d'œuvre, ma chère, dit le comte en plaisantant. Une œuvre d'art doit être originale.

— Je me trompe peut-être... Et quand sera exposée cette jolie Sainte?

— En septembre.

— N'avez-vous pas dit que c'était un buste? demanda le comte. Il fera moins d'effet. Votre amateur n'a pas osé s'essayer à une œuvre plus considérable?

— Il est sans doute trop pauvre, répondit Stéphane en souriant.

— Mais il eût pu escompter son succès, s'il a le talent que lui prête Françoise.

— Oh! non, il ne faut ici-bas rien escompter, c'est plus sûr, dit légèrement le jeune homme.

Le lendemain, Françoise accompagna miss Atkinson chez Matchin.

— On m'a remis pour vous la clef de l'atelier, miss France... La voici.

La jeune fille traversa rapidement le palier, et ouvrit la porte avec une impression de plaisir. Elle jeta d'abord un regard curieux sur l'atelier. Il était à peu près aussi nu que celui de Matchin, mais plus soigné, mieux rangé. Une gerbe d'iris bleus et de roses jaunes, pareilles à celles dont Françoise avait fleuri un jour la chambre de Matchin, s'épanouissaient dans un cristal tout blanc, devant une photographie très belle d'une *Pieta* de l'Angelico.

Une Pieta! Décidément, il y avait une sympathie mystérieuse entre Françoise et le sculpteur inconnu. N'était-ce pas dans l'église des Servites — des religieux voués à honorer les douleurs de Marie, qu'elle avait eu le sentiment si vif, qui ne la quittait plus, du doux patronage d'une Mère, — d'une Mère douloureuse?

Elle regarda avidemment le buste. On avait commencé à le sculpter en marbre; le bloc était posé auprès, donnant déjà la ressemblance.

idéalisée par la blancheur de la matière précieuse.

— Elle plane vraiment au-dessus de la terre, de ses douleurs, de ses hontes, de son misérable argent, pensa Françoise, dont les yeux, sous la vive impression de la beauté, se mouillèrent de larmes.

La même sensation familière d'une ressemblance la poursuivait toujours. Mais, plus vivement encore que la première fois, elle subit l'influence de la pensée religieuse qui avait inspiré l'artiste, et sentit encore le besoin de s'élever plus haut que ce qui l'avait fait souffrir.

XIX

La comtesse revint seule, à la fin de juillet, pour passer quelques jours à Florence, et emmener Françoise à la campagne, tandis que miss Atkinson resterait avec le comte jusqu'au moment où celui-ci se déciderait à venir la retrouver, en l'absence de son secrétaire.

Taddeo avait rejoint son poste.

La comtesse revit sa nièce avec une indifférence à peine déguisée sous ses manières expansives, mais banales. Il ne fut pas fait d'allusion à lady Clifford.

Françoise comprit immédiatement que ses pressentiments étaient réalisés, et que sa situation se trouvait absolument changée auprès de sa tante. Elle n'était plus la nièce chérie, prônée avec enthousiasme, choyée, présentée aux amis comme la huitième merveille du monde, mais la parente pauvre, hébergée par charité, et des-

cendue au rang de dame de compagnie, moins le salaire. Même, elle se demanda si l'on n'exigerait pas d'elle une besogne de femme de chambre. On réclamait des services incessants, et elle se fatigua au delà de ses forces, par cette chaleur torride, à faire les caisses que sa tante emportait à la campagne.

Elle n'était, la pauvre enfant, ni humble, ni patiente, et elle avait peine à cacher la révolte qu'excitait en elle ce brusque changement. Miss Atkinson l'aidait de toutes ses forces; le comte ne s'apercevait même pas de ce qui se passait autour de lui. Quant à Stéphane, plus perspicace, il témoignait à la jeune fille une muette sympathie, multipliant les attentions, lui prêtant des livres, lui apportant des photographies des tableaux et des fresques qu'elle aimait le plus. Sa présence, sa conversation constituaient le seul plaisir qu'elle connût désormais. Il mettait une note élevée et vivante dans sa vie terre à terre. Sa manière de comprendre l'art, ses aperçus sur le monde extérieur et sur l'autre monde intime de la pensée, faisaient du bien à Françoise. Un jour, elle se rappela l'avertissement que lui avait jadis donné sa tante, de ne pas s'attacher à lui parce qu'elle était sa fille adoptive, digne d'un plus brillant avenir. Elle sourit de pitié.

— Maintenant, pensa-t-elle, elle le trouverait trop bien pour moi.

Mais il était trop tard. Même si le grave Stéphane, absorbé par un double courant de science et d'art, s'était avisé de l'aimer, son cœur à elle n'était plus libre, saisi par une chimère, par une souffrance.

Elle prit congé de lui un matin, après déjeuner.

Il était un peu pâle ; sans doute la chaleur le fatiguait aussi, et elle le lui dit amicalement.

— Mais vous allez respirer l'air de vos côtes bretonnes, ajouta-t-elle, et surtout vivre dans l'atmosphère bénie d'une famille.

— Oui, c'est une infinie douceur, répondit-il, étouffant un soupir.

Presque aussitôt, il prit sur la table un petit paquet enveloppé de papier de soie.

— L'auteur de la *Sainte au lis*, dit-il, est très sensible à la sympathie que vous témoignez pour son œuvre... Il vous supplie d'en accepter une photographie. Votre tante m'a autorisé à vous l'offrir de sa part...

Françoise jeta un cri de plaisir, et, développant avec précaution le papier de soie, en tira une épreuve admirablement réussie.

Elle regarda avec un plaisir nouveau l'angélique figure. Cette fois, soudainement, l'impression d'une ressemblance s'expliqua pour elle : c'était elle-même que rappelait cette création charmante, elle, idéalisée, telle qu'elle aurait pu être après une heure de ferveur sur-

humaine, ou après avoir triomphé d'elle-même dans un intime et victorieux combat.

Surprise au-delà de tout par cette coïncidence extraordinaire, puisqu'elle ne connaissait pas le sculpteur, elle eut la curiosité de savoir si la ressemblance n'avait pas échappé à Stéphane. Elle leva les yeux sur lui. Il regardait la photographie, mais ne paraissait pas s'apercevoir de ce qui la frappait si vivement, et elle se demanda si elle était le jouet d'une illusion.

— Cette délicieuse image me sera très chère ! Il me semble qu'elle n'est pas seulement la reproduction de l'œuvre charmante que j'ai admirée, mais qu'elle peut devenir un enseignement...

— Je dirai au sculpteur cette parole encourageante...

— J'aurais voulu le remercier... Est-il tellement jaloux de son incognito... ?... Est-il Italien ? Vieux ou jeune ? Ne se fera-t-il pas un jour connaître ?

— Il attend pour cela le verdict du public ; mais votre impression, qui lui a été transmise, a ranimé sa confiance, dit Stéphane avec un sourire.

Et l'intérêt de Françoise pour l'artiste mystérieux s'accrut encore à dater de ce jour.

XX

Françoise à Mme Dufort.

« Chère Madame, chère bonne amie, vous souvenez-vous encore de moi, ou ai-je glissé de votre mémoire comme une pauvre petite chose qu'on ne doit plus revoir jamais, qui appartient à un autre pays, à un autre monde ? La vue de mon écriture, l'appel de mon cœur vont ils remuer en vous un peu de compassion de cette compassion que vous me donniez quand ma grand'mère est morte, quand vous passiez sur mes cheveux votre douce main — une main maternelle. — en murmurant : « Pauvre petite Françoise » ?

« Hélas, quand la chère bisaïeule est partie, je ne savais pas bien tout ce qu'elle emportait avec elle ; je m'imaginais que cette pauvre créature inerte ne me laisserait pas de vide ; mais

elle représentait un foyer, l'indépendance, un certain bonheur relatif... et ma dignité.

« Je suis malheureuse...

« Après avoir été accueillie avec une affection enthousiaste, après avoir été présentée partout comme une fille, j'ai dû constater qu'on s'est lassé de moi, et je suis devenue insensiblement la demoiselle de compagnie bonne à tout faire, et faite pour tout endurer, qui tour à tour est envoyée à la lingerie, à la cuisine, qui coiffe sa... maîtresse, qui porte les paquets, qu'on loge dans les hôtels à un étage élevé et dans une chambre au rabais, et sur laquelle s'épanchent les récriminations, les plaintes, la mauvaise humeur.

« Chère Madame, la Françoise que vous appeliez la petite reine de Sarnans est aujourd'hui un pauvre souffre-douleur, la parente pauvre envers laquelle, pour prix d'une hospitalité amère, tout semble permis...

« Je viens supplier votre bon mari d'agir auprès de mon tuteur pour qu'il me permette de partir d'ici. Je veux bien gagner ma vie ; mais s'il faut que j'endure des exigences et des mépris, mieux vaut que ce soit chez des étrangers, avec le sentiment d'une certaine indépendance.

« J'attends anxieusement votre réponse, et je vous embrasse respectueusement.

« Françoise. »

« Oh ! comme je voudrais être dans votre salon frais et un peu sombre, appuyer ma tête au dossier de vos bons grands fauteuils, et oublier ce cruel voyage d'Italie ! »

Au bout de quelques jours, Françoise reçut les réponses qu'elle attendait.

« Ma pauvre Françoise, mon vieux cœur saigne pour vous, je vous assure ; Edmond a transmis votre lettre si touchante à votre tuteur qui vous écrit lui-même. Ma petite fille, je compatis à vos chagrins ; je ne croyais pas Blanche si légère, si inconstante, et je n'aurais pas pensé qu'elle pût manquer de bonté et d'égards pour une parente. Mais, mon enfant, ne vous trouveriez-vous pas encore plus tristement chez des étrangers ? Vous habitez sous un toit respectable, vous êtes sous la protection de vos parents... Je penserai d'ailleurs à vous... Il arrive à Edmond de mettre la main dans des mariages qui sont ordinairement heureux. D'autres que vous, moins jolies et de moins bonne famille, se sont mariées avec une modeste dot comme la vôtre. Si l'occasion s'en présente, nous tâcherons de procurer à notre petite amie la douceur d'avoir une maison à elle, avec un bon mari.

« Avec tous nos fidèles souvenirs, croyez à notre sincère affection.

« J. DUFORT. »

La lettre du tuteur, courte, sèche, sévère, refusait péremptoirement l'autorisation demandée.

Ce fut le matin même de son retour à Florence que Françoise lut ce courrier dans un paroxysme de révolte et de désolation. Tout en l'indignant, la réponse de son tuteur ne la surprenait qu'à moitié ; mais l'indifférence à peine déguisée de celle qu'elle appelait sa vieille amie lui causait une insupportable souffrance. Au fond, elle n'eût pas dû s'en étonner : elle avait passé trop peu de temps à Sarnans pour nouer de solides amitiés et laisser de longs souvenirs. Cette vieille femme, mère et aïeule, avait le cœur suffisamment rempli. Après des mois écoulés, la jeune fille qui lui avait plu, qu'elle avait gâtée, lui était redevenue étrangère ; elle pesait ses griefs au poids de la raison, et jugeait que quelques piqûres d'amour-propre ne payaient pas trop cher la sécurité et la dignité de la vie.

La pauvre Françoise ajouta à la liste déjà longue de ses déceptions cette espèce d'abandon de sa cause. Mais, quoi qu'elle pût souffrir, il n'y avait rien à faire qu'à attendre cette date

encore lointaine de sa majorité, qui lui rendrait la liberté d'elle-même...

La cloche du déjeuner vint l'arracher à ses tristes pensées. Elle traversa les salons encore emmitouflés, et entra dans la salle à manger, où Stéphane était seul.

Il eut un mouvement de joie en la voyant, et s'avança vivement au-devant d'elle. Elle le trouva légèrement changé ; le hâle de la mer avait doré la pâleur que l'excès du travail rendait habituelle chez lui, et il y avait dans son attitude et sa physionomie quelque chose qu'elle ne chercha pas à définir, et qui était comme une nuance d'assurance, comme la conscience mieux sentie de sa force morale.

— Que vous semblez bien ! dit-elle, lui tendant la main et parlant la première. On voit que vous venez de goûter les gâteries d'une famille, de respirer l'air natal, de vous retremper enfin dans une atmosphère bienfaisante...

— Je n'en dirai pas autant de vous, répondit-il, secouant la tête. Vous n'avez pas retiré de la campagne le bien que j'en attendais pour vous.

Elle eut un soupir bref, douloureux, qui en disait plus que des paroles. Le comte et sa femme parurent à ce moment. Un nuage assombrissait le visage de la comtesse, et lui avait une ride plus marquée, traversant son front brun.

Ce fut Stéphane qui fit les frais de la conversation. Il essaya d'intéresser Blanche aux nouvelles de Florence ; mais elle répondait par monosyllabes, demeurant soucieuse, absorbée, et il finit par ne plus s'adresser qu'à Françoise qui se laissait toujours distraire par lui.

A un moment, il demanda à la comtesse des nouvelles de son fils. Ses lèvres tremblèrent tandis qu'elle répondait brièvement, d'une voix changée :

— Il arrivera la semaine prochaine.

Françoise laissa échapper sa fourchette, tandis qu'une rougeur subite, ardente, envahissait ses joues.

Elle eut conscience qu'elle rougissait, et jeta un regard de détresse autour d'elle. Sa tante ne la regardait pas ; mais elle rencontra les yeux de Stéphane, des yeux surpris, effrayés, avec une expression indicible qu'elle ne chercha pas même à s'expliquer, ne pensant qu'à elle et à l'involontaire émotion qui pouvait la trahir.

La voix du comte, grave et triste, s'éleva dans le silence.

— Il vaut mieux dire tout de suite à Françoise, qui est une parente, et à Stéphane, qui est un ami, que Taddeo a donné sa démission.

Blanche baissa vivement les yeux, et respira plus vite.

— Il abandonne une situation qui s'annonçait si belle ! dit involontairement Stéphane,

un instant distrait par cette communication, et reportant son regard de Françoise au comte.

— Pour la soutenir comme il conviendrait à son rang, — au rang que possédait autrefois notre famille, — il faudrait des ressources que nous ne pouvons lui fournir, dit le père, dont la voix faiblit.

— Il pourrait faire un mariage brillant, s'écria la comtesse, éclatant, et il refuse!

Françoise sentit de nouveau la brûlante rougeur. Pourquoi trompait-il les espérances de sa mère? Se pourrait-il qu'il eût un amour au cœur? Et pour qui?

— Mais il y a beaucoup d'attachés qui n'ont pas plus de fortune que lui, reprit Stéphane.

— Ils ont des goûts moins dispendieux... Taddeo manque d'énergie, dit le père d'un ton sévère.

— Giovanni ! cria sa femme avec colère.

Et, fondant en larmes, elle se leva de table et quitta précipitamment la chambre.

Il y eut un moment de silence pénible, puis le comte parla.

— Ce que ma femme me reproche de dire est connu de tout Vienne, et vous l'apprendriez par d'autres. Vous, Stéphane, vous avez plus d'une fois sagement conseillé mon fils... Taddeo, craignant de m'imposer de la gêne en m'envoyant une note trop considérable, a joué, et, grâce à Dieu, a perdu...

Françoise leva les yeux, un peu surprise, croyant avoir mal compris la phrase italienne.

— Je dis grâce à Dieu, parce qu'un triste succès l'aurait probablement encouragé à continuer, tandis que je le crois guéri... Vous verrez mon homme d'affaires, Stéphane, pour vendre ou hypothéquer le Casino.

Le Casino était la villa où Françoise venait de passer quelques semaines : une construction ancienne, tout à fait italienne, avec un portique, des jardins en terrasse, des charmilles, des haies de cyprès, des plates-bandes remplies de fleurs, et des statues de marbre au milieu de la verdure.

Il se leva, évidemment accablé, et quitta la chambre Stéphane regarda Françoise avec une anxiété contenue. Elle semblait consternée.

— Est-il joueur ? demanda-t-elle faiblement, sans lever les yeux.

Il pâlit, mais répondit tranquillement :

— Non, il ne l'est pas. Je crois absolument à l'explication qu'a donnée son père.

— Et que va-t-il faire ? N'essaiera-t-il pas de se créer une autre situation ?

Elle respirait plus vite ; lui détourna son regard.

— Que voulez-vous que fasse un comte Albrandi ?

— Il aurait dû rester à l'ambassade, en restreignant ses dépenses.

— Ce n'est pas dans sa nature, et les entraînements sont terribles dans ce milieu très riche.

— Je n'aime pas à le savoir faible, dit-elle d'un ton qui, à son insu, était désespéré

— Il ne le serait pas, s'il avait un appui. Il était trop seul.

Elle ne soupçonna pas même la générosité qu'il apportait à excuser son ami, pas plus qu'elle n'avait deviné le coup imprévu et douloureux qu'il avait ressenti en voyant son émotion. Partagée entre le chagrin qu'elle ressentait des embarras de Taddeo, le désappointement de trouver une ombre à ses perfections, et la joie inattendue, involontaire de le revoir, elle ne s'inquiétait pas de Stéphane. Il fit un pas pour sortir, puis se ravisa.

— Miss Atkinson vous a-t-elle dit que Matchin va embrasser le catholicisme ? dit-il brièvement

Elle tressaillit, arrachée à ses pensées, et soudain intéressée.

— Elle a obtenu qu'il fît une neuvaine à sainte Madeleine, reprit-il, et il a retrouvé le mouvement de sa jambe. Il boîte encore, mais sans fatigue, et a recommencé à travailler à sa statue.

— Dieu soit béni ! dit-elle avec une ferveur sincère.

Et, tout à coup rappelée à ce courant d'idees,

elle lui demanda si l'exposition à laquelle devait figurer la *Santa del Giglio* était ouverte.

— Oui, depuis une semaine.

— Le beau marbre a été reçu?

Il fit un signe affirmatif, presque indifférent.

— Et il a été admiré? demanda-t-elle vivement.

— L'artiste a reçu plusieurs offres. Je pense que c'est là la signification du mot succès.

— Il l'a vendue? A qui? dit Françoise, oubliant un instant ses préoccupations

— A personne; il prétend la garder. Mais il a des commandes en perspective, et des portraits, s'il se décide à poursuivre cette voie, à abandonner un autre labeur pour celui-là.

— Quel autre labeur vaudrait l'art? s'écria Françoise, toujours intéressée. On serait coupable, ayant reçu la divine étincelle, de la laisser s'éteindre! Coupable envers Dieu, qui ne fait pas de dons inutiles, et envers ceux que des œuvres élevées peuvent rendre plus purs et meilleurs!

Il la regarda avec une expression étrange d'angoisse.

— Vous vous exagérez peut-être la portée de cet essai, dit-il, étouffant un soupir.

Les yeux de Françoise s'éclairèrent.

— Non, non! répondit-elle avec émotion. Dites à votre ami que sa sainte a fortifié une pauvre fille qui souffre, et qui a su trop tôt

combien le monde est laid... que son œuvre lui a appris à lever les yeux en haut, pour chercher ailleurs que sur cette terre l'idéal et la beauté morale...

Quelque chose d'indicible passa sur les traits de Stéphane, et il attendit trois ou quatre secondes avant de répondre.

— Je le lui dirai, Mademoiselle... Et si lui aussi trouve dans son art, dans la poursuite de l'idéal, l'allègement de son fardeau, — car chacun souffre ici-bas, — si son succès, auquel il restera peut-être insensible, peut réjouir sa famille lointaine, vous serez pour une part dans l'orientation de sa vie.

Avant qu'elle eût pu revenir de la surprise et de l'émoi involontaire que lui causaient ces paroles étranges, Stéphane avait disparu.

XXI

Le temps n'était plus où Françoise avait des loisirs, errait à son gré dans les églises et les musées de Florence. Le voyage de sa tante à Côme avait marqué le brusque et absolu changement de sa vie, et il était entendu, maintenant, qu'elle devait, en échange de l'abri qu'on lui accordait, toutes les heures de sa journée.

Si les choses s'étaient arrangées ainsi dès son arrivée, elle les eût acceptées sans murmurer. Mais après avoir été appelée et reçue en qualité de nièce, presque de fille, il lui semblait cruel d'être ainsi traitée, et injuste d'être employée sans relâche et sans salaire. Ce n'est pas, d'ailleurs, qu'elle en eût accepté un : sa seule consolation était de payer par de multiples services le pain qu'on lui donnait.

Très fière, orgueilleuse, même, il lui était odieux de retrouver dans ces conditions nou-

velles les personnes auxquelles elle avait d'abord été présentée sur un pied d'égalité. Maintenant, les amis de sa tante ne l'invitaient plus ; elle devait souvent céder sa place à table et dîner avec miss Atkinson, et on lui demandait parfois, en présence des visiteurs, des services d'une nature inférieure.

En outre, l'humeur de Blanche avait bien changé. Elle était maintenant inégale, aigre, exigeante, quelquefois presque méchante. D'ailleurs, elle tenait à garder sa nièce, qui lui était utile, et elle réussissait à l'adoucir quand Françoise se révoltait.

Françoise avait cherché à s'appuyer sur son oncle ; mais il était indifférent, malgré sa politesse. La bonne miss Atkinson, du moins, lui témoignait une affection constante. Elle avait, en outre, l'intuition que Stéphane la plaignait. Mais il était plus sombre et plus réservé qu'auparavant, et ce n'était plus qu'avec effort qu'il prenait part à la conversation.

Elle était allée à l'exposition. La *Sainte au lis* attirait les visiteurs : c'était un succès. Françoise avait avidement cherché le nom de l'artiste, qui signait Etienne. C'était donc un Français ! Elle avait placé la photographie dans sa chambre, et elle se sentait reposée en la regardant. Par une de ces associations d'idées difficiles à expliquer, cette vue la ramenait au jour béni où elle avait eu le sentiment si profond de

l'amour de la Mère céleste ; la pensée qu'elle n'était pas abandonnée lui donnait alors la force de supporter la vie, et calmait parfois le ressentiment qu'elle éprouvait contre sa tante

XXII

Taddeo arriva un matin, sombre comme la nuit, évidemment découragé, peut-être secrètement humilié de son imprudence et de sa folie

Son père l'accueillit sans un reproche, mais avec un soupir bref qui révélait de cruels soucis. Sa mère affecta un redoublement de tendresse, et parut, dès le premier moment, désireuse de le distraire.

Il serra la main de Françoise avec une indifférence polie qui glaça le cœur de la jeune fille, puis écouta les projets que la comtesse énumérait avec volubilité pour la journée.

— Les colombes sont de retour, dit-il, allons les voir.

— Si tu veux... Je demanderai la voiture pour quatre heures... Est-il utile, cependant, de montrer tant de hâte?

— C'est la seule chose que je désire, répliqua-t-il d'un ton vif.

Son regard tomba sur Françoise, qui cousait une dentelle à l'un des corsages de sa tante.

— Nous emmènerons ma cousine, dit-il avec une expression de bonté. Elle est bien pâle, ce me semble ; une promenade en voiture lui fera du bien

— Cela n'amusera pas Françoise ; elle ne connaît pas nos amies, répliqua sèchement sa mère.

— Justement, j'ai hâte qu'elles fassent connaissance.

Visiblement gêné ou confus vis-à-vis de son père, il semblait prendre sa revanche avec la comtesse, et éprouver une satisfaction à la voir céder à tous ses désirs.

A quatre heures, la voiture était dans la cour. Ils sortirent de la ville par la porte Romana, et montrèrent le viale Machiavelli.

La villa des Colombes avait un air animé. Elle était plus que jamais remplie de blanches fleurs. Sous le portique, il y avait des sièges et une table de jardin.

Ils descendirent, et la comtesse jeta sans rien dire son léger manteau sur le bras de Françoise.

— Laissez-moi porter cela ! dit Taddeo, s'avançant vivement.

— Quelle absurdité ! Elle peut bien me rendre ce petit service, dit sa mère, avec l'aigreur qui lui devenait maintenant habituelle.

Il la regarda avec surprise : il n'avait pas encore été témoin de sa nouvelle attitude vis-à-vis de Françoise, — puis il reporta les yeux sur la jeune fille, dont la rougeur soudaine et les lèvres tremblantes étaient une révélation.

Les deux sœurs étaient chez elles. A peine Françoise avait-elle eu le temps de regarder, avec un mélange de surprise et d'admiration, le salon laqué blanc, les tentures de soie blanche et les sièges d'un pâle vert d'eau, qu'elles entrèrent en même temps, vêtues de toilettes blanches et pareilles, mais offrant un contraste absolu.

Giulia, l'aînée de cinq ou six ans, avait le type classique de l'Italienne : d'une pâleur admirable, avec des cheveux noirs et des yeux de jais, une grâce noble et superbe dans le port de la tête et dans la démarche. Ses lèvres rouges étaient légèrement dédaigneuses, et l'expression de son visage fière, sinon orgueilleuse. Cristina était blonde, de ce blond délicieux, un peu chaud, qu'on retrouve dans les superbes portraits des Florentines, ou sous le pinceau de Boticelli. Son teint n'avait pas la délicatesse nacrée du visage de Françoise, mais une fraîcheur plus robuste, plus dorée par les touches

d'un ardent soleil, et ses yeux noirs contrastaient délicieusement avec ce teint et la nuance de ses cheveux. Elle semblait plus aimable que sa sœur, et elle s'avança avec un plus vif empressement vers la comtesse, tandis que le salut de Taddeo amenait sur ses joues une soudaine rougeur.

— *La contessa! Che piacere!... Che felicità!*

Il y eut un échange confus de questions et de réponses précipitées. Françoise, oubliée, restait à l'écart, mordant ses lèvres de dépit, lorsque son cousin se souvint tout à coup de sa présence.

— Ma mère, dit-il en français, vous n'avez pas présenté ma cousine à nos amies...

La comtesse désigna d'un geste léger la jeune fille, qui se tenait derrière elle, raidie et hautaine.

— Mlle d'Albigny, ma parente éloignée et très charmante, dit-elle d'un ton indifférent, sans nommer à sa nièce les deux sœurs.

Françoise tressaillit d'indignation. Une parente éloignée! La fille d'un cousin germain! Elle que, peu de mois auparavant, on présentait comme une *figlia!...*

Taddeo n'éprouva pas un saisissement moins vif. Bien qu'il fût accoutumé à l'humeur versatile de sa mère, il ne se serait pas attendu à cette espèce de reniement, et il se sentit atteint dans ses sentiments chevaleresques.

Les deux jeunes filles s'étaient inclinées légèrement : c'était tout ce que valait une présentation aussi sommaire. Il prit vivement la parole.

— Une très aimable cousine, Cristina, dit-il en français, rencontrant les yeux de la plus jeune des sœurs, qui était la moins hautaine. Elle apporte depuis plusieurs mois un agrément infini dans notre maison... J'espère que vous deviendrez intimes... Françoise est une admiratrice passionnée de notre chère patrie, et en particulier de notre école florentine...

Sa cousine lui jeta un regard de reconnaissance émue, et sa mère un coup d'œil courroucé. Mais ses paroles n'eurent point le résultat qu'il avait désiré. Cristina tendit la main à Françoise avec une réserve marquée, puis commença immédiatement à questionner le jeune homme sur le personnel de l'ambassade de Vienne, où elle connaissait deux ou trois attachés, tandis que Giulia causait avec la comtesse.

— Je ne retournerai pas à Vienne ; j'ai donné ma démission, dit Taddeo d'un ton qu'il s'efforçait de rendre léger.

Mais sa pâleur soudaine révélait ses regrets.

Une véritable consternation parut sur le visage mobile de la jeune Italienne. Elle rapprocha sa chaise de celle du jeune homme, et l'inter-

rogea en italien, d'une voix plus basse. Françoise saisit imparfaitement une partie de ses paroles.

— Pourquoi avez-vous fait cela? C'était un avenir... Vous aimiez la carrière diplomatique.

Il passa fiévreusement sa main sur son front.

— C'est trop coûteux... Jusqu'à ce que je sois... marié, je n'apprendrai jamais à compter... Oh! Cristina, quel fléau que cette pauvreté, qui vient comme un obstacle se mettre en travers de tout!

— On peut se passer d'argent, dit-elle, rougissant.

— Oui, quand on est un homme obscur, qu'on n'a pas un nom et des traditions qui s'attachent à votre chair comme une autre tunique de Nessus... Je pourrais vivre dans un cottage anglais, dans un chalet suisse, dans une villa italienne, sans train de maison, avec une seule servante et un plat à mon dîner...

— Mais le comte Albrandi ne peut rien faire de tout cela, murmura Cristina avec un mélange d'orgueil et de douleur involontaire.

Elle baissa encore la voix, et reprit :

— Qu'est votre cousine?

— Une jeune fille très isolée et très malheureuse, qui n'a pas d'autre abri que notre toit... Elle est délicieusement douée, completement *simpatica*, dit-il vivement.

La nuance d'enthousiasme de sa voix amena une expression de froideur sur le visage de Cristina. Mais Taddeo ne s'en aperçut point.

— Vous serez bonne pour elle, n'est-ce pas, Cristina ? reprit-il sur un ton de prière. Elle est parfois bien seule !

— Pas à présent, puisque vous êtes de retour ! Je vous avoue que je me défie des rapports avec les Françaises ; elles sont si légères et si capricieuses !

— C'est un cliché, dit Taddeo en riant. En revanche, elles disent que les Italiennes sont perfides.

— Vraiment ! Alors, comment s'entendre ?

— En se connaissant mieux... Vous viendrez souvent au palazzo ? ajouta-t-il d'un air suppliant.

— Pour voir votre cousine ? dit-elle avec un mélange de ressentiment et de coquetterie.

— Pour nous rendre tous joyeux... Oh ! Cristina, l'avenir est sombre ! Je ne voudrais pas compter sur une chose aussi triste que la mort pour alléger nos soucis, et cependant la fortune de lady Clifford peut seule nous tirer d'embarras.

— Pourquoi ne vous aide-t-elle pas dès maintenant ? Que fait-elle de son argent ? Elle est horriblement égoïste ! dit Cristina avec conviction.

Giulia poursuivait de son côté avec la comtesse un entretien dans lequel on semblait, de part et d'autre, apporter de la réserve et de l'habileté. Elles se tenaient soigneusement sur la limite de la banalité et des généralités. Françoise fut oubliée ou négligée de tout le monde, jusqu'au moment où Taddeo, pris de remords, s'efforça de l'intéresser à la conversation. Mais déjà, elle avait senti que l'antipathie éprouvée à première vue pour les deux sœurs lui était rendue avec usure. Elle se raidit encore davantage, ne répondit qu'à peine, et étonna son cousin en se montrant aussi désagréable que possible.

Comme ils remontaient en voiture, Taddeo lui demanda si elle ne trouvait pas les colombes charmantes.

— Aussi peu *colombes* que possible, répliqua-t-elle d'une voix cassante. Elles respirent l'orgueil par tous les pores, et semblent d'ailleurs assez persuadées de leurs mérites pour que les autres s'abstiennent de les admirer.

— Comme vous vous méprenez ! s'écria Taddeo avec stupeur. Elles sont charmantes, simples, gaies, spirituelles...

— Françoise devient singulièrement acariâtre, dit la comtesse sèchement. Des jugements aussi absolus sont choquants sur les lèvres d'une jeune fille, et si elle doit apporter

dans mon salon une figure aussi rébarbative, elle fera mieux de rester chez elle.

— Maman ! s'écria aussi Taddeo, au supplice.

— C'est mon désir ! répliqua violemment Françoise. Et si je suis de trop dans votre maison, ma tante, je suis prête à aller gagner ma vie sous un autre toit.

— Françoise !... Chère cousine !... Comment pouvez-vous croire !... Comment...

Mais déjà Blanche s'était calmée. La pensée de tout ce que Françoise faisait chez elle, depuis les chapeaux qu'elle chiffonnait avec un art délicieux et qu'on donnait comme des chefs-d'œuvre parisiens, jusqu'aux raccommodages et à la confection des conserves, radoucit singulièrement son humeur. Elle avait, en outre, la manie de ne pouvoir se passer d'une dame de compagnie, et celle-ci ne lui coûtait rien.

— Allons, mon enfant, comment pouvez-vous être aussi susceptible ! Ne savez-vous pas que je suis nerveuse, que j'ai de lourds soucis, et ne pouvez-vous laisser passer une parole un peu vive ? C'est oublié, n'est-ce pas ?

— Je vous en prie ! ajouta Taddeo, lui tendant la main, avec son beau regard suppliant.

Françoise ne se laissait plus prendre aux re-

tours de Blanche. Mais elle faiblit devant l'attitude affectueuse de son cousin. Et enfin, elle n'était pas libre.

Elle reçut en silence le baiser que lui donna a tante, et tout parut oublié.

III

De ce jour-là, les deux sœurs vinrent souvent au palazzo. C'était un nouveau supplice pour Françoise. Elles la traitaient avec une hauteur qu'elles ne déguisaient guère, et qu'autorisait, surtout en l'absence de Taddeo, l'attitude de la comtesse. Celle-ci affectait de traiter Françoise en inférieure, la chargeait de messages pour les domestiques, lui demandait des services qui étaient vraiment au-dessous de son éducation et de sa naissance. Françoise supportait tout cela, frémissante, ne sachant si elle haïssait davantage l'orgueil de Giulia, qui semblait l'ignorer, ou la hauteur agressive de Cristina, qui prenait évidemment ombrage des égards et des attentions que son cousin, dans sa générosité chevaleresque, affectait pour elle lorsque les autres la négligeaient ou l'humiliaient.

En outre, elle avait beau étouffer toute espérance d'avenir et combattre le sentiment involontaire qu'elle éprouvait pour Taddeo, elle souffrait d'une cruelle jalousie en constatant la manière d'être du jeune homme et de Cristina. Etaient-ils fiancés? Une simple amitié d'enfance les unissait-elle, ou ressentaient-ils l'un pour l'autre un amour que le défaut d'argent, de ce misérable, odieux argent, les empêchait de déclarer ?

L'attitude de Blanche était curieuse à étudier. Elle, qui rêvait évidemment pour son fils une riche alliance, elle ne pouvait voir sans regret une intimité capable d'amener la ruine de ses espérances. Mais elle craignait son fils, et n'osait contrarier ni ses fantaisies, ni ses sympathies. Elle et Giulia, sous leur masque d'amitié, étaient évidemment des antagonistes. Giulia protégeait les rêves de sa sœur, si réellement il y avait des rêves en jeu, et Françoise se figurait que lès deux sœurs la détestaient parce qu'elles redoutaient par instants son charme.

Stéphane venait quelquefois le soir chez la comtesse, depuis le retour de son ami. Il était toujours réservé, mais dans ce milieu très artiste, il comptait pour quelqu'un. Lorsqu'il était présent, Françoise sentait insconsciemment qu'elle était soutenue. Ce n'était pas qu'il eût pour elle des attentions très marquées ; il

s'approchait même rarement d'elle, et passait quelquefois la soirée entière sans lui adresser la parole. Mais elle rencontrait ses yeux profonds, la suivant dans ce salon où elle tenait hélas! une place à part. Même quand il semblait absorbé par un entretien intéressant, il ne la perdait pas de vue, toujours prêt à lui venir en aide, — soit pour préparer les tables de bridge, soit pour la suppléer au piano quand ses doigts étaient fatigués de jouer des valses, soit, enfin, pour aller un instant prendre un siège à ses côtés quand le vide se faisait autour d'elle. Car les hôtes de la comtesse n'avaient pas tardé à admettre tacitement qu'elle n'était qu'une demoiselle de compagnie, et elle sentait instinctivement qu'on ne la traitait plus en égale.

Octobre dorait les platanes et faisait éclore une nouvelle floraison de roses, lorsqu'une lettre inattendue arriva comme un coup de foudre. Elle était datée de Rome, adressée à la comtesse Albrandi, et signée de lady Clifford.

« Ma chère Blanche,

« Je me trouve plus souffrante, et je sens le besoin d'avoir près de moi une personne intelligente, qui puisse me faire la lecture et me distraire. J'ai pensé que vous voudriez bien me céder Françoise, au moins pour quelques se-

maines. Je désirerais qu'elle arrivât le plus tôt possible. Elle pourra venir seule ici ; on l'attendra à la gare. Ainsi, faites-moi connaître l'heure de son arrivée.

« Toute vôtre. »

En proie à une véritable consternation, Blanche envisagea en une pensée rapide les conséquences d'une pareille demande. Après avoir réussi à éloigner Françoise de sa riche parente, fallait-il donc la lui envoyer, fournir de ses propres mains à cette jeune fille l'occasion de se dévouer à une riche malade, de la soigner, de se faire aimer d'elle, et... de capter l'héritage sauveur sur lequel reposaient toutes les espérances des Albrandi? C'était impossible !

Fiévreuse, animée par une secrète colère, elle saisit une plume, et répondit immédiatement :

« Bien chère cousine,

« C'est moi qui viendrai vous soigner et vous distraire. Vous connaissez toute mon affection. Sans vouloir me vanter auprès de vous, j'ose penser que mes soins sont préférables à ceux d'une jeune fille sans expérience, un peu impatiente par nature, et dont l'humeur est sou-

vent inégale, — ce que j'excuse bien volontiers, en pensant à sa situation isolée, que nous nous efforçons cependant de rendre plus douce.

« Dès que vous m'aurez autorisée à arriver, je prendrai le train. Vous savez la joie que j'aurai à vous voir et à vous guérir. »

Elle avait bien eu l'idée de partir sur l'heure, sans avertir sa cousine ; mais elle craignait trop de heurter ses habitudes en agissant ainsi, et elle expédia sa lettre, sans parler ni à son fils, ni à son mari, encore moins à Françoise, de la demande qu'elle avait reçue.

Ce fut un télégramme qui répondit à sa missive, mais il ne lui était pas adressé : c'est le comte qui le décacheta, sans d'abord comprendre de quoi il s'agissait.

« Ai demandé Françoise et la désire expressément. Ne puis accepter l'offre obligeante de Blanche, que je ne veux vous enlever sous aucun prétexte. Je m'étonnerais qu'on refusât d'accéder à mon désir. »

Malgré sa colère, la comtesse fut obligée de donner des explications, et son mari et son fils déclarèrent que, même dans leur intérêt à tous, elle ne pouvait s'opposer au caprice de lady Clifford.

— Mais si cette fille te dépouille ! dit-elle violemment à son fils.

Taddeo sourit avec une certaine suffisance.

— Vous savez l'affection que me porte ma tante... Elle s'intéresse, en outre, aux anciennes maisons que menace la ruine, et en particulier à la nôtre... Quand elle ferait un legs à cette pauvre enfant, je serais le premier à m'en réjouir.

— Vous ferez bien d'ailleurs, ajouta le comte, de peser l'espèce d'avertissement que vous donne ce télégramme : Elisabeth *s'étonnerait* qu'on ne satisfît pas son désir ; ce mot n'est-il pas une menace ?

— Du moins, j'irai la conduire, murmura la comtesse, sans pouvoir réprimer le dépit qui l'animait.

Elle sortit de la chambre, et, toujours sous l'empire de sa colère, se dirigea en courant vers la lingerie, où Françoise brodait de la toile. Mais Taddeo la suivit et l'arrêta.

— Qu'allez-vous faire, ma mère ? s'écria-t-il avec inquiétude.

— Dire à cette petite qu'elle n'est qu'une intrigante, répliqua-t-elle d'un ton furieux, qu'elle a cherché à s'insinuer auprès d'Elisabeth pendant mon absence, et que...

— Arrêtez ! dit-il, le visage bouleversé. Vous allez tout perdre ! Françoise ne partira pas si vous lui laissez voir un soupçon qui est hon-

teux, j'ai le regret de vous le dire, et qu'elle n'a pas mérité. Ma tante Elisabeth saura que c'est vous qui l'avez empêchée de réaliser son désir, et elle a de terribles moyens de manifester son mécontentement.

— Mais alors, que faire? dit sa mère, hésitant.

— Laisser partir Françoise, et ne pas aller à Rome sans y être appelée.., Il faut vous garder de montrer votre crainte, qui, je vous l'affirme, est sans fondement, dit Taddeo avec fermeté.

— C'est dur de me taire vis-à-vis de Françoise!

— De grâce, ma mère, ne la calomniez pas! D'après quelques paroles échappées à Rosa Atkinson, j'ai compris qu'il n'aurait dépendu que d'elle d'accompagner lady Clifford dans le Tyrol, puis à Rome, il y a quelques mois.

Une légère rougeur parut sur les joues de la comtesse.

— Quelle idée! dit-elle faiblement.

— Rosa m'a laissé entendre que ma cousine a craint de paraître ingrate, en vous quittant.

Sa mère, qui savait à quoi s'en tenir, n'ajouta rien.

Taddeo, craignant un retour de sa colère injuste, ne voulut pas la quitter. Il la suivit dans la lingerie, où son cœur se serra en voyant

Françoise broder au milieu des armoires et des tables à repasser.

— Pourquoi vous tenez-vous dans cette horrible chambre ? s'écria-t-il, choqué. Vous avez l'air d'une pauvre lingère à la journée !

— Je n'ai pas assez de jour dans ma chambre pour y broder.

— Et cela vous amuse, de broder des draps ? demanda-t-il avec défiance.

Elle ne répondit pas, et Blanche se hâta de prendre la parole.

— Lady Clifford vous demande auprès d'elle pour la soigner, dit-elle, s'efforçant de calmer les vibrations de sa voix. Je crains beaucoup que vous n'ayez ni la science, ni la patience nécessaires pour prendre soin d'une malade, mais il faut céder à sa volonté. Pouvez-vous partir demain pour Rome ?

La surprise, l'anxiété, une joie subite se peignirent tour à tour sur le visage de Françoise. Elle allait laisser échapper une exclamation de plaisir, elle se ravisa.

— Elle n'est pas sérieusement malade, ma tante ?

— Oh ! non ! Après tout, si sa santé est délicate, elle surmonte toutes les crises... heureusement !

— Vous pourriez prendre le train du matin, dit Taddeo. Nous télégraphierons à lady Clifford, qui enverra quelqu'un au-devant de vous.

Françoise se leva vivement, et plia avec une hâte fiévreuse la toile qu'elle brodait.

— Nous allons vous regretter, reprit affectueusement son cousin.

Elle le regarda, et eut un serrement de cœur.

— Moi aussi, je vous regretterai, répondit-elle sincèrement.

— Mais ce n'est pas pour longtemps, j'en suis sûre! Je ferai comprendre à Elisabeth qu'une fois rétablie, elle ne devra pas nous priver de vous, dit la comtesse avec un accent faux.

Françoise lui jeta un rapide regard, dans lequel se lisait un mépris involontaire. Cette hypocrisie la révoltait.

— Ma tante, dit-elle d'une voix claire, légèrement vibrante, c'est vous qui m'invitez à me rendre à l'appel de lady Clifford, et je vais de bon cœur auprès d'elle, désireuse de faire de ma vie quelque chose d'utile. Mais je tiens à vous dire devant votre fils que je n'ai rien tenté pour appeler sa sympathie, et que je ne ferai jamais rien pour capter son argent... Vous pouvez être tranquille!

Elle avait quitté la chambre avant que sa tante, pâle de colère, eût pu lui répondre. Taddeo, à la fois stupéfait et mortifié, se tourna vers sa mère.

— Avez-vous jamais exprimé à Françoise les

craintes contre lesquelles elle proteste ? s'écria-t-il, contenant à peine son indignation. Ah ! mt mère, vous avez étrangement changé envers cette enfant ! J'ai peur qu'elle n'ait pas été heureuse sous ce toit, ajouta-t-il, la voix étouffée par une émotion soudaine.

Sa mère eut un brusque haussement d'épaules, et sortit en frappant la porte.

XXIV

Le reste de la journée s'écoule rapidement. Françoise fait sa malle avec des impressions étrangement complexes. Elle sent un brisement, et s'interroge : se peut-il qu'elle regrette de quitter une demeure où elle a perdu, tant d'illusions, où elle est vraiment étrangère, et où son cœur s'est ouvert à ce sentiment qui, hélas ! réserve moins de joies que de douleurs et de désappointements ? Elle est bien obligée de reconnaître que c'est de quitter Taddeo qui lui cause ce secret déchirement. Et cependant, cela vaut mieux ainsi. Le départ, ce sera peut-être la guérison de cette intime blessure, dont elle ressent une amère confusion.

Mais au moment de partir, son cœur s'attendrit pour tous et pour tout. Elle regrette la bonne Anglaise qui a glissé dans sa triste vie son humble affection, comme une goutte de

baume ; elle aurait voulu revoir Matchin ; la silencieuse sympathie de Stéphane lui manquera. Et enfin, elle a ressenti à Florence les premières révélations de l'art et de la beauté. Reverra-t-elle le Dôme splendide, les musées, la campagne jonchée de fleurs ?

L'heure du dîner va sonner, et la nuit tombe lorsque miss Atkinson frappe à sa porte.

— *Dearest*, c'est M. Ernault qui a appris votre départ et qui voudrait vous voir...

Il est seul dans le petit salon où, pendant l'absence de la comtesse, ils ont eu d'agréables conversations. Une unique lampe électrique a été allumée, mais à cette lumière insuffisante, Françoise entrevoit que Stéphane est pâle et fatigué.

— J'ai voulu vous dire adieu...

Il parle d'une voix un peu sourde, composée, et quelque chose serre le cœur de la jeune fille.

— Oh ! ne dites pas ce mot, si triste, si solennel ! s'écrie-t-elle vivement. J'espère de toute mon âme revoir ceux qui ont été bons pour moi !

— J'aurais voulu qu'il me fût du moins permis de vous exprimer la sympathie que m'inspirait votre situation, souvent douloureuse... Vous devez être heureuse de partir.

— Je dois être possédée d'un bien triste esprit de contradiction, répondit-elle avec un

sourire tremblant. Je crois vraiment que je regrette de m'en aller.

— Tout changement, même heureux, émeut et effraie les personnes nerveuses.

— Suis-je nerveuse? dit-elle, souriant à la pensée d'avoir été ainsi étudiée.

— Vous êtes une sensitive, et, en même temps, vous faites montre d'une rare énergie... Une nature nerveuse est seule capable de ces contrastes.

— Mais sais-je ce que je trouverai, après tout?

— Une atmosphère plus paisible, répondit Stéphane.

Il avait légèrement appuyé sur le mot *paisible*, peut-être sans s'en douter, et, rougissant tout à coup dans l'ombre, elle se demanda avec effroi s'il avait pénétré le trouble de son cœur.

— Vous avez eu la bonté de dire que le mot adieu vous est pénible, reprit Stéphane. Nous nous retrouverons peut-être à Rome. Le comte Albrandi m'a laissé entendre qu'il ne peut plus entretenir un secrétaire, et je pense retourner dans ce centre incomparable de toutes choses...

La première cloche du dîner sonna ; il se leva pour prendre congé. Alors, elle se rappela la conversation qu'elle avait eue avec lui quelques mois auparavant, lorsqu'elle avait essayé d'avoir son avis au sujet de l'invitation de lady Clifford. Elle eut tout à coup la crainte qu'il

n'attribuât son départ à des vues intéressées.

— Je voulais encore vous dire quelque chose, reprit-elle, parlant très vite, et se sentant un peu troublée. J'espère que... personne n'interpretera mon départ d'une manière défavorable...

— Défavorable? répéta-t-il, surpris.

— On ne croira pas, ajouta-t-elle, légèrement oppressée, que je songe à la fortune de lady Clifford? Vous disiez jadis qu'une femme ne doit pas braver les sévérités de l'opinion pour une satisfaction personnelle; mais une malade me demande, et ma tante *elle-même* (elle souligna inconsciemment ce mot,) pense que je ne puis refuser.

Si le salon avait été moins sombre, elle aurait vu une rougeur inaccoutumée couvrir le visage de Stéphane. Mais sa voix resta la même lorsqu'il répliqua :

— Quoi! avez-vous attaché tant d'importance à ce que je dis alors? En tout cas, les circonstances sont bien changées; mais ceux qui vous connaissent ne vous attribueront jamais un motif sordide ou même mesquin.

Elle lui tendit la main.

— Alors, au revoir... C'est un vrai réconfort de dire ce mot... J'emporte la délicieuse photographie... Je regrette de n'avoir pas connu le sculpteur.

— Qui sait? Peut-être le verrez-vous à Rome, dit-il en riant.

Mais son rire sonnait faux, et comme il s'éloignait, un soupir frappa l'oreille de Françoise.

— Il n'est cependant pas isolé comme moi, pensa-t-elle.

La comtesse se montra extraordinairement aimable pendant le dîner, et témoigna sans motif apparent, à sa nièce, une confiance inusitée. A la secrète surprise de Taddeo, qui ne comprenait pas son jeu, et à la profonde mortification de son mari, fier et réservé par caractère, elle parla de leurs embarras, des dettes qu'ils avaient contractées, de l'impossibilité pour Taddeo de poursuivre une carrière dans laquelle il n'eût pu faire figure, de la crainte toujours prochaine d'être obligés de vendre les tableaux.

Elle termina ses confidences d'une manière inattendue, en faisant à Françoise des protestations d'amitié, et en lui répétant que sa maison lui serait toujours ouverte, qu'elle allait se trouver seule et triste sans elle, et qu'elle attendrait son retour avec impatience.

Françoise s'efforça d'accueillir poliment ces protestations; mais elle en devinait le sens caché, et elle s'indignait secrètement de tant de fausseté.

Elle prit congé de son oncle et de sa tante

ce soir même, son départ devant être matinal. Elle ne dormit guère : une peur de sa nouvelle vie se mêlait au regret intime et poignant qu'elle s'efforçait d'étouffer.

Taddeo et miss Atkinson l'accompagnèrent à la gare. Son cousin posa sur la banquette du wagon un petit panier de raisins, un livre nouvellement paru et quelques superbes roses. Françoise accueillit toutes ces attentions avec un sourire... Oh ! qu'il était forcé!... Avec une volonté rare chez une fille de son âge, elle s'interdit de rechercher la nature des prévenances de son cousin ; qu'elles fussent dictées par une courtoisie et une bonté naturelles, ou qu'elles provinssent d'un sentiment plus tendre, elle n'avait pas à le savoir.

Et le train s'ébranla, l'emmenant vers une nouvelle existence. Quelque chose était fini. Elle pensait qu'elle ne reviendrait pas à Florence ; elle ne le désirait pas. C'était une vie de misère morale et de froissements cruels qui se fermait derrière elle. Et cependant, elle éclata en pleurs amers, dans ce wagon où elle était seule, — oh ! si seule, — et où flottait l'odeur des roses de Taddeo...

XXV

Jadis, avant que les chemins de fer eussent modernisé l'abord de Rome, l'entrée par la Porta del Popolo donnait au voyageur un avant-goût des beautés qu'il venait admirer. La place du Peuple, en effet, une des plus vastes et des plus belles du monde, avec ses trois églises, son obélisque, ses fontaines, et la masse verdoyante des arbres du Pincio, offrait un premier aspect profondément émouvant. Il n'en est plus ainsi. Après avoir traversé la campagne romaine dans sa désolation grandiose, son abandon, ses ruines, le train s'arrête en pleine ville, et Françoise éprouva un désappointement d'arriver là comme dans n'importe quel pays banal, et de sentir ses premières impressions se fondre comme dans le brouhaha d'une gare cosmopolite.

James l'attendait; une ombre de sourire pa-

rut sur sa figure rasée : il partageait toujours les sympathies de sa maîtresse, et, au-dessus des mesquines jalousies qui peuvent agiter un domestique ordinaire en voyant une étrangère pénétrer dans la maison, il se réjouissait, dans son honnête attachement pour lady Clifford, de voir cette jeune figure rayonner anprès d'elle.

Une voiture attendait Françoise, et au sortir de la gare, elle regarda avidement autour d'elle. La masse énorme et imposante des Thermes de Dioclétien la consola de la banalité de l'arrivée. La voiture prit la via Nazionale, belle, mais moderne, puis tourna dans la via dei Quattro Fontane.

Derrière elle, c'était Sainte-Marie-Majeure, où elle eût secrètement désiré faire sa première prière dans Rome. En face s'allongeait la longue rue qui, en changeant de nom, aboutit à la Trinita dei Monti, au-dessus de la piazza di Spagna. La voiture s'arrêta presque au coin des escaliers, et Françoise entrevit la masse verte de la villa Médicis et des jardins du Pincio.

La maison dont lady Clifford occupait deux étages était vaste et belle. L'escalier de marbre avait des dimensions majestueuses, et la hauteur des fenêtres était particulièrement appréciable, lady Clifford ayant toujours besoin d'air.

Le cœur de Françoise commençait à battre.

Quels allaient être ses débuts dans cette nouvelle vie? Comment allait-elle être traitée par sa parente?

Elle était pâle et un peu tremblante quand, l'ascenseur s'étant arrêté au troisième étage, celui où l'on jouissait le plus d'air et de vue, elle fut immédiatement conduite dans le grand salon où lady Clifford était étendue sur une chaise longue, près de la fenêtre.

Elle était terriblement changée ; ses cheveux avaient blanchi, et son visage était d'une pâleur transparente. Françoise eut le cœur serré en la voyant. Mais elle gardait la recherche sévère de sa toilette ; elle portait invariablement des soies épaisses ; sa robe, un peu flottante pour dissimuler sa maigreur, était ornée de riches passementeries, une mantille de dentelle couvrait sa tête, et à ses doigts minces il y avait des bagues de grand prix. Les objets familiers que Françoise avait vus autour d'elle dans l'hôtel du Lungarno étaient placés dans le même ordre, et, malgré la différence des meubles et des tentures, donnaient à la chambre un aspect presque semblable.

— Enfin, vous voici! dit-elle avec un sourire. Depuis que je vous ai vue, je désirais vous enlever à Blanche. Je n'ai plus grand temps à vivre ; il me sera doux d'avoir près de moi quelqu'un de ma famille... Et puis, mon enfant, je vous ai éprouvée. Vous ne savez pas

comme il est consolant, quand on est comme moi entourée d'héritiers avides, de rencontrer un être désintéressé... Car j'ai tout vu et tout compris, ma chère, et je me suis secrètement réjouie, il y a quelques mois, d'un refus qui me révélait votre nature... Je m'en suis réjouie. ajouta-t-elle en souriant, parce que je comptais bien vous reprendre...

Françoise sentit ses yeux pleins de larmes.

— Alors, dit-elle avec émotion, vous me laisserez vous aimer et vous soigner sans vous défier de moi? Vous comprendrez que j'ai soif de donner à quelqu'un la tendresse dont personne ne s'est soucié depuis que j'ai vu se fermer les yeux troublés et reconnaissants de ma pauvre grand'mère?

Un baiser affectueux fut la réponse de lady Clifford. Et Françoise se sentit dès lors assurée de n'être ni soupçonnée, ni méconnue.

— Avant de vous installer dans votre chambre, reprit la vieille dame, allez sur le balcon, et prenez un aperçu de Rome... La vue, d'ici, en est incomparable...

Françoise se hâta d'obéir. Le temps était clair, lumineux; sur la place, la Trinité-du-Mont dressait ses deux tours au-dessus du large escalier aux courbes élégantes, et les chênes verts du Pincio se massaient sur le bleu du ciel. Au loin, c'était un amoncellement de maisons, de palais, avec une multitude d'églises,

de tours, de dômes. A droite, l'immense et majestueuse coupole de Saint-Pierre les dominait de son incomparable grandeur, et au-delà, la campagne s'étendait, lointaine, imprécise, avec des tons verts, fauves, bleuâtres. Quelque chose d'inexprimable pénétrait l'âme de Françoise. Elle savait quels trésors les siècles avaient amoncelés en ces murs; mais, en ce premier moment, un sentiment unique, une émotion extraordinairement prenante la dominait : celle de la catholicité de cette ville. Elle s'imaginait déjà respirer un air familier, un air natal, et elle sentait que chaque chrétien, si humble qu'il soit, brebis ignorée de cet immense troupeau, atome de cet univers catholique, est là dans son vrai centre, dans sa patrie.

Dans l'air tranquille, des cloches résonnèrent tout à coup, et elle quitta le balcon, un peu confuse :

— Pardonnez-moi de m'oublier ainsi... c'est trop beau !

Lady Clifford sourit, et posa le doigt sur un bouton électrique.

— James, dit-elle, il faut qu'on mène Mlle d'Albigny chez elle, et qu'on lui donne son thé. Pendant qu'on arrangera vos malles, ajouta-t-elle, ma bonne Seeward sortira avec vous... J'ai hâte que vous voyiez Saint-Pierre...

Mistress Seeward était aussi respectable que son mari, et aussi bien disposée pour les amis

de sa maîtresse. Elle s'occupa avec sollicitude de la jeune fille, et lui parla à cœur ouvert de lady Clifford.

— Elle est très malade, miss... Le cœur est usé... Elle mourra debout, mais les docteurs ne peuvent plus que la soulager...

Toute la joie de Françoise tomba. Avec l'élan de sa nature et l'ardeur de sa gratitude, son cœur était allé tout entier vers lady Clifford. Hélas! n'y a-t-il, ici-bas, que des joies empoisonnées? L'ombre de la mort plane sur toutes choses, pour nous empêcher de nous faire de cette terre un paradis.

Françoise sortit avec mistress Seeward. Il lui semblait que son entrain n'existait plus. Cependant, lorsque, ayant traversé le Tibre et passé près de l'antique château Saint-Ange, elle arriva sur la place Saint-Pierre, elle oublia l'impression pénible qu'elle avait éprouvée, pour admirer la superbe colonnade du Bernin, que surmonte un peuple de statues, et surtout la façade majestueuse de l'église.

— Miss, dit la femme de charge, faisant arrêter la voiture, je connais naturellement très bien Saint-Pierre, et je suis sûre que vous allez y rester longtemps... J'ai des amis là, au coin, dans cette boutique d'objets de piété; je vais m'asseoir chez eux. Vous saurez bien venir me chercher, n'est-ce pas?

A vrai dire, Françoise ne pouvait désirer

mieux : elle avait rêvé d'être seule pour goûter ses premières impressions de Saint-Pierre.

Elle monta, recueillie, les degrés qui conduisent au péristyle, et, le cœur battant d'émoi, franchit le seuil qu'ont usé tant de pèlerins.

Tout d'abord, elle s'arrêta, non précisément déçue, mais surprise. Les admirables proportions de Saint-Pierre, en produisant un effet d'harmonie extraordinaire, l'empêchaient d'être saisie par une impression d'immensité, telle qu'elle l'avait éprouvée devant le Dôme de Florence. La perfection de l'harmonie, en effet, c'est de ne causer aucune sensation *violente* de surprise. Mais quand elle commença à s'avancer dans l'immense nef, vers la Confession lointaine autour de laquelle les quatre-vingt-neuf lampes d'or brillaient faiblement, comme d'imperceptibles points de lumière, elle se sentit doucement imprégnée de la grandeur et de la beauté qui l'entouraient. Chaque pas la faisait pénétrer plus avant dans ce quelque chose de mystérieux qui remplit Saint-Pierre. L'impression de catholicité la saisissait de nouveau, mais combien plus profonde, plus entière, plus sacrée !... L'univers chrétien se mouvait invisiblement en ce lieu, et elle en avait conscience. Elle avait conscience aussi que c'était *son* église, la paroisse de son âme, et en exhalant la respiration que son émoi rendait plus pres-

sée, elle s'imaginait que sa poitrine elle-même allait s'emplir d'un souffle de foi...

Elle tomba à genoux, frémissante, devant cette Confession où se sont épanchées tant de prières. Des larmes d'enthousiasme et d'amour coulaient de ses yeux sur la balustrade de marbre. Elle adorait la mystérieuse Sagesse qui a voulu que ce temple eût pour fondement inébranlable la poussière sacrée d'un pauvre pêcheur, devenu la pierre contre laquelle l'enfer brisera sa rage jusqu'à la fin des siècles...

Ce jour-là, elle n'alla pas plus loin dans l'église remplie de magnificences, et pour ainsi dire pavée des ossements des saints. Elle s'oublia dans sa prière et dans le transport secret de son enthousiasme, et quand elle sortit de Saint-Pierre, elle sentit qu'elle n'était plus la même que lorsqu'elle y était entrée.

XXVI

Dès lors, une existence nouvelle commença pour Françoise. Elle n'était pas une garde-malade proprement dite, une Sœur donnant à lady Clifford les soins qu'exigeait son état ; mais elle se tenait à sa disposition pour lui être en tout agréable, et la servir comme une tendre fille. Lady Clifford eut à ce moment une accalmie, pendant laquelle Françoise retira un bien sensible de sa société, et sentit vraiment s'adoucir l'amertume de son cœur. Elle se montrait elle-même, ne gardant de réserve que sur deux points : ce que lui avait fait souffrir la comtesse Albrandi, et la blessure intime de son cœur. Mais peut-être ces réticences mêmes en disaient-elles long à la femme très fine et très expérimentée qui la comprenait mieux qu'elle ne le pensait, et à qui plaisait chaque jour davan-

tage cette nature droite et ardente, encore indisciplinée, mais généreuse.

Elle exigeait que sa petite amie fît chaque jour une promenade. Elle lui procura l'ineffable douceur de s'agenouiller au pieds du Saint-Père, et lui traça d'intelligents itinéraires. Plus Françoise allait, plus elle se sentait pénétrée par le charme de Rome, de cette Rome qu'on « aime comme une personne, une personne chez qui l'on se plaît », disait Mme Craven. Et quand lady Clifford était plus souffrante, elle se trouvait encore heureuse d'aller acheter des roses au pied de l'escalier de la Piazza di Spagna, de flâner quelques instants devant les antiquités de la via del Babuino ou de la via Sistina, d'errer sous les chênes verts du Pincio, et surtout d'aller s'agenouiller devant la fresque délicieuse de *Mater Admirabilis*, chez les Dames du Sacré-Cœur de la Trinité-du-Mont.

Elle connaissait et aimait l'histoire de cette gracieuse Madone, peinte dans un corridor du couvent. La Mère de Dieu, souriant à l'œuvre virginale de la jeune novice française qui, sans même soupçonner les secrets de la peinture à fresque, avait retracé son image avec un si extraordinaire bonheur, envoya à une autre religieuse l'inspiration qui, depuis lors, amène tant de pèlerins dans la modeste galerie transformée en chapelle. Ce fut une Polonaise qui,

venue à pied de son lointain pays pour fuir la persécution, rendit magnifiquement à cette maison l'hospitalité qu'elle y avait reçue. Sur son conseil, dicté d'en haut, un Père du Saint-Esprit vint s'agenouiller devant l'image de *Mater Admirabilis* et y retrouva la voix qu'il avait perdue. Depuis, les miracles ne se comptent plus ; il plaît à la Sainte Vierge qu'on l'honore sous ce vocable, et elle a vraiment béni ce lieu.

Ce fut là que Françoise fit un matin une rencontre inattendue. Comme elle redescendait le large escalier qui aboutit au cloître, elle se trouva en face de Giulia Rasperi qui, une mantille sur la tête et en habituée de la maison, descendait à la chapelle.

Un flot de rancune et d'antipathie monta au cœur de Françoise, comme elle rencontrait le regard hautain de la jeune fille. Giulia attendait évidemment son salut ; mais Françoise, frémissant d'orgueil, passa près d'elle, très droite, sans avoir l'air de la reconnaître.

Hélas ! la paix dont elle venait d'imprégner son âme avait disparu. Elle revoyait par la pensée la villa toute blanche, le clair salon laqué avec ses pâles tentures vert d'eau, et la jolie Cristina près de Taddeo Albrandi... De nouveau, le douloureux problème qu'elle croyait avoir renoncé à résoudre se posait devant elle : qui aimait-il ? La souffrance que cette seule

question réveillait dans son cœur lui prouvait que sa blessure n'était qu'endormie, et qu'une involontaire espérance demeurait tout au fond d'elle-même.

Elle dit à lady Clifford qu'elle avait vu Giulia.

— Elle vient quelquefois à Rome avec sa sœur, et en qualité d'anciennes élèves du Sacré-Cœur, elles logent à la Trinité-du-Mont. Vous les verrez chez moi ; elles ne manquent jamais de m'apporter les messages de Blanche.

Françoise fit intérieurement des vœux pour n'être pas là lors de cette visite. Son désir ne fut pas exaucé. Le lendemain même, les deux sœurs vinrent chez lady Clifford, et furent introduites dans le salon, où Françoise faisait une lecture à sa tante.

Certes, c'était là un office affectueux qu'une fille aurait tout naturellement rempli ; mais, rapproché des services qu'elle avait dû rendre à sa tante Albrandi en présence des deux sœurs, il semblait faire partie des fonctions de dame de compagnie ; aussi une rougeur brûlante couvrit ses joues tandis que les deux jeunes filles, élégantes et jolies, s'avançaient pour saluer lady Clifford. Elles jetèrent un regard sur Françoise. Dans le salon de sa parente, celle-ci ne pouvait éviter de les saluer, mais elle mit dans une raide et brève inclination de tête toute l'antipathie de son cœur.

— Quoi ! n'êtes-vous pas plus intimes après vous être vues si souvent chez les Albrandi ? s'écria lady Clifford, dont le regard perçant avait immédiatement constaté la réserve hautaine des deux sœurs et la raideur de Françoise

— Mademoiselle d'Albigny n'était pas souvent dans le salon de la contessa, dit Cristina d'une voix sèche.

Et, se retournant aussitôt vers lady Clifford, elle commença à lui parler de Rome, de Florence, et des Albrandi.

— La contessa ne peut se consoler de votre refus de la recevoir, dit Giulia, jetant à Françoise un regard plein de ressentiment. Elle vous croyait alitée, et souhaitait de vous donner ses soins... Elle avait chargé Mlle d'Albigny de plaider sa cause, ajouta-t-elle avec emphase.

— Vous semblez croire, donna Giulia, dit tranquillement la vieille dame, voyant Françoise rougir d'indignation, que je suis sensible aux influences et portée aux engouements. Il n'en est rien... Mais je suis plus malade que je ne le parais, et si vous connaissiez comme moi l'agitation et la nervosité de Blanche Albrandi, l'excès de ses prévenances, et son ignorance absolue de ce qui convient aux personnes âgées et souffrantes, vous comprendriez que je lui demande de remettre sa visite.

Giulia rougit, mais elle domina sa vexation.

— Taddeo doit venir à Rome, reprit-elle. Il serait profondément attristé si vous ne le receviez pas, alors que vous admettez des étrangers près de vous dans votre maison...

— Des étrangers! répéta lady Clifford avec quelque hauteur. Vous ne rangez pas dans cette catégorie la fille d'un parent que j'ai beaucoup aimé? Certes, je recevrai Taddeo... Les apparitions forcément abrégées d'un jeune homme dans une chambre de malade n'ont pas pour une vieille femme nerveuse les inconvénients du séjour de sa mère chez moi. D'ailleurs, mon jeune cousin possède ce qui lui manque, à elle : le tact.

— Mais vous permettrez à la comtesse de venir au moins dans votre voisinage? Il y a ici, tout près de vous, des maisons de famille où elle pourrait habiter, dit Cristina, jetant à Françoise un regard presque haineux.

— Vous êtes d'admirables ambassadrices, répondit lady Clifford avec une fine ironie. Je ne peux pas empêcher ma nièce de venir à Rome; mais, encore une fois, je suis dans la pénible nécessité de refuser ses soins. D'ailleurs, ajouta-t-elle en souriant, j'aime beaucoup mieux Taddeo quand sa mère n'est pas avec lui...

Elle semblait trop fatiguée pour que ses visiteuses osassent rester plus longtemps. Elle prirent congé, et Françoise dut les reconduire.

ce qu'elle fit d'ailleurs sans un mot, rivalisant de hauteur avec elles.

Quand elle rentra dans le salon, elle avait les yeux pleins de larmes.

— Vous semblez fort peu goûter la société de celles que ma cousine Blanche appelle les « colombes », et auxquelles je prêterais plutôt une certaine analogie avec les aigles qui semblent garder leur demeure, dit lady Clifford, la regardant attentivement.

— Je crains d'être très orgueilleuse, dit Françoise avec sincérité. Je sais qu'elles ne voient en moi qu'une... parente pauvre, une... parasite, et je suis sûre qu'elles me méprisent, et m'attribuent tous les défauts auxquels cette classe de rsonnes peut être sujette.

Les larmes qu'elle ne pouvait plus retenir roulèrent sur ses joues.

— Quels défauts? demanda lady Clifford en riant. Pas, à coup sûr, un excès d'humilité ou de servilité? Vous rivalisiez de hauteur avec elle...

Françoise alla s'agenouiller près de lady Clifford, et leva vers elle ses yeux humides, si francs et si lumineux.

— Je suis sûre qu'elles me supposent d'horribles sentiments qui, cependant, sont bien étrangers à mon cœur, dit-elle, oppressée. Et j'ai peur que ma tante ne croie que... que j'essaie de l'éloigner de votre maison... Oh ! chère lady

Elisabeth, laissez-la venir, je vous en supplie! Taddeo empêchera qu'elle ne vous fatigue!

— Si elle continue à vous tourmenter par ses lettres incessantes, dit tranquillement lady Clifford, je vous demanderai de ne plus les lire. La mort s'approche de moi, mon enfant, et j'ai un besoin intense de recueillement. Croyez-vous que la présence de Blanche Albrandi soit propice aux pensées graves?

Les pleurs de Françoise redoublèrent.

— Non, oh! non, ne parlez pas ainsi! Je me suis tant attachée à vous! J'ai tant besoin de votre affection, de votre douce influence, de tout ce que vous êtes pour moi! Je sais si bien que vous ne changerez pas à mon égard!

— Non, Françoise, je ne changerai pas. Même dans l'autre monde vers lequel je m'en vais rapidement, je garderai la tendresse que je vous ai vouée, avec une vue plus claire de ce qui vous est bon... Il est vraiment doux de se voir ainsi pleurée par un cœur sincère et innocent, ajouta-t-elle avec un sourire mélancolique. Mais je ne puis désirer vivre longtemps... Songez que tous les liens de ma vie sont rompus depuis longtemps! Parents, mari, enfant, tous m'ont précédée et m'appellent... Comprenez-vous la joie que j'aurai à les revoir? Mon unique fils, Françoise!

— Moi, je ne suis donc rien pour vous? dit la jeune fille avec une triste humilité.

— Vous voyez bien que si; mais vous n'aurez pas toujours besoin de moi... Votre avenir s'arrangera, et vous me garderez un souvenir attendri, non pas douloureux.

XXVII

Après ce jour, elle commença à décliner. Taddeo arriva un soir de décembre; il la trouva comme à l'ordinaire sur sa chaise longue, près de la fenêtre. Des lumières brillaient de toutes parts dans la ville majestueuse qu'elle aimait encore à regarder; des cordons étincelants soulignaient les méandres des rues à travers les masses compactes des maisons et des églises, tandis que de grands espaces obscurs indiquaient l'emplacement des ruines romaines.

— Taddeo, dit-elle à brûle-pourpoint, je veux mourir en paix, et vous et Françoise suffisez pour représenter à mon lit d'agonie la survivance de ma famille.

— J'espère de tout mon cœur que vous n'en êtes pas là, ma tante, mais il suffit que vous vous croyiez plus souffrante pour que ma mère

désire vous voir... Elle est désolée... dit-il, embarrassé.

— Elle aurait tort, répliqua lady Clifford, le regardant en face, de s'imaginer que c'est Françoise qui la tient éloignée d'ici. Cette enfant m'obsède, ajouta-t-elle, se tournant en souriant vers Françoise, par ses supplications et ses instances. Votre mère l'accable de lettres, et semble penser qu'il dépend d'elle que je l'appelle à Rome. Mais cette supposition serait plutôt offensante pour moi ; j'ai encore le libre usage de ma volonté, comme la libre préférence de mes affections.

— Je ne soupçonnerai jamais rien qui soit au désavantage de ma cousine, dit vivement Taddeo. J'ai appris à l'apprécier... et à l'aimer, ajouta-t-il, tendant la main à la jeune fille. Mais encore une fois, ma tante, laissez-nous croire que vous vous inquiétez à tort. Vous êtes encore jeune, et avec des soins...

— Je ne me fais pas d'illusions, et personne ne peut me tromper. Je prends en ce moment, Taddeo, les dispositions qui doivent, après moi, régler selon la justice le sort de ceux que j'ai aimés...

Elle lui avait offert l'hospitalité. Elle ne venait plus depuis longtemps déjà dans la salle à manger. Il dîna avec Françoise, et lui parla de ceux qu elle avait laissés à Florence.

— Stéphane va quitter mon père et venir

s'installer à Rome, dit-il. Le succès de son essai le détermine à réaliser son rêve, et à s'adonner à ses travaux chéris.

Elle leva sur lui un regard interrogateur.

— Ses travaux? L'archéologie? Ecrit-il un livre?

Il eut l'air surpris.

— Mais non, la sculpture! N'avez-vous pas vu la *Santa del Giglio?*

Elle laissa échapper une exclamation :

— C'était de lui!

— Comment, l'ignoriez-vous? Je sais qu'il voulait garder le secret tant qu'il n'aurait pas constaté son succès; mais maintenant, il n'y a plus de mystère à préserver. Les journaux d'art ont signalé ce jeune talent; on lui a demandé des portraits, et il a fait la maquette d'une statue, d'une *Pieta* qui, si répandu que soit ce sujet, est superbement personnelle... Sa mère n'ayant point de fortune, il ne voulait pas se lancer dans une carrière où le succès est si incertain, et dont les débuts sont si longs. Il a travaillé nuit et jour, gagnant par ses labeurs scientifiques le droit de se livrer à ses labeurs d'art. Et aujourd'hui l'épreuve est faite, et son rêve est réalisé.

Emue de constater cette volonté, cette persévérance, et aussi de trouver chez Stéphane ce génie modeste, elle s'expliqua soudain la res-

semblance qui l'avait si fort étonnée. Mais était-ce un hasard? Elle ne chercha pas à résoudre cette question.

Elle passa la soirée avec son cousin dans un petit salon où ils regardèrent les superbes albums d'aquarelles de lady Clifford. Ils admirèrent des vues de Florence, puis des études de Rome. Taddeo, comme elle, aimait tout de Rome, — et les églises vénérables, et les basiliques au quadruple rang de colonnes, et les galeries de peinture, et jusqu'à la solennelle tristesse de la campagne semée de tombeaux et de ruines grandioses. Elle se reprochait, dans cette maison sur laquelle planait la mort, de se sentir si heureuse d'être près de lui. Et cependant, elle ne lui disait pas aussi librement ses pensées et son enthousiasme qu'elle l'eût fait à Stéphane. Elle avait une crainte vague que Taddeo ne fût pas tout à fait à l'unisson de ses sentiments, ainsi que l'eût été son ami, et instinctivement elle se refusait à le constater.

Le lendemain, elle aperçut les deux sœurs à la messe. Elle fit de petits prodiges de diplomatie pour éviter de les saluer, passant près d'elles sans paraître les voir.

Taddeo, au déjeuner, parla de Giulia. Chose singulière, il gardait au sujet de Cristina une réserve absolue. Il fit un éloge enthousiaste de l'aînée des sœurs.

— Elle a un cœur d'élite, une grandeur d'âme incomparable, dit-il. Elle me rappelle ces Romaines qui furent les mères d'un peuple de héros, mais avec la touche de tendresse que mettent chez les femmes la miséricorde et la douceur chrétiennes.

— Vous ne rangez pas la douceur parmi les qualités de votre amie? Et encore moins l'humilité? dit Françoise, ironique.

— Pourquoi pas? répliqua vivement Taddeo. Elle a la fierté de son rang, mais elle est bonne et accessible aux pauvres, et je sais qu'ici même elle visite des malades que lui recommandent ses anciennes maîtresses, les Dames du Sacré-Cœur.

Françoise ne répondit pas ; elle avait sur Giulia Rasperi une opinion que toute l'admiration de son cousin ne pouvait changer.

Elle passa l'après-midi avec lady Clifford, et sortit à la fin du jour, sur l'ordre exprès de sa tante, pour prendre un peu l'air. Elle choisissait maintenant pour but quelque église; — c'était une sorte de pèlerinage qu'elle faisait à l'intention de la pauvre malade, et ce but pieux soulageait son cœur, oppressé par les souffrances d'une personne aimée. Elle prit une voiture, selon le désir exprimé par lady Clifford, et se rendit ce jour-là à Santa Maria in Trastevere. Puis elle demanda au cocher de

revenir en lui montrant les rues étroites et pittoresques de ce quartier populaire.

C'est un coin très spécial de la cité romaine, mais surtout curieux à voir en été, lorsque tout un peuple déguenillé vit dehors, les enfants jouant librement dans la rue, les marchands de citrons et de limonade y dressant leurs trétaux, les femmes y raccommodant leurs loques. Bien que l'hiver fût venu, quelque chose de ces habitudes demeurait, et Françoise aperçut maint type de cette beauté romaine qui, chose singulière, s'est surtout conservée dans le peuple, à travers une vie incroyablement sobre et misérable. Il y avait là des hommes aux traits réguliers, avec de longs yeux noirs et une barbe sombre et frisée, — des femmes au port quasi royal, dont la petite tête fine était chargée d'une couronne de cheveux d'ébène, et des enfants dont le teint de bronze pâle était éclairé par le regard le plus brillant qu'on pût voir. Toute cette foule avait un sentiment instinctif du pittoresque. Les vêtements étaient des lambeaux de couleur voyante, rouge vif, vert cru ; et avec quelle grâce les jeunes filles portaient leurs châles à franges déchirées !

La voiture traversa le ghetto, où grouillait une foule bruyante, et s'engagea dans un dédale de ruelles. Le crépuscule était sombre, les rues se faisaient maintenant désertes, et Fran-

çoise commençait à trouver sa promenade imprudente, lorsqu'une détonation retentit à quelque distance, suivie d'un cri perçant. Le cheval s'arrêta court. Au même instant, une bande de jeunes hommes passèrent en fuyant près de la voiture, et disparurent dans le dédale des rues voisines, tandis qu'une femme, courant de toutes ses forces, faisait des gestes désespérés en continuant à crier : *Gesu !... Madonna Santa!... Miscricordia !*

En un instant, le cocher fut à bas de son siège, et, la prenant par le bras, il la força à s'arrêter. Ses cheveux, qui s'étaient dénoués dans la course, tombaient en mèches sombres sur sa figure pâle d'effroi.

— *Fermategli !* Arrêtez-les ! cria-t-elle, se tordant les mains.

Puis, ne voyant plus les fuyards, elle se tourna vers Françoise, qui était pâle d'effroi.

— Il y a là une femme... morte peut-être... Venez, il faut l'emporter ! Oh ! c'est tout près ! Descendez, et que l'homme nous suive !

Ses dents claquant de terreur, elle fit le récit à peine intelligible de ce qui s'était passé. Elle connaissait la femme blessée : une *signorina bellissima* qui venait depuis trois jours voir une jeune poitrinaire. Au coin de la maison, il y avait une Madone, et quoique les habitants fussent pauvres, on la couvrait de beaux habits,

et la jeune malade lui avait donné son collier de corail... Il vint des jeunes gens — oh! pas des Romains, ils ne parlaient même pas tous l'italien. L'un deux désigna le collier, et la femme comprit qu'il faisait le pari d'abattre la Madone. Au moment où l'un deux tirait un révolver, la *signorina* parut, et les adjura de s'éloigner. Ils furent grossiers envers elle, et ils visèrent de nouveau la sainte image. La jeune fille se jeta au-devant... Elle reçut la charge en pleine poitrine, et tomba sans proférer une parole. C'était la femme qui avait poussé le cri... D'autres accouraient maintenant, tandis qu'elle se jetait, sans même réfléchir, à la poursuite des assassins.

Un groupe animé de femmes et d'enfants encombraient la rue étroite, et un agent de police, se frayant un chemin à travers cette foule gesticulante et hurlante, cherchait à comprendre ce qui était arrivé ; tous parlaient à la fois avec une incroyable volubilité. Les syllabes italiennes, douces ou sonores, s'exhalaient en plaintes pour la blessée, en injures à l'adresse de l'assassin.

— Place! place! cria la jeune femme, repoussant en arrière les mèches de ses cheveux, voici une signorina qui a une voiture!

Tremblante à l'idée d'affronter un si cruel spectacle, mais sans hésiter un instant, Françoise s'avança à travers le groupe, suivie du

cocher qui, curieux, avait laissé son cheval à quelque distance. On s'écartait pour la laisser passer, mais chacun voulait lui refaire le récit de l'événement. Elle parvint enfin à l'endroit où, sur les dalles, une femme gisait, immobile, les yeux clos, sa belle figure pâle tournée vers le ciel.

— Oh ! mon Dieu !...

Non, Françoise ne se trompait pas... Il y avait encore assez de jour pour reconnaître ces traits sculpturaux et ces longues paupières bleuâtres : c'était Giulia Rasperi qui avait été atteinte d'un coup, peut-être mortel, en défendant l'image de la Madone.

Françoise s'agenouilla près d'elle, et des larmes de compassion jaillirent de ses yeux ; elle posa doucement sa main sur le front qui se glaçait.

— Je connais cette dame, dit-elle, tremblante, à l'agent de police. Puis-je l'emmener ?

— Il faut d'abord s'assurer si elle est morte ou vivante. Qui va chercher un médecin ?

Une nuée d'enfants se précipitèrent, tandis que, aidé de Françoise, il transportait la blessée dans une boutique sordide, et, à l'inexprimable soulagement de la jeune fille, une plainte très faible s'échappa des lèvres violettes.

— Elle vit ! Dieu soit loué !...

Son cœur s'emplissait tout à coup pour cette mourante, détestée tout à l'heure encore, d'une

compassion ineffablement tendre et d'un respect mystérieux. Il lui semblait voir devant elle la forme virginale d'une martyre. Et n'avait-elle pas risqué, peut-être donné sa vie pour épargner un outrage à l'image vénérée de Marie ?

Elle songea tout à coup à l'inquiétude qu'aurait lady Clifford si son absence se prolongeait, et, ayant écrit quelques lignes sur une feuille de son carnet, pour donner une explication quelconque, elle demanda qu'un messager se rendît immédiatement dans une voiture via Sistina.

L'attente du médecin lui sembla horriblement longue. Elle baignait d'eau froide les tempes de Giulia, et au moment où elle venait, presque involontairement, d'appuyer ses lèvres sur ce front pâle, la jeune fille ouvrit les yeux.

— *Chi è là ? Che cosa è cio ?*

Elle parlait avec effort ; mais elle était si faible que rien ne semblait l'étonner, ni le lieu où elle gisait, ni la présence de Françoise. Le sang rougissait son corsage, et elle perdait de nouveau connaissance quand le docteur, arrivant enfin, examina la blessure et fit un pansement sommaire. Il ne pouvait dire si sa vie était en danger, mais il autorisa Françoise à l'emmener très lentement en voiture, sur un matelas.

Ce fut lugubre. Françoise souffrit des tortures pendant cette longue route. Quand Giulia perdait la conscience de son état, des plaintes inarticulées s'échappaient de ses lèvres ; mais lorsqu'elle reprenait connaissance, elle faisait un effort stoïque pour dominer sa souffrance.

Le médecin monta le premier au couvent pour préparer Cristina à l'arrivée de sa sœur. Giulia pressa faiblement la main de Françoise, et, recueillant ses forces dans une suprême tentative d'énergie, murmura :

— Vous savez ? Vous avez vu ?...

— Je sais que vous êtes une martyre ! s'écria Françoise, baisant avec ferveur la main de la jeune fille.

— De grâce, que personne ne le sache ! Qu'on ne parle pas de moi ! Dites à Taddeo qu'il l'empêche... Un accident... C'en est un... Gardez-moi ce secret avec Dieu seul...

Et elle s'évanouit de nouveau. Alors Cristina parut, à demi folle, contenant avec peine des cris de douleur. Des religieuses la suivaient. Elle ne vit pas Françoise ou ne fit pas attention à elle, et celle-ci se hâta d'aller rassurer lady Clifford.

. . . .

Taddeo parcourut dans la soirée les bureaux des principaux journaux de Rome, et obtint qu'on ne parlerait pas de l'événement, ou qu'on dissimulerait les noms et les circonstances. Fran-

çoise avait gardé le secret de Giulia ; mais sans savoir la cause de cette attaque odieuse, il trouva tout simple qu'une femme du monde, et surtout une jeune fille, eût l'horreur de voir son nom livré à la curiosité publique.

XXVIII

Naturellement, on épargna à lady Clifford la connaissance de ce qui était arrivé. Le lendemain matin, Françoise était au point du jour à la Trinité-du-Mont. La nuit avait été agitée, mais on allait tenter l'extraction de la balle.

Elle revint plusieurs fois dans la journée. Le soir, la sœur qui lui ouvrit la porte la pria d'entrer dans un parloir, où Cristina voulait lui parler.

Pleine de pitié, d'élan, sentant son cœur attendri pour ces deux jeunes filles qu'elle avait détestées, Françoise attendit Cristina avec une impatience qui devenait douloureuse. Elle parut enfin, pâle, défaite, mais la même expression de hauteur demeurant jusque dans sa visible souffrance.

Françoise avait fait un mouvement pour l'em-

brasser, mais le geste correct de la petite main qui se tendait vers elle glaça son élan.

— Comment est-elle ? Les docteurs vous ont-ils rassurée ?

— Elle a supporté la douloureuse opération avec un courage admirable. Elle pourra guérir, le poumon n'a été qu'effleuré... Taddeo m'a dit que nous vous devons de la reconnaissance pour vos bons soins, ajouta-t-elle avec une froideur presque blessante.

Ainsi, c'était à l'instigation de Taddeo qu'elle était descendue pour offrir à Françoise ces remerciements glacés ? La jeune fille, blessée, reprit immédiatement l'attitude de raideur qui lui était naturelle vis-à-vis de Cristina.

— J'en eusse fait autant pour n'importe quelle créature souffrante, dit-elle sèchement. Mais je ne veux pas vous tenir éloignée de Mademoiselle votre sœur, et désormais, Taddeo me donnera de ses nouvelles...

Elles se regardèrent en face, et une jalouse rivalité pouvait se lire dans leurs yeux. Cristina tendit avec effort une main que Françoise toucha à peine, et elles se quittèrent ainsi, plus séparées que jamais par cette profonde antipathie.

Mais le lendemain, un autre message lui parvint : Giulia voulait la voir.

Un sentiment d'amertume envahit le cœur de Françoise. Etait-ce encore Taddeo qui interve-

nait? L'appelait-on pour s'acquitter avec répugnance d'un devoir de convenance, et pour lui faire comprendre qu'une gratitude forcée, odieuse, ne modifierait pas leurs relations?

Elle écrivit quelques mots sur sa carte, exprimant son regret de ne pouvoir quitter sa tante, et adressant à Giulia ses vœux de rétablissement.

Et d'autres scènes vinrent l'occuper, en effet. Ce ne fut plus que par jours qu'on mesura ce qui restait à vivre à lady Clifford. Elle conservait toute la lucidité de son esprit, et à des yeux inexpérimentés, elle semblait plus forte. Taddeo avait secrètement écrit à sa mère de venir à Rome, pour le cas où sa cousine voudrait avoir avec elle une dernière entrevue.

Le confesseur de lady Clifford, un capucin d'un grand renom de piété, venait chaque jour la voir.

Un soir, après qu'il l'eut quittée, elle appela Françoise.

Le soleil couchant, un soleil d'hiver rouge et brillant, teignait le ciel pâli et baignait dans sa lumière la coupole de Saint-Pierre. Au loin, les collines s'estompaient dans un brouillard d'un bleu doré.

Les yeux de lady Clifford étaient attachés sur ce spectacle qu'elle avait contemplé si souvent, mais toujours avec une même douceur, puis elle reporta son regard sur Françoise.

— Mon enfant, dit-elle d'un ton solennel, demain matin, je signerai mes volontés dernières, que je viens de modifier.

Françoise fondit en larmes.

— Je vous en supplie, je vous en conjure, ne me brisez pas le cœur en parlant de...

— De ma fin ? Pauvre petite, vous ne voulez donc pas voir qu'elle est proche ? Laissez-moi parler, et ne pleurez pas ainsi, puisque j'ose dire humblement, après l'Apôtre, que « la mort m'est un gain... » A l'époque où je vous ai vue à Florence, Françoise, j'avais ajouté en votre faveur un codicille à mon testament, vous laissant une somme qui, bien que modeste, vous eût mise à l'abri du besoin. Depuis, j'ai appris à vous apprécier, j'ai goûté la douceur de votre affection sans alliage, et j'ai pensé, pendant mes longues nuits sans sommeil, qu'il était juste de vous traiter en proche parente, et de partager entre Taddeo et vous ce que je laisserai.

— Non, non ! Oh ! je vous en supplie, par pitié pour moi, pour mon honneur ! s'écria Françoise avec une véhémence désespérée ! Ne laissez pas croire aux Albrandi que je suis venue les dépouiller ! Je n'ai pas de parents, pas de famille, personne pour défendre ma réputation !... Oh ! chère, chère tante Elisabeth !...

Et elle éclata en pleurs amers.

Visiblement émue, lady Clifford murmura :

— Après avoir expérimenté l'avidité et la bas-

sesse du monde, il m'est doux, au seuil de la mort, de retremper mon âme dans ce bain de sincérité... Vous me faites du bien, Françoise...

La jeune fille s'agenouilla brusquement près d'elle.

— Tante Elisabeth, dit-elle avec ferveur, lui donnant l'appellation qu'aimait la vieille femme, mais qu'elle n'osait répéter devant Taddeo, songez à mes vrais intérêts, aux seuls dont je me soucie ! Cet argent m'imprimerait une tare ! Et puis, ajouta-t-elle, sa voix s'altérant, j'ai vu de près la secrète détresse des Albrandi. Et plus tard... Oh ! chérie, plus tard ! dit-elle, embrassant passionnément les mains de lady Elisabeth, vous voudrez, n'est-ce pas, sauver leur maison, leurs antiques traditions !

Une larme mouilla la joue pâle de lady Clifford.

— Vous devrez apprendre de la vie, dit-elle, à mépriser de faux jugements, quand votre conscience ne vous reprochera rien. Vous n'avez guère de raison d'aimer les Albrandi, ma pauvre petite !

Une rougeur intense envahit les joues de Françoise.

— Eh ! bien, reprit lady Clifford, je réduirai *un peu* ce que je voulais faire pour vous.

— Non, je vous en supplie encore !

— Françoise, dit tout à coup lady Élisabeth, ouvrez-moi votre cœur comme à une mère... Je

crains que vous n'ayez donné votre amour à Taddeo... mais lui, vous aime-t-il ?

Des larmes coulèrent de nouveau des yeux de Françoise.

— J'ai cru quelquefois que si je n'avais pas été pauvre, il aurait pu...

Elle s'interrompit, oppressée.

— Eh ! bien, soyez riche !

— Et s'il ne m'aime pas, il m'épouserait pour rendre à sa maison un plus grand lustre? Oh ! cette pensée m'est odieuse ! Je ne me marierai jamais ; mais si j'avais dû suivre la voie commune des femmes, j'aurais voulu être aimée pour moi-même... Tante Elisabeth, dites que vous me comprenez !

— Qu'il soit donc fait selon votre désir, dit lady Clifford en soupirant. Si j'étais plus forte, peut-être triompherais-je de votre obstination... Je n'en ai plus le temps...Du moins,mon enfant, si les bénédictions et les prières d'une mourante peuvent porter bonheur et valent mieux que l'argent, vous serez heureuse, même ici-bas...

La nuit s'était faite dans la chambre. Le soleil avait laissé au ciel des traînées roses qui s'effaçaient de minute en minute, et la ville massait plus confusément ses dômes et ses palais.

— Je verrai bientôt le soleil qui n'a pas de couchant, murmura lady Clifford, joignant les mains pour prier.

Françoise, baignée de larmes, baisa doucement ses cheveux, et se glissa sans bruit hors de la chambre.

Le lendemain matin, lady Clifford vit son hommes d'affaires ; puis elle eut avec Taddeo un entretien dont il sortit pâle comme un mort.

XXIX

Lady Clifford s'éteignit le jour suivant, presque soudainement, alors qu'on comptait encore sur quelques jours de vie. Elle avait près d'elle ceux qui l'avaient aimée : Françoise, Taddeo et ses vieux serviteurs. Le Père Luca, son confesseur, qui était pour elle un vieil ami, récitait les prières suprêmes qui aident l'âme à sortir de ses liens, et les larmes sincères de Françoise coulaient comme une pluie chaude sur ses mains qui se glaçaient.

Et tout à coup le moine s'interrompit. Il traça au-dessus d'elle le signe de la croix, puis commença d'un accent ému le *De profundis*, auquel la jeune fille répondit d'une voix qu'entrecoupaient ses sanglots.

Taddeo, après s'être un instant agenouillé, se releva, et, sincèrement ému, regarda ce visage qui s'imprégnait d'une paix solennelle, repre-

nant cette mystérieuse jeunesse qui pare certaines morts.

Son âme était profondément remuée. Il se haïssait pour les pensées involontaires qui traversaient son esprit. Les soucis mortels qu'il avait endurés ces derniers mois l'excusaient-ils de songer tout à coup, en face de cette morte, qu'il allait être riche ? Et cependant, ce qui dominait en lui en ce moment, ce qui demeurait de ces émotions funèbres, c'était le néant de la richesse. Elle n'emportait rien de sa grande fortune, celle qui gisait là ; mais cette fortune n'avait rien pu pour elle, ni lui garder ses affections, ni soulager son inconsolable douleur. A cause de cet argent, elle avait été l'objet d'attentions intéressées, de sympathies hypocrites, d'empressements avides, à peine dissimulés... Près d'elle priaient le moine qui l'avait consolée, la sœur qui avait allégé ses souffrances. La religieuse n'avait d'autre demeure que la maison de ses malades, et ne retirait de ses peines que le mérite acquis devant Dieu. Le capucin était le pauvre par excellence, dénué entre tous les pauvres volontaires qui ont méprisé le monde, promenant dans les rues de la ville, dans les masures et dans les palais, sa tête rasée et ses pieds nus. Prédication vivante, il semblait dire : « J'ai pesé l'or qui passionne le monde, et l'ai trouvé léger. » Exemple aux pauvres, avertissement aux heureux de la

terre, ce moine avait, comme la sœur de Bon-Secours, choisi la meilleure part, et Taddeo le sentit avec une singulière intensité, à ce moment où lui allait être riche...

Le comte Albrandi arriva le soir même avec sa femme.

Taddeo éprouva une impression horriblement pénible à la gare, en entendant la première parole que sa mère prononça avec une anxiété non déguisée :

— Sais-tu quelque chose du testament ?

— On ne l'ouvrira qu'après les funérailles, répondit-il brièvement.

— Mais enfin, elle t'a laissé entrevoir ses intentions ?

— Je me mépriserais de parler de ces choses en ce moment ! dit-il avec une énergie qui imposa silence à sa mère.

Au moment d'entrer dans la maison, cependant elle formula en hésitant une autre question :

— Et Françoise ?

— Françoise a été admirable ! répondit-il impétueusement, et je vous demande instamment, ma mère, de lui témoigner des égards et, si vous le pouvez de l'affection.

Françoise, cependant, ne donna guère à sa tante l'occasion de satisfaire le désir de son fils. Elle ne quitta pas la chambre funèbre, où

la comtesse, que les scènes de mort terrifiaient, ne fit qu'une brève apparition.

La dépouille de lady Clifford fut ensevelie au Campo Verano, dans le caveau où reposaient les restes de son mari et de son fils. Et au retour de la cérémonie funèbre, Françoise se réfugia dans la chambre vide, encore imprégnée de l'odeur des cierges, où elle pleura à plein cœur, sûre que personne ne viendrait troubler son amer chagrin...

L'ouverture du testament avait été fixée au lendemain.

Françoise ne dormit guère, et elle se leva de bonne heure pour assister à la messe. Elle éprouvait le besoin de fuir les Albrandi. Au chagrin qu'elle ressentait se mêlait une angoisse sans nom au sujet de son avenir. Le dernier entretien qu'elle avait eu avec lady Clifford avait mis au jour ce qu'elle cachait si jalousement au fond de son cœur, et elle avait beau se dire que Taddeo et ses parents ne désiraient pas seulement la fortune, mais encore une alliance propre à relever l'éclat de leur nom, elle ne pouvait s'empêcher de se livrer à une vague espérance. Elle n'avait jamais résolu le problème de savoir si Taddeo l'aimait; pour dire la vérité, elle n'avait pas voulu scruter sérieusement le sens de ses attentions, de sa manière d'être affectueuse. L'intimité forcée qui les avaient rapprochés au chevet de leur pa-

rente lui avait semblé profondément douce. Avait-il senti comme elle ?

En tout cas, elle allait être fixée. Elle allait savoir avant peu si elle était aimée, puisque la fortune considérable dont elle lui avait abandonné sa part lui permettait de choisir une femme pauvre.

Elle s'en voulait, elle aussi, de ces pensées d'avenir au lendemain des funérailles de sa vieille amie.

— Je les blâmais tous amèrement de fonder des espérances sur sa mort, se disait-elle avec tristesse. Pour ne pas me soucier de l'argent, suis-je moins personnelle, moins égoïste ?

C'était une matinée d'hiver joyeuse et brillante, et, presque sans y songer, elle suivit, au sortir de l'église, l'allée qui mène au Pincio. Les pins et les chênes verts y entretenaient une illusion de printemps, et dans l'atmosphère singulièrement claire elle découvrait, de ce point élevé, les monuments familiers de cette Rome qu'elle aimait déjà chèrement, — Saint-Pierre, l'énorme masse ronde du château Saint-Ange, les cyprès du mont Mario, les pins de la villa Lante, le mur d'enceinte de la ville, et tant de détails qu'elle retrouvait comme des points de repère. Dans le silence et la solitude qui l'entouraient, devant la beauté des choses, qui semblait baigner son âme souffrante, elle trouva une sorte d'apaisement.

Elle erra dans les allées, elle s'accouda aux parapets de la terrasse, et essaya de s'absorber dans la contemplation dc ce spectacle familier et toujours nouveau. Mais elle ne resta pas longtemps seule ; deux jeunes gens aux longs cheveux et aux allures légèrement excentriques vinrent s'accouder sur le parapet, et l'un deux commença à déclamer des vers en français, d'une voix sonore et avec des gestes enthousiastes.

« Des pensionnaires de la Villa Médicis », pensa-t-elle, regardant, non sans un retour pénible sur sa tristesse, ces figures juvéniles, sur lesquelles se peignait la joie de vivre, et de vivre à Rome.

Elle s'éloigna àlors, et, peu pressée de rentrer, elle allait reprendre l'allée, lorsqu'elle se trouva soudain en face de Taddeo.

A la lumière crue du matin, il semblait très changé, et ses vêtements de deuil accentuaient encore sa pâleur.

Lui aussi eut, en la voyant, un mouvement de surprise, et son visage s'altéra encore. Mais il sembla prendre une rapide décision.

— Je ne pensais pas vous trouver ici, Françoise. Me permettez-vous de vous accompagner ?

— Pourquoi pas ? répliqua-t-elle, essayant de parler d'un ton naturel.

Pourquoi pas, en effet ? Lady Clifford les avait

laissés sortir seuls, en qualité de parents, et avec la liberté que permettaient, surtout à l'étranger, des mœurs anglaises.

— Je voulais justement vous parler, Françoise. Il m'est impossible de feindre l'ignorance : lady Elisabeth m'a tout dit.

Il sembla à Françoise que le sang se retirait de son cœur. Elle resta un instant sans pouvoir articuler un mot, puis parla avec un calme affecté.

— Je ne sais ce qu'a pu vous dire lady Clifford

— Votre admirable désintéressement, votre incroyable générosité ! répondit-il avec chaleur.

Le cœur de Françoise battait à se rompre, et l'effort qu'elle faisait pour cacher son agitation était horriblement douloureux.

— Oh ! pourquoi a-t-elle parlé ! Elle, si bonne, comment a-t-elle pu à ce point me trahir ?

— Moi je suis heureux qu'elle vous ait non pas trahie, mais montrée telle que vous êtes, Françoise, car je puis du moins vous témoigner ma reconnaissance, et rétablir ce que commande la justice, ce que désirait certainement notre parente. Je ne puis accepter votre sacrifice : cette fortune doit être partagée.

— Lady Clifford m'avait comprise... Elle n'ignorait pas ce qu'on eût dit de moi si elle avait changé en ma faveur des dispositions

prises depuis longtemps; c'est pour m'épargner qu'elle a cédé à ma demande. Je suis seule au monde, je n'ai guère de besoins, je n'ai point d'avenir... Vous avez, vous, à relever une noble maison, à rendre la sécurité à ceux qui vous aiment... La balance n'était pas égale. Je regrette seulement que lady Clifford vous ait dit ce que vous auriez dû ignorer toujours.

— Vous parliez de votre honneur... que faites-vous du mien, Françoise, si vous refusez la réparation à laquelle je suis tenu? Pensez-vous qu'il soit digne d'un gentilhomme d'accepter un tel bienfait d'une femme, d'une parente qu'il laisserait dans la pauvreté?

Elle pâlit.

— Vous n'acceptez rien de moi. Tout à l'heure en lisant le testament, vous verrez que c'est votre tante qui, librement, délibérément, vous lègue sa fortune.

— Il n'est pas moins vrai que j'en recevrais une part de votre main.

— Et puis-je, moi, recevoir de la vôtre ce qui, aux yeux de tous, vous appartient réellement, légalement?

Les traits de Taddeo semblèrent tout à coup émaciés, ses lèvres tremblèrent, et il garda quelques instants un silence étrange.

— Françoise, dit-il enfin d'une voix changée, il est un moyen de résoudre une question qui semble sans issue... Celle qui vous aimait tant

y a songé. Et même, ajouta-t-il d'un ton raffermi, l'espoir d'une solution qu'elle désirait a pu seul, j'en suis sûr, la décider à céder à vos instances... Soyez ma femme, recevez cette fortune que vous m'abandonniez, et consentez à porter le nom dont votre générosité voulait relever l'éclat...

Si, quelques jours auparavant, on avait dit à Françoise qu'elle entendrait de telles paroles de la bouche de Taddeo, elle eût cru mourir de bonheur. Pourquoi sentit-elle quelque chose de glacé étreindre son cœur, tandis qu'une angoisse soudaine troublait ses pensées ?

Elle le regarda sans pouvoir parler, avec une inquiétude horriblement douloureuse. Etait-ce l'intensité d'un sentiment comprimé jusque-là qui pâlissait les joues de Taddeo et décomposait ses traits ? Etait-ce la peur de l'offenser qui altérait sa voix et lui donnait des inflexions si froides. L'aimait-il vraiment, ou voulait-il seulement libérer sa conscience et son honneur du fardeau d'une telle obligation ? Oh ! qui le lui dirait ?

Elle tordait, inconsciente, ses mains devant lui, ne pouvant répondre, interrogeant toujours cette figure ravagée.

— Vous m'en voulez peut-être d'avoir parlé trop tôt, reprit-il avec effort, et cependant, je n'aurais pu garder le silence... Entendre lire ce testament sans protester, sans vous dire seu-

lement merci, c'eût été au-dessus de mes forces, et... flétrissant pour moi... Je ne vous demande pas une décision immédiate, Françoise ; mais comprenez qu'il faut, ou que vous repreniez votre part, ou que... vous m'accordiez le droit de vous rendre heureuse.

Sa voix faiblit, et, s'inclinant profondément devant la jeune fille, il s'éloigna précipitamment dans l'intérieur des jardins.

Françoise regagna la via Sistina, en proie à la plus cruelle indécision qui puisse torturer une âme humaine.

XXX

Le testament est connu. Lady Clifford lègue la totalité de ses biens à Taddeo Albrandi, à charge pour lui d'acquitter différents legs assez considérables : une somme importante est consacrée à des œuvres désignées, une rente très large est faite aux domestiques, une autre à miss Atkinson, et enfin un capital de cent mille francs est constitué à Françoise.

La joie de la comtesse est presque inconvenante. Elle se jette au cou de son fils en murmurant des paroles entrecoupées.

— Nous sommes très aises que notre parente ait pensé à vous mon enfant, dit le comte avec bonté, tendant la main à Françoise, qui a écouté, impassible en apparence, la lecture du testament.

— Certainement ! s'écrie Blanche, qui, surprise et heureuse à l'énoncé de ce legs si mo-

deste, se sent débordante de bienveillance pour la jeune fille.

— J'espère, reprit le comte poliment, que nous allons vous ramener à Florence, ma chère nièce.

— C'est une chose entendue; où serait-elle mieux que chez nous? ajouta Blanche, très aimable...

Mais Françoise secoua la tête.

— J'ai un besoin intense de repos et de recueillement, dit-elle. Si vous et mon oncle le jugez bon, j'aimerais à passer quelques jours dans un couvent.

— Vous êtes libre de faire ce qu'il vous plaira, chère petite. Mais après ces scènes de mort, qui vous ont évidemment troublée, il vous faudrait un peu de distraction, et non pas le séjour d'un couvent.

A ce moment Taddeo, qui était sorti pour accompagner le notaire, rentra dans le salon. Il était aussi défait que le matin.

— Françoise nous demandait l'autorisation d'aller faire une retraite, dit sa mère d'un ton presque gai.

Il se tourna brusquement vers sa cousine.

— Mais vous reviendrez? dit-il vivement.

Que lut-elle dans ce regard? L'éclair qui l'avait soudain animé, était-ce l'espoir qu'elle se préparât, dans la retraite, à embrasser une

nouvelle vie à son côté, ou la pensée... qu'elle ne reviendrait pas?

Un peu plus tard, il s'approcha d'elle, et lui demanda avec une anxiété visible ce que signifiait cette détermination.

— Elle veut dire simplement que j'ai un besoin presque maladif de calme et de solitude.

— Et quand me donnerez-vous la reponse que je vous ai demandée, Françoise? dit-il gravement.

— Dans une semaine, répondit-elle, torturée.

Il n'insista pas, et il s'éloigna après lui avoir baisé la main.

Elle avait maintenant une hâte fébrile de s'en aller, de se trouver seule, plus calme, pour sonder une question si grave, — et aussi de fuir cette maison, où sa tante avait commencé à remuer d'une main indifférente des objets que la mort, aussi bien que la tendresse, lui rendait sacrés à elle-même.

Elle connaissait un couvent de religieuses, Françaises pour la plupart, où l'on recevait des femmes du monde désireuses de recueillement et de prières.

Lorsqu'elle pénétra dans la chapelle où, au milieu des religieuses en robes blanches, dans le rayonnement des cierges, était chaque jour exposée l'Hostie sainte, elle sentit un flot de paix monter à son cœur meurtri, et elle eut la

confiance que la lumière lui serait donnée pour décider de son avenir.

Au sortir de la maison envahie, profanée, qui n'était plus celle de lady Clifford, elle éprouva aussi une douceur d'un autre genre à changer complétement de milieu, à se trouver dans cette cellule pauvre et propre, qui ne renfermait que les objets indispensables, mais qu'elle sentait imprégnée du recueillement et des prières de celles qui l'y avaient précédée.

Et elle commença, dans des conditions salutaires de calme et d'isolement, à réfléchir à la demande de Taddeo.

Elle revit dans sa mémoire le temps qu'il passait à Florence. Il avait été pour elle un parent affectueux, il avait pris un plaisir évident à causer avec elle, à l'initier à l'art, à connaître ses impressions et à constater ses enthousiasmes. Plus tard, il l'avait comme protégée contre l'indifférence de sa mère, et il avait certainement été révolté des froissements qu'on lui faisait subir. Enfin, pendant ces derniers jours, passés ensemble auprès de lady Elisabeth, une affectueuse intimité avait régné entre eux ; ils avaient partagé des émotions profondes, des regrets sincères.

Et tout cela avait été imprégné de ce quelque chose qui marque forcément l'affection entre un homme de vingt-quatre ans et une jeune fille de dix-neuf : il était naturellement chevaleres-

que, ses manières étaient empreintes d'une grâce et d'une courtoisie qui, pour ainsi dire inhérentes à sa race, étaient encore accentuées chez lui.

Y avait-il dans tout cela autre chose qu'une affection banale, une amitié de cousin? C'est ce que Françoise cherchait vainement à approfondir, bien qu'elle se dît parfois que le sentiment qui l'animait eût dû la rendre clairvoyante.

Taddeo lui avait demandé d'être sa femme. Même s'il obéissait simplement à un point d'honneur, même s'il ne l'aimait pas encore, ne pourrait-elle conquérir son amour? Elle était si sûre de le rendre heureux!...

Oui... mais à la condition que son cœur fût libre. Et l'image de Cristina Rasperi s'offrait tout à coup à elle, torturant son cœur... Cependant, si lady Clifford avait désiré que Taddeo l'épousât, si elle lui avait parlé d'un mariage possible, c'est qu'elle le croyait épris de sa cousine, ou tout au moins libre de tout autre amour. Et lady Clifford était si fine, si pénétrante!

Chose singulière, si le cœur torturé de Françoise aspirait au bonheur qu'elle n'avait presque pas osé rêvé, une vague angoisse demeurait en elle, comme si ce bonheur ne l'eût pas entièrement satisfaite. Chose non moins étrange à son âge et avec l'amour qu'elle ressentait, elle ne se faisait pas d'illusions sur Taddeo. Il était intel-

ligent, aimable, artiste, — pas très profond, — avec une manière de sentir suffisamment élevée, et une bonté naturelle un peu banale. Mais il ne dépassait jamais un certain niveau convenu. Son enthousiasme était superficiel, et l'on sentait en lui, quand on avait vécu sous le même toit, un fond d'égoïsme inconscient, déguisé sous des manières exquises et un charme presque irrésistible.

Dans le grand silence qui l'entourait, Françoise se rendait compte de tout cela, et tout en désirant ardemment que son cousin l'aimât, elle ne pouvait reconnaître en lui l'homme qu'on admire au-dessus de tous les autres, auquel on confie non seulement son bonheur terrestre, mais quelque chose de son âme, sur lequel on peut s'appuyer comme sur un type du beau et une règle du bien.

Ses yeux tombèrent tout à coup sur la photographie qu'elle avait emportée et fixée au mur blanc, parce qu'elle s'était accoutumée à avoir en face d'elle cette figure inspirée, et qu'elle s'imaginait y découvrir chaque jour une beauté nouvelle. La pensée de Stéphane s'offrit immédiatement à son esprit. Elle avait été si occupée de lady Clifford, depuis qu'elle avait appris le secret du jeune sculpteur, qu'elle n'avait guère pensé à lui comme auteur de la *Sainte au lis.* Mais tout à coup, il prenait à ses yeux un prestige. Cette vocation mystérieuse, contrôlee,

dominée par une volonté invincible, ces labeurs divers menés de front afin de ne pas peser sur la famille absente, tout cela avait quelque chose d'austère en même temps que d'élevé, qui rehaussait son talent d'une singulière valeur morale. Stéphane était certes supérieur à son ami... C'était cependant Taddeo qu'elle aimait, — qu'elle aimait chèrement, mais avec une sorte d'anxiété inexpliquée, quelque chose comme un très vague remords, la conscience pénible de penser surtout à elle, à son bonheur humain et fragile, peut-être même avant le bonheur de celui qu'elle chérissait.

XXXI

Elle était depuis quelques jours au couvent. Taddeo avait pris à la lettre son désir de n'être pas troublée, et sa solitude commençait maintenant à lui peser d'autant plus qu'elle ne pouvait arriver à prendre une décision.

Sur sa demande, le Père Luca était venu la voir. Elle lui avait ouvert son cœur et demandé conseil ; mais il avait gardé une réserve absolue, lui recommandant seulement, et avec instance, de prier, et de suivre la volonté d'en haut, qui se manifesterait certainement à elle. Elle avait d'abord ressenti un peu d'irritation de cette attitude qui prolongeait l'attente, ignorant combien cette attente même devait discipliner et préparer son âme.

Une sœur tourière vint frapper à sa porte, en lui disant qu'une jeune dame malade la demandait au parloir.

Très surprise, elle descendit en hâte. Assise dans le fauteuil de paille destiné aux visiteurs, enveloppée d'un long manteau de couleur sombre, c'était Giulia Rasperi qui l'attendait, et qui se leva à son approche.

— Je suis venue à vous, puisque vous refusez de répondre à mon appel, dit-elle de sa voix au timbre grave, dans laquelle il y avait quelque chose d'un peu tremblant.

Il était dans la nature de Françoise de ressentir profondément une attention ou une marque de sympathie. Elle oublia en un instant les froideurs, les dédains à peine déguisés dont elle avait été l'objet de la part des deux jeunes filles, et elle prit vivement la main de Giulia.

— Oh ! j'ai eu tort ! s'écria-t-elle avec la spontanéité qui était un de ses charmes. Je croyais qu'en m'appelant, vous vouliez seulement remplir une formalité désagréable... Je suis très orgueilleuse !

— Je l'étais plus que vous, et j'ai peur que vous n'ayez souffert de notre attitude, dit Giulia, étouffant un soupir. Elle n'était cependant pas inspirée uniquement par cet orgueil que vous nous avez justement attribué... Si je vous ai peinée quelquefois, je viens vous en demander pardon, ajouta-t-elle avec effort.

Le cœur de Françoise se fondit.

— Oh ! non, ne dites pas ce mot ! s'écria-t-elle, prenant de nouveau la main tremblante

de la jeune fille. Laissez-moi vous remercier d'être venue, quoique ce soit peut-être imprudent...

Une souffrance évidente, profonde, cruelle à voir, était peinte sur le beau visage pâle de Giulia. Elle était très changée, — non pas seulement par ce qu'elle venait de subir, mais transformée dans sa tenue, sa manière d'être. Les frisures savantes de ses cheveux avaient fait place à des bandeaux classiques, et les bagues de perles et de brillants qui ornaient jadis ses doigts avaient disparu. Françoise la trouva plus belle, mais avec quelque chose d'austère qui l'impressionnait.

— J'ai peur, reprit Giulia, que ma visite ne nous fasse souffrir toutes les deux... Ce sera mon expiation... Oh! Françoise, ajouta-t-elle, employant presque sans s'en apercevoir cette appellation familière, vous qui savez tout, vous pouvez cependant comprendre qu'il se soit fait une transformation en moi!

Françoise, émue, inclina la tête.

— Nous sommes étrangères l'une à l'autre, reprit Giulia. Hier encore, quelque chose nous séparait : nous ne nous aimions pas; et cependant, il faut que je vous laisse lire dans mon cœur, ne fût-ce que pour vous faire croire à ma loyauté, quand, tout à l'heure, je vous demanderai une grâce...

Elle s'interrompit un instant, mais Françoise

n'osa parler; puis, ses joues pâles se colorant légèrement, elle reprit, attachant sur le jeune fille son beau regard franc et décidé :

— Dès ma première jeunesse, j'ai entendu l'appel de Dieu. J'avais l'intime conviction que j'étais faite pour le cloître, et je luttais contre ma vocation, me rattachant à la mission que Cristina représentait pour moi... Et peu à peu, l'idéal divin allait s'évanouissant. Peut-être était-ce mon orgueil qui éloignait Dieu... Mais Il rend au centuple le peu qu'on fait pour lui. Dans la joie ineffable que j'ai savourée avec lui seul, lorsque un peu de mon sang a coulé pour l'honneur de sa Mère, la voix mystérieuse s'est fait entendre de nouveau, et maintenant rien ne m'arrêtera lorsque je serai libre...

Elle détourna les yeux, et regarda le coin de ciel qui s'encadrait, bleu vif, dans la fenêtre. En ce moment elle ressemblait, non pas comme traits, mais comme expression, à la *Sainte au lis*, et Françoise ressentit un respect involontaire pour celle que le Seigneur avait élue.

Giulia soupira doucement, et revint à la réalité.

— Mon orgueil s'est évanoui, dit-elle. Il ne pouvait subsister devant l'amour divin qui remplit mon cœur... Et je voulais vous demander de me pardonner... Pourquoi n'êtes-vous pas venue alors? Car maintenant, je

m'humilie peut-être en vain devant vous, et je m'expose à être jugée fausse et intéressée...

— Jamais! Je vous ai comprise! dit impétueusement Françoise.

— Même si je viens en suppliante? Même si la démarche que me dictaient à la fois ma conscience et ma reconnaissance pour vos soins se confond avec un motif personnel, pressant, avec une cause que vous tenez entre vos mains, et au sujet de laquelle il me faut vous implorer?

Il y avait une angoisse cruelle dans ce beau regard fier, et Françoise sentit un serrement de cœur, comme à l'approche d'une souffrance pour elle-même.

Instinctivement, elle se raidit.

— Je ne vous comprends pas... Je ne devine pas ce que je peux pour vous...

— Permettre à ma sœur d'être heureuse! dit Giulia, fondant en larmes

Ces paroles tombèrent sur Françoise comme un coup de foudre, et sous ce choc inattendu, affreux, il lui sembla que tout croulait autour d'elle.

Giulia vit sa pâleur soudaine, et, essuyant brusquement ses larmes, elle lui prit la main presque malgré elle.

— Il faut maintenant que j'aille jusqu'au bout, dit-elle d'une voix à la fois émue et décidée. Ecoutez-moi avec patience, par charité!... Taddeo Albrandi est notre ami d'en-

fance... Nos plus anciens comme nos plus chers souvenirs sont confondus avec son image. Quand Cristina est devenue une femme, elle l'a aimé...

Françoise respirait plus vite. Il lui semblait être le jouet d'un rêve affreux, et elle dut faire un effort pour parler.

— Et lui aussi?... Ils sont fiancés?

— Non, ils ne sont pas fiancés, si ce mot vous représente un engagement solonnel et public. Les circonstances semblaient les séparer, parce que Taddeo était l'esclave de son rang, de sa maison, et que nous n'étions pas assez riches pour l'aider à sortir de ses terribles embarras... Il y a dans la vie des circonstances qui doivent dominer les rêves les plus chéris et le bonheur lui-même... Cristina est patricienne, elle sait ce qu'on doit à sa race, à ses traditions. Mais elle espérait en l'avenir...

— Elle aussi basait son espoir sur l'argent de cette pauvre femme! s'écria Françoise violemment. Oh! que le monde est triste! Les meilleurs, ceux qui se croient l'élite de la terre, attendent cependant *la mort* des autres pour arranger leur vie!

Une vive rougeur colora les joues de Giulia, et ses yeux eurent un éclair de colère, aussitôt éteint.

— Ni Cristina ni Taddeo ne souhaitaient la mort de la pauvre lady Clifford, dit-elle vive-

ment. Mais l'ordre de la nature devait la faire partir avant eux... C'est la vie... Vous-même, vous attendez peut-être le bonheur, justement parce que lady Clifford a quitté ce monde...

— Dieu merci, elle ne m'a pas laissé sa fortune! s'écria Françoise avec ferveur. J'espère que, malgré le souvenir qu'elle me donne, on ne me soupçonnera pas d'être intéressée!

— Oh! non, certes! je sais votre admirable générosité... Cependant, si Taddeo, lui, fût resté pauvre, il n'eût pas demandé votre main.

Françoise tressaillit, se sentant blessée.

— Ne soyez pas offensée, reprit vivement Giulia et ne vous fâchez pas contre votre cousin. Il m'a tout avoué parce qu'il me devait une explication, à moi qui remplace la mère de Cristina. Il fallait bien qu'il dît pourquoi il voulait épouser une autre femme!

Oh! quel déchirement affreux!... A la fois déçue, désolée et humiliée, Françoise essaya de rester calme, et de retenir le sanglot qui montait à ses lèvres.

— Alors, il m'a trompée, dit-elle d'une voix amère, car c'est tromper une femme que de la demander en mariage quand on n'a pas le cœur libre!

— S'il devient votre mari, il sera loyal et fidèle. Votre générosité ne l'obligeait-elle pas à agir comme il l'a fait, puisque vous refusiez de reprendre la moitié de cet argent?

Des larmes brûlantes s'échappèrent des yeux de Françoise.

— Ainsi, s'écria-t-elle dans un élan de désespoir, tous les sentiments de mon cœur seront mis à nu? Il ne m'est pas permis, à moi, de garder mes secrets? Ah! pourquoi lady Clifford m'a-t-elle si peu comprise?

— Lady Clifford croyait que...

— Que Taddeo m'aimait? Il fallait, alors, lui laisser l'initiative d'une demande, et me garder, à moi, cette joie de l'avoir fait riche sans qu'il le sût, d'être cause qu'il devînt libre... Vous devriez savoir qu'on aime à garder dans le secret de son âme ce qu'on fait pour un être aimé!

— Cependant, vous comprenez que, lady Clifford ayant parlé, Taddeo ne pouvait accepter votre sacrifice.

— Ce n'est pas un sacrifice! s'écria Françoise. Je hais l'argent, qui abaisse les natures les plus belles, qui empoisonne les sentiments les plus purs, qui se glisse, pour les fausser, dans les affections, ou qui brise les cœurs, et qui, en servant de base ou de mobile aux unions, met une malédiction aux foyers mêmes de ceux qui se prétendent chrétiens! Des chrétiens! Les disciples d'un Dieu pauvre! ajouta-t-elle avec indignation.

— Françoise, dit Giulia qui était au supplice, ce que j'endure en ce moment achève de broyer ce qui pouvait demeurer en moi de fierté... Je

ne sais plus si j'ai bien ou mal fait de venir vous dire que ces deux êtres s'aimaient depuis longtemps, et de vous supplier d'accepter la moitié de cette fortune pour rendre Taddeo libre et ma sœur heureuse... Ce qui resterait leur permettrait de s'unir ; ils sont moins intéressés, que vous ne semblez le croire... Ils se sacrifiaient, non à la crainte de la pauvreté, mais à une noble maison...

— Et n'est-ce pas là une autre idolâtrie ? N'est-ce pas une autre chose révoltante de ce monde que je déteste, de sacrifier des êtres vivants, des cœurs de chair, à la vanité d'une situation !

Giulia soupira.

— Peut-être avez-vous raison... Pour moi, tout cela sera bientôt comme une ombre... Je vais dire adieu à ce que vous appelez des idoles... Mon nom sera ignoré, je vivrai entre quatre murailles comme celles-ci, et la robe de bure que je revêtirai ne sera même pas à moi...

Françoise se calma soudain.

— Je ne sais, dit-elle, si vous avez été bienfaisante ou cruelle... Je pense que j'aurais découvert toute seule que le cœur de Taddeo ne m'appartient pas. Peut-être, cependant, me serais-je fait aimer de lui...

— Vous ne savez pas la tenacité des souvenirs d'enfance, ni la force d'un amour qui a grandi avec vous, qui s'est épanoui avec votre jeunesse, qui s'est fortifié de tout ce que la mé-

moire garde d'heureux !..... Je peux vous paraître odieuse, égoïste, sans cœur, en plaidant ainsi la cause de ma sœur... Ah ! il faut que j'aie pour elle un cœur de mère !... Mais je suis sincère, et je pense aussi à votre bonheur, en déchirant d'une main qui vous semble brutale les illusions que vous pourriez avoir...

— Est-ce Taddeo qui vous envoie ? demanda tout à coup Françoise.

Giulia devint pourpre d'indignation, et elle se leva brusquement.

— Vous croyez l'aimer ! Vous ne le connaissez pas ! Et vous ne m'avez pas comprise, dit-elle fièrement.

Françoise lui saisit la main.

— Pardonnez-moi ! Si, je vous comprends, et si dur que soit tout cela, je pense que je dois vous être reconnaissante. A votre tour, me croirez-vous si je vous dis que je ne pouvais me décider à accepter la demande de Taddeo, — que je ne pouvais trouver ni dans son cœur, — ni peut-être dans le mien, la sécurité qui doit accompagner un engagement si grave ?

Giulia lui tendit les bras, et, en larmes toutes les deux, elles s'embrassèrent longuement.

— Il ignorera ma visite, n'est-ce pas ? dit Giulia.

— Oh ! oui

— Et vous accepterez simplement, *généreusement*, la restitution qu'il vous doit ?

Françoise secoua énergiquement la tête.

— Cela, jamais !

Et comme Giulia faisait un geste désespéré, elle ajouta vivement :

— Personne ne doit savoir ce qui s'est passé entre lady Clifford et moi. Pour tout le monde, pour Taddeo, pour votre sœur, pour moi-même, la situation est claire et tout à fait légale. La fortune de lady Clifford a été léguée à mon cousin, et comment expliquerait-on qu'il m'en donnât une partie? Car si j'acceptais quelque chose, ce serait de sa main, et vous devez comprendre combien c'est impossible, vous, une femme, une jeune fille !

— Mais il ne peut rester sous le poids de ce bienfait !

— Il le faut, cependant, répondit Françoise avec fermeté. Ce sera, si vous le voulez, son châtiment, — car il en mérite un pour s'être montré prêt à sacrifier sa fiancée à ces autres idoles : l'orgueil et le point d'honneur, et pour m'avoir offert sa main sans pouvoir me donner son affection... Quoi qu'il arrive, je ne l'épouserai jamais, et je n'accepterai jamais non plus un centime de ce qui lui a été laissé, peu importe sous quelle influence. Quand j'ai refusé le don de lady Elisabeth, je ne pensais qu'à moi, à préserver mon honneur... bien que je fusse heureuse aussi de penser qu'il ne serait pas déçu dans son attente. L'idée de l'épouser ne m'était

jamais venue... Après tout, s'il ressent quelque confusion, ce ne sera que devant vous et moi!

— Françoise, vous êtes admirable!

— J'ai peur, plutôt, d'être orgueilleuse...

Giulia gardait sa main dans les siennes.

— Et vous n'attribuez pas à un mobile intéressé la demande que je vous ai faite de me pardonner?

— Les êtres vrais se reconnaissent, je pense!

XXXII

Giulia est partie, et l'excitation qui a soutenu Françoise tombe soudain. Elle se retrouve seule entre les murs blanchis de sa froide cellule, — oh! si seule après ce mirage d'un amour partagé!

L'amertume qu'a contenue sa fierté monte en elle comme un flot. Elle pleure son rêve, sa jeunesse finie, son espérance morte. Elle n'a plus d'horizon. Elle reste une pauvre petite épave, rejetée de toutes parts. Elle se rappelle et se redit la phrase machinale qui martelait son esprit après la mort de sa grand-mère : « Dix-neuf ans, seule au monde... » Elle n'est plus tout à fait pauvre; mais à quoi lui sert la dot qu'elle possède maintenant, puisque son cœur est mort et qu'elle ne peut plus être heureuse?

Et dans ce paroxysme de chagrin, elle lève ses yeux brûlés de larmes, et aperçoit tout à coup,

éclairée par un rayon de soleil, l'image qu'elle a fixée sur le mur, l'image dans laquelle elle se reconnaît, mais idéalisée, transfigurée. Elle a dit un jour à Stéphane que la « Sainte au lis », lui est un enseignement ; elle regarde avidement ce visage radieux, ces yeux levés vers les hauteurs, et, prise soudain d'un besoin intense de prière, elle va se réfugier à la chapelle, pour verser sa douleur dans le Cœur qui ne trompe jamais...

Deux religieuses priaient devant l'autel. Leur long manteau blanc, bordé de bleu, les enveloppait de ses plis majestueux ; elles étaient immobiles, perdues dans le recueillement de leur oraison, et un rayonnement de paix semblait émaner d'elles. Françoise se sentit bientôt calmée, elle aussi, non pas encore consolée, mais persuadée, dans sa souffrance, que sa vie était protégée et soutenue.

Le soir, une religieuse qui s'intéressait à elle vint dans sa cellule, et, en lui parlant de choses très douces, très sereines, très différentes de ce qui la faisait souffrir, lui apporta un adoucissement réel.

Après tant d'émotions poignantes, Françoise dormit lourdement, et elle se réveilla le lendemain avec l'impression qu'un laps de temps très long s'était écoulé depuis qu'elle avait aimé Taddeo et souhaité d'être sa femme. Son chagrin demeurait aussi vif, mais il était accom-

pagné d'une sorte de résignation, d'un sentiment de l'impossible et de l'inévitable. Taddeo ne l'aimait pas ; c'était là une barrière, un abîme entre eux. Et dans une épreuve du genre de celle qu'elle subissait, il y a déjà un commencement de guérison dans cette pensée : *Cela ne peut pas être.*

La vie lui apparaissait longue, difficile, et son fardeau très lourd. Elle chercha comment elle pourrait organiser son existence. Naturellement, il ne pouvait être question de retourner chez les Albrandi. Demeurer dans un couvent, ce serait se priver des distractions salutaires qui pouvaient endormir sa peine. Elle pensa tout à coup que miss Atkinson voudrait bien habiter avec elle, et cette idée lui sourit.

Le but de sa retraite était atteint : elle avait décidé de sa destinée. Elle résolut, cependant, de demeurer dans cette maison jusqu'au jour où, tous les détails de sa nouvelle vie étant arrangés, elle pourrait écrire à son tuteur, et lui faire part de ses projets avec une indépendance nouvelle, le legs de lady Clifford la plaçant dans une position très différente.

Mais il fallait tout d'abord parler à sa tante Blanche, et... revoir Taddeo.

Il n'était pas dans sa nature de remettre les choses douloureuses. Elle résolut de brusquer la situation, et d'aller le jour même via Sistina.

En parcourant ce trajet qui lui était familier, — la place Navone et ses fontaines, la place Colonna, le Corso avec son mouvement incessant, ses brillants magasins, ses églises surtout, et leur riche trésor de reliques, — elle se dit qu'elle aimerait à vivre là, dans ce centre de l'art, des grands souvenirs, des saintes traditions. Le charme de Rome l'avait prise, et puisqu'elle ne devait pas avoir de foyer, ce serait quelque chose d'être là, et de fondre sa vie sans joie dans cette vie puissante.

Elle prit l'ascenseur de la place d'Espagne, et s'arrêta un instant devant la Trinité-du-Mont. Le temps était presque tiède, le ciel pur ; la ville dessinait nettement au-dessous d'elle ses lignes majestueuses. Au pieds de l'escalier, des marchandes de fleurs étalaient des roses, des violettes, des tubéreuses, et, à demi étendus sur les marches, des femmes et des jeunes hommes, vêtus du costume pittoresque que l'on ne voit plus guère que chez les modèles, jouissaient de ce soleil d'hiver. Et tout un groupe d'enfants s'ébattaient au bord du bassin, beaux à ravir sous leurs oripeaux brillants, les cous fins et bronzés des petites filles ressortant sous les chemises blanches et les colliers de corail, les cheveux frisés des garçons débordant de leurs bonnets rouges. Ils s'amusaient à tremper leurs mains brunes dans l'eau froide, ou à jeter par poignées, dans la *Barcaccia*, les feuilles de roses

qui jonchaient le sol devant l'éventaire des marchandes de fleurs.

Françoise regarda tout cela avec un intérêt attendri et des impressions nouvelles, comme si c'eût été un peu à elle depuis qu'elle avait résolu d'habiter Rome. Mais l'heure s'avançait, et elle s'arracha à sa contemplation pour accomplir sa dure corvée.

L'appartement de lady Clifford offrait un aspect de désordre pénible à voir. On clouait des caisses, on emballait les tableaux, et la jeune fille ressentit la même impression douloureuse qu'elle avait déjà éprouvée en voyant saisir par des étrangers les souvenirs que sa vieille amie entourait d'un culte religieux.

Taddeo surveillait lui-même la mise en caisse d'une Madone d'Allori, à laquelle il attachait un prix spécial. Ses traits s'altérèrent à la vue de Françoise, qu'il fit entrer rapidement dans le salon.

Rien n'y rappelait plus la morte, sauf la chaise longue sur laquelle elle avait reposé. Tout ce qui lui était personnel avait été enlevé ; il ne restait plus que les meubles banals d'une location où des étrangers allaient venir, ignorants de celle qui les y avaient précédés et des émotions qui y avaient été vécues.

Il y avait une angoisse profonde dans le regard que Taddeo attachait sur sa cousine; mais celle-ci savait qu'aucun sentiment d'amour,

qu'aucune impatience affectueuse n'inspiraient cette angoisse.

Elle se hâta de parler, voyant son embarras.

— Je venais voir votre mère, Taddeo; mais il vaut mieux que tout soit d'abord arrangé entre nous... Vos paroles de l'autre jour m'ont causé une telle surprise, que je n'ai pu tout d'abord vous répondre ; mais je n'ai pas eu à réfléchir longtemps : il me suffisait d'évoquer mes souvenirs, pour refuser une offre faite dans un premier mouvement... dans un scrupule d'honneur...

Elle avait décidé que sa dignité sortirait sauve de cette aventure, et il se sentit tellement stupéfait de l'aisance tranquille de ses manières, qu'il ne put tout d'abord répliquer.

— Je n'avais jamais pensé qu'il pût exister entre nous un autre lien que celui d'une bonne amitié de cousins, continua-t-elle avec le même calme. Mais si, comme je vous le disais, votre demande m'a saisie par surprise, je ferais votre malheur et le mien en l'accueillant.

Il devint pourpre.

— Françoise, comment pouvez-vous parler ainsi?...

— Comment avez-vous pu, interrompit-elle, venir à moi avec un cœur rempli d'une autre ? Et comment auriez-vous le courage de briser des espérances qui, pour être muettes, n'en sont pas moins vives ? Pensez-vous que je n'aie

pas deviné que vous aimez Cristina Rasperi ? Et me croyez-vous femme à prendre le bonheur d'autrui ?

Il était horriblement pâle.

— J'aurais été un bon mari, commença-t-il d'une voix presque inintelligible.

Mais il se tut devant le regard de reproche que lui jeta sa cousine.

Il y eut un moment de silence pénible, puis il reprit, très ému :

— Pardonnez-moi, Françoise... Je ne veux pas nier que j'aime Cristina, et je ne sais même pas quand cet amour a commencé... Mais j'ai pour vous une affection réelle, et vous auriez eu seule mes pensées et ma vie.

— Ne parlons plus de cela, Taddeo.

— Mais alors, Françoise, vous admettrez que je remplisse les intentions de lady Elisabeth ?

— Je ne connais pas d'autres intentions que celles qu'a exprimées son testament.

— Vous voulez me déshonorer ?

— Vous devez, dit-elle, renoncer à l'idée de me faire accepter quoi que ce soit. Si cela vous coûte, acceptez cette mortification comme une punition... Car vous avez eu des torts, Taddeo, des torts envers moi, et des torts envers celle qui vous avait donné son cœur et qui avait foi en la fidélité du vôtre...

Elle eut pitié des sentiments complexes et

douloureux qui se livraient un combat en lui. Elle lui tendit la main.

— Oublions tout ceci, mon cousin, dit-elle affectueusement, Donna Cristina ignorera toujours le scrupule qui vous a un instant égaré... Et pour achever de calmer votre conscience, je vais vous demander quelque chose de votre héritage...

— Oh ! Françoise, vous savez ce que je désire !

— Donnez-moi cette petite tête de saint François, d'Elisabeth Sirani, que lady Clifford emportait partout avec elle... Votre mère ne trouvera pas mauvais que vous m'offriez un souvenir de cette courte et heureuse période...

Profondément ému, il s'inclina si bas qu'il était presque agenouillé, et il appuya ses lèvres sur la main de la jeune fille.

Ainsi se termina le roman de Françoise.

XXXIII

Et sur les ruines de son cœur, secrètement dissimulées par l'effort de sa fierté, elle édifie sa vie nouvelle.

Son tuteur est trop heureux de se débarrasser d'elle pour ne pas approuver ses plans. Sa tante Blanche n'a plus besoin de ses services. Elle a passé presque inaperçue dans la vie du comte Albrandi. Quant à Taddeo, ignorant du combat qu'elle a livré, et des regrets qu'elle a étouffés courageusement, il est tout à la joie de la sécurité reconquise, et à l'ivresse d'un amour heureux

Ils sont tous repartis pour Florence. Cristina s'est montrée charmante pour Françoise ; après tout, c'était la rivale qu'elle haïssait en elle, Quant à Giulia, elle a noué avec la jeune fille un de ces liens que ni le temps, ni la distance, ni la dissemblance des vocations ne peuvent

affaiblir. Françoise a les confidences de ce cœur qui, ayant effleuré en quelque sorte le martyre, a été ravi aux choses humaines, et aspire au sacrifice de sa liberté reconquise. Et c'est Giulia qui l'élève au-dessus de l'immense, amer découragement qui la submerge...

En attendant l'époque très prochaine du mariage de Taddeo, auquel elle devra assister, quoi qu'il lui en coûte, pour garder son secret, elle s'occupe avec miss Atkinson d'une modeste installation. Taddeo a offert des meubles à son ancienne gouvernante ; elle ne peut protester contre cette manière détournée de contribuer à son bien-être, et prend un mélancolique plaisir à organiser son intérieur. C'est étrange, à dix-neuf ans, de fonder un foyer solitaire, sans joies, sans rayonnement, sans espérances. Cependant, elle aura l'indépendance et la paix, et elle peut du moins jouir de l'extase de la pauvre Rosa, qui voit réalisés, et au-delà, les modestes rêves qui lui semblaient impossibles.

Elles avaient choisi leur logis dans ce quartier du Pincio, où Françoise avait des souvenirs, — tout près de la Trinité-du-Mont, presque à l'angle de la via Gregoriana ; elles avaient un balcon et une vue superbe, la même qu'on découvrait de l'appartement de lady Clifford.

Elles n'avaient pas encore eu le temps de prendre des habitudes, lorsqu'elles partirent pour Florence.

En France, les bruns bourgeons avaient à peine commencé à éclater sous l'effort de la sève ; mais dans ce pays, le printemps devançait la date officielle du calendrier. Déjà une fraîche et tendre verdure contrastait avec le feuillage sombre et raide des cyprès. Des fleurs étoilaient les haies, les violettes bleuissaient l'herbe, les rosiers se couvraient de boutons.

Taddeo avait-il laissé entendre à sa mère que c'était au désintéressement de Françoise qu'il devait le riche héritage de lady Clifford ? Toujours est-il que Blanche la reçut avec une effusion aussi vive, sinon aussi sincère, que lors de son premier séjour à Florence.

Taddeo, cette fois, était à la gare. Son attitude gardait des traces d'embarras, perceptibles seulement pour Françoise, mais donnant à celle-ci conscience d'un certain avantage. Miss Atkinson était ravie de revenir, indépendante et en invitée, dans cette maison où elle avait subi silencieusement un si long esclavage.

Françoise retrouva immédiatement ses privilèges de nièce *très aimée*. Sa chambre était ornée de fleurs, et Augustine, la femme de chambre de Blanche, dont l'humeur suivait invariablement les fluctuations de celle de sa maîtresse, l'attendait pour l'aider à sa toilette. Il y avait le soir un dîner assez nombreux ; la comtesse s'informa avec sollicitude de ses prété-

rences quant aux voisins qu'on pourrait lui donner, et demanda son avis au sujet des fleurs.

Miss Atkinson n'aurait pas voulu figurer à ce dîner, même si on le lui eût demandé. Elle prit plaisir à voir Françoise si jolie dans sa robe de tulle noir pailleté, avec des iris bleu sombre à son corsage, et ses cheveux légers et soyeux disposés de la manière simple et un peu classique qui lui seyait particulièrement bien. Pour la première fois elle était, sur ce sujet, d'accord avec Augustine, si ce n'est que celle-ci prétendait tirer un orgueil patriotique du charme de sa compatriote.

Comme les premiers invités entraient, et que ceux d'entre eux que connaissaient Françoise reprenaient instinctivement vis-à-vis d'elle l'attitude des anciens jours, sa tante s'approcha d'elle impétueusement.

— Voudriez-vous aller rejoindre Cristina dans ma chambre, chère ? Elle et Taddeo désirent vous offrir leurs présents de noces...

Quelque chose de douloureux étreignit le cœur de Françoise : elle allait voir ensemble, pour la première fois, ces fiancés qu'il eût dépendu d'elle de séparer. Mais il se passa quelque chose d'étrange. Quand elle les aperçut près l'un de l'autre, elle, éblouissante dans sa robe de mousseline de soie rose, avec un collier de perles, ses yeux adoucis et souriants, son atti-

tude pleine de grâce, — lui, plus beau que jamais, la joie illuminant son regard caressant, — elle ne ressentit pas le regret dont elle avait eu peur, dont la seule pensée l'humiliait. Elle était en face de l'irrévocable ; il lui semblait que le souvenir des souffances endurées se perdait dans un passé lointain. C'était vraiment un nouveau Taddeo qui était là, devant elle ; il appartenait à une autre. Et elle-même était probablement changée, car son cœur ne battait pas plus vite, et aucune amertume n'y pénétra.

— Je suis heureuse de devenir votre cousine, dit Cristina avec un sourire irrésistible, que Françoise n'avait jamais vu sur ses lèvres. Il me semble que j'ai à réparer du temps perdu pour notre amitié... Mais il faut d'abord que je vous remercie de votre présent; il est délicieux !

Ce souvenir était un éventail ancien, presque la seule chose de valeur que Françoise tînt de sa grand'mère, mais dont son orgueil avait fait volontiers le sacrifice : elle n'aurait pu supporter l'idée d'agir en parente pauvre. Cristina le tenait en ce moment à la main.

— Ma chère fiancée a pensé, ajouta Taddeo, que puisque nous vous avons connue à Florence, nos souvenirs devaient vous rappeler la ville des lis...

Il indiquait d'un geste les présents qu'ils avaient préparés pour elle. Et elle poussa une exclamation de plaisir sincère en voyant, sculptée en marbre idéalement pur, la figure qu'elle aimait tant, qu'elle gardait toujours près d'elle : l'œuvre de Stéphane Ernault.

— Quelle délicieuse pensée ! dit-elle, les yeux brillants. J'étais déjà si heureuse de la photographie !

— Laissez-moi compléter votre bouquet de corsage, dit Cristina de sa voix la plus insinuante.

Et elle prit dans un écrin ouvert un lis dont le feuillage et les pétales était en poussière de diamant et dont de gros brillants formaient les pistils.

— C'est beaucoup, beaucoup trop beau pour moi ! s'écria Françoise, rougissant, et essayant d'arrêter la jeune fille, qui plaçait la fleur étincelante parmi les iris bleus.

— Oh ! Françoise ! murmura Taddeo avec un regard suppliant.

Elle comprit qu'il avait laissé entrevoir quelque chose de la verité à sa fiancée, et elle ne résista plus, sentant le besoin qu'ils éprouvaient de lui témoigner leur silencieuse gratitude.

Quand elle entra dans le salon, le sentiment intime que sa blessure était guérie imprimait sur son visage une paix inexprimable, qui sem-

blait même idéaliser ses traits. Ce fut ainsi que Stéphane la revit, avec ses yeux calmes et purs, un doux et mystérieux sourire sur ses lèvres, et le lis de diamant ornant son corsage...

XXXIV

Et un plaisir sincère se peignit sur la physionomie expressive de Françoise quand elle revit cet ami silencieux des mauvais jours, le même toujours, et pourtant avec un nouveau prestige, maintenant qu'elle le savait doué de génie.

Il paraissait cependant plus pâle, et quelque chose de grave ou de triste reparut dans son regard après l'éclair de plaisir du premier moment.

— Je viens d'éprouver une grande joie, dit Françoise, lui tendant la main et rougissant légèrement. Taddeo m'a offert le souvenir qui pouvait me plaire davantage la *Sainte au lis*. Cela ne m'empêchera pas, d'ailleurs, de garder chèrement l'autre, celle que j'ai toujours eue devant mon regard...

Ce fut à Stéphane de rougir.

— Il n'y a plus d'incognito, n'est-ce pas ? reprit-elle avec un joli sourire.

— Non... Le succès dépasse mon mérite... Je vais m'installer à Rome ; ma mère et ma sœur viendront m'y voir, et j'espère les y attirer chaque hiver.

— Vous devez être heureux ! Taddeo m'a dit que vous poursuiviez depuis longtemps ce rêve, et le voilà réalisé.

— Est-on jamais heureux ?

Il laissa échapper ce mot comme malgré lui, et alors Françoise remarqua qu'il était changé.

— Taddeo et Cristina sont heureux, dit-elle, jetant un regard involontaire du côté où la robe rose de Cristina semblait fleurir le salon.

Les yeux de Stéphane ne suivirent pas les siens. Quand elle se retourna vers lui, elle rencontra son regard, attaché sur elle, pénétrant, anxieux.

— Je cherchais donna Giulia, dit-elle tout à coup. Elle doit cependant être ici...

— La voici qui entre avec la comtesse Albrandi.

Françoise se leva vivement.

Giulia était en blanc ; — c'était la première fois qu'elle portait une toilette différente de celle de sa sœur. Mais sa robe de soie aux plis lourds était unie et d'une forme sévère. Elle disposait maintenant sa riche chevelure en bandeaux très simples.

Françoise courut à sa rencontre, et les yeux profonds de Giulia s'attachèrent sur elle, un peu inquiets et interrogateurs.

— Je suis heureuse d'être venue, dit-elle, répondant à cette muette demande. Florence, après tout, ne me laissera pas le souvenir pénible que je redoutais.

Giulia lui serra la main avec ferveur.

— Et ainsi, vous demeurerez à Rome?

— Oui, avec celle qui a été ma compagne de solitude dans cette maison, dit Françoise avec un sourire mélancolique. Je pense que Rome est le refuge des isolés.

— C'est une patrie, la plus haute... Les grands intérêts qui y saisissent l'âme empêchent de penser à soi.

Il y eut un léger silence, puis Françoise, un peu hésitante, interrogea à son tour.

— Et vous?

— Moi je partirai le soir de leur mariage. Je n'avertirai personne, vous seule m'accompagnerez au seuil de ma nouvelle demeure.

— Et la villa des Colombes sera déserte?

— Non... Elle est dans ma part d'héritage, et Taddeo et Cristina approuvent que je la porte en dot à Celui qui m'a choisie. Des Sœurs de charité, de vos alertes et admirables filles de Saint-Vincent-de-Paul, y amèneront quelques orphelines.

— Et ainsi il y aura encore des colombes dans votre maison...

C'était étrange, dans ce salon étincelant de lumière, au milieu de ces femmes parées, et sous ces plafonds richement peints abritant les souvenirs éclatants d'une race, de parler de ces choses, d'évoquer ces contrastes. Et le cœur de Françoise se serra en pensant qu'elle ne verrait plus cette belle figure, mystérieusement adoucie par son rêve intérieur...

Elle se trouva à table près de Stéphane, et en éprouva un plaisir sincère. Elle se sentait dans une disposition presque heureuse, et vraiment inattendue, en constatant le calme avec lequel elle avait revu Taddeo.

— Vous nous retrouverez à Rome ; je m'intéresserai tant à votre travail, si vous me permettez d'entrer quelquefois dans votre atelier ! Taddeo m'a dit que vous sculptez une *Pieta ?*

— Je serai heureux si vous voulez bien prendre quelque intérêt à mon œuvre. Vous ne savez pas dans quelle mesure votre sympathie pour mon premier essai m'a encouragé ! Et ma mère et ma sœur seront si charmées de vous connaître !

— Et moi de les voir, de causer avec des Françaises ! s'écria la jeune fille avec élan.

Presque aussitôt elle soupira.

— Et cependant, dit Stéphane, vous ne songez pas à retourner en France.

— Je n'y ai personne. Je ne pourrais plus vivre dans la petite ville où ne m'appellent ni devoirs, ni affections, et qui n'a rien en réserve pour distraire les heures tristes. Comme le disait tout à l'heure Giulia Rasperi, Rome est une patrie.

— Oui, la seule pour laquelle on puisse quitter son pays natal, la seule qui garde tant de charme et d'apaisement pour les cœurs meurtris.

Elle lui jeta un rapide coup d'œil, et fut de nouveau frappée de cette espèce de dépression sur sa physionomie. Pourquoi parlait-il de tristesse, au moment où le succès semblait dépasser ses espérances, où il était libre de suivre ses goûts artistiques, et où, enfin, il allait avoir la douceur de retrouver les deux femmes qu'il aimait si chèrement ?

La soirée continua, brillante et animée. Françoise fut très entourée. Chaque fois que son regard erra du côté de Stéphane, elle rencontra ses yeux gris, sérieux et vaguement inquiets.

XXXV

. . . .

Stéphane reprend à pied, dans la nuit claire, le chemin de ses chambres lointaines. Il éprouve une reposante sensation à marcher sans hâte dans les rues silencieuses. C'est l'heure où les souvenirs du passé, assoupis, étouffés par l'agitation moderne, intense, renaissent mystérieusement. Dans le grand et solennel silence, il semble que des rumeurs vont s'éveiller, que les morts vont revivre...

Tout à coup, un pas pressé retentit derrière lui, et il se retourna en entendant son nom prononcé par Taddeo.

— La nuit est si belle que je n'éprouve pas le besoin de repos... Laissez-moi vous accompagner, mon vieux camarade, et jouir avec vous de cette chère Firenze, que je n'aime jamais tant qu'à cette heure, où l'on y revit le passé, et

où les touristes odieux la laissent à cette solennelle solitude...

Leurs pas réveillaient seuls l'écho qui avait pour eux des réminiscences secrètes. On n'eût point été surpris de voir s'illuminer les façades silencieuses des palais crénelés, d'entendre résonner les lourds heurtoirs de fer forgé sous la main impatiente des seigneurs en cape de velours, d'apercevoir des chaises à porteurs conduisant les belles Florentines à quelque fête... Taddeo avait allumé un cigare, et semblait, aussi bien que Stéphane, peu disposé à parler.

Ils atteignirent les quartiers éloignés où était situé l'atelier, et le jeune sculpteur s'arrêta.

— Il est très tard, l'aube apparaîtra bientôt, dit-il. N'avez-vous pas besoin de sommeil après toutes les fatigues de ces réceptions ?

— Non, je ne puis dormir... J'ai prévenu ma mère que j'allais sortir avec vous, et que je vous demanderais l'hospitalité de votre divan. Nous avons été des amis sincères, Stéphane ; vous allez partir, et, dans ma vie passée, vous resterez comme un souvenir très cher... Ce qui ne veut pas dire que notre amitié soit finie, ajouta-t-il plus gaiement. Elle entre seulement dans une nouvelle phase.

Ils étaient arrivés en face du vieux palais, auquel la clarté de la lune prêtait une beauté rajeunie. Les lézardes des murs, leur délabre-

ment ne se voyaient plus ; mais, en revanche, les ogives profondes se creusaient, superbes et mystérieuses, tandis que les cyprès du jardin s'élevaient, droits et sombres, et que la brise agitait les grands éventails des palmiers.

Les roses jaunes recommençaient à fleurir sur la muraille, et dans l'air de la nuit, leur parfum devenait plus pénétrant.

Stéphane tira une allumette de cire, et ils s'engagèrent dans l'escalier de marbre.

La fenêtre de l'atelier était grande ouverte, et des clartés confuses dessinaient vaguement les plâtres, les modèles, et la maquette commencée, sous ses voiles humides.

— Restons ainsi, dit Taddeo, arrêtant son ami, qui se disposait à allumer des flambeaux. Cette lueur très douce suffit, et est propice à la causerie... Et je voudrais vous parler à cœur ouvert, Stéphane.

— Votre confiance m'a toujours été très précieuse, répondit Stéphane avec un peu d'effort. Je ne suis pas d'une nature expansive, mais j'ai joui avec une sorte d'émotion de votre amitié et de votre confiance, appréciant, croyez-le, la générosité avec laquelle vous, patricien, lancé dans un monde brillant et habitué à tous les succès, vous avez noué un lien d'affection et établi une vraie égalité avec le secrétaire rétribué de votre père.

— Là où la sympathie existe, il n'y a pas de

générosité, et votre valeur eût suffi à créer l'égalité dont il vous plaît de parler. Mais je sens plus que jamais, en ce moment, les bienfaits que j'ai retirés de votre amitié, et la sauvegarde qu'elle m'a été... Aussi, je voudrais vous témoigner ma gratitude en aidant à votre bonheur...

Stéphane tressaillit légèrement.

— Croyez-vous que le bonheur soit si facile? Voyez, le vôtre même a été chèrement acheté... Mais je me réjouis de votre sort sans l'envier. Les mariages comme le vôtre sont rares, si vous confondez le bonheur avec le mariage... Ma joie à moi, sur cette terre, sera la recherche sans trêve de l'idéal. Ne suis-je pas trop heureux d'avoir pu réaliser mon rêve, et d'être enfin un artiste?

— Ce n'est pas assez... Reste le cœur, si triste quand il est vide... Stéphane, je pourrais vous reprocher de ne pas me donner votre confiance... Me suis-je trompé en pensant que vous aimez ma cousine Françoise?

Dans la pâle lumière qui baignait l'atelier, il vit la figure de Stéphane presque livide.

— Comment ne l'aurais-je pas deviné reprit Taddeo sans lui laisser le temps de répondre, lorsque j'ai reconnu dans l'ébauche de votre œuvre, de cette œuvre si chère, les traits mêmes de Françoise? Vous ne les aviez pas copiés: cette image sortait de votre cœur même... Et

son suffrage naïf, son admiration inexpérimentée, mais instinctivement sûre, n'ont-ils pas été pour vous un tout-puissant encouragement?

— Je m'étais à peine avoué à moi-même que j'aimais Mlle d'Albigny, dit Stéphane d'une voix changée.

— Si j'ose découvrir votre blessure, — car vous souffrez, mon ami, — c'est que j'espère vous voir heureux un jour. Quel obstacle y aurait-il entre vous et Françoise?

Stéphane ne répondit rien.

— Stéphane, vous avez cru que son cœur n'était pas libre?

Cette fois, une rougeur soudaine envahit le visage du jeune artiste.

— Si étrange que ce soit de le dire, surtout de ma part, continua son ami, vous avez pensé qu'elle m'aimait?

... Un silence profond.

— Ne me croyez pas fat, reprit Taddeo, si je vous dis que je l'avais craint aussi... *Craint*, parce que c'était impossible, même si je n'avais pas aimé Cristina.

Stéphane poussa un soupir impatient.

Ainsi, le secret de Françoise était connu, ce secret gardé avec une si fière dignité, et qu'il croyait être seul à avoir pénétré! Une souffrance insupportable tordit son cœur à cette pensée.

— C'est la jalousie instinctive de Cristina qui

m'a fait soupçonner un tel sentiment, reprit Taddeo. Elle détesta Françoise dès notre première entrevue, et fut persuadée que ma cousine m'aimait... Si je vous parle ainsi, c'est pour vous prouver que si vous avez eu cette pensée, d'autres l'ont eue aussi. Mais c'était une chimère, dont je rougis pour ma part... Ecoutez l'aveu que vous doit mon amitié... J'ai demandé la main de Françoise, et elle m'a refusé.

Stéphane leva sur son ami des yeux presque hagards.

Alors, Taddeo lui raconta ce qui s'était passé entre lui et lady Clifford, le désir de celle-ci de le voir épouser Françoise, et le désintéressement de la jeune fille.

Il retraça ses angoisses, et lui fit le récit des scènes émouvantes qui s'étaient passées entre sa cousine et lui.

— Je vous livre le secret de ma fierté, ajouta-t-il, en vous avouant que j'ai dû tout accepter de cette admirable fille. Mais vous saurez ainsi que nous nous étions tous trompés, vous, Cristina, lady Clifford et moi... Elle m'a refusé, vous dis-je, délibérément, affectueusement, sans que ses yeux exprimassent l'ombre d'un regret... Alors, qu'est-ce qui vous séparerait d'elle?

Stéphane, encore profondément ému de ce récit, prit sa main et la serra avec ardeur.

— Jamais je n'oublierai votre générosité, mon ami! Cependant, il ne suffit pas que le cœur de

Mlle d'Albigny soit libre, il faudrait encore qu'il s'ouvrît pour moi, et cela, c'est le secret de Dieu... Mais je sais apprécier, je vous le répète, le sentiment qui vous a porté à me dire tout cela...

— Eh! bien, dit Taddeo, qui, soulagé par l'aveu qu'il venait de faire, retrouvait sa gaieté, vous allez me donner le bienfait d'une heure de sommeil... Réveillez-moi à sept heures, si vous-même ne dormez pas...

Il s'étendit sur le divan, et Stéphane, avec sollicitude presque féminine, le couvrit d'une fourrure. Presque aussitôt, Taddeo s'endormit, et son compagnon resta quelque temps à le regarder, avec une tendresse émue. Il était si beau dans ce sommeil très calme, il y avait une expression de noblesse si marquée sur ses traits classiques, que Stéphane ne s'étonnait pas qu'une jeune fille eût pu se sentir inclinée vers lui... Car il n'avait pas été persuadé par les paroles et la conviction de Taddeo : il sentait, lui, que Françoise avait aimé son cousin. Seulement, dans son cœur dévoué, il se réjouissait que le secret de celle qu'il chérissait eût été si bien gardé, que sa souffrance intime n'eût pas été profanée par une compassion banale...

Mais, se rappelant l'expression libre, presque heureuse du regard de Françoise, la veille, il pensa qu'un si énergique effort pouvait guérir

une blessure, — ou même que cette blessure était déjà guérie...

Il s'approcha de la fenêtre. L'aube éclairait le ciel, les étoiles disparaissaient, et à l'orient, une lueur rosée annonçait le prochain lever de l'aurore. La brise matinale agitait les feuilles sur lesquelles scintillaient des gouttes de rosée. Un parfum très doux montait des grands rosiers où la main de Françoise avait jadis cueilli des fleurs ambrées, et tout à coup, un oiseau jeta dans le silence une note perçante et triomphale...

Des émotions profondes soulevaient le cœur de Stéphane, tandis qu'il songeait combien était haute et forte la jeune fille qu'il aimait, et une aube commença aussi à luire dans la nuit de son cœur.

XXXVI

Le mariage de Taddeo fut naturellement très brillant, et la nouvelle comtesse Albrandi charmante et superbe dans sa robe de brocart à fleurs d'argent.

Françoise avait résolu de ne pas interroger son cœur, et de se distraire de toute impression de regret. Ce lui fut plus facile qu'elle ne l'aurait cru. Elle s'habituait de plus en plus à considérer Taddeo comme le mari d'une autre, et peut-être, après tout, avait-elle épuisé sa souffrance en cette soirée douloureuse dans laquelle elle avait fait le sacrifice de son bonheur.

Et elle n'éprouvait pas l'impression d'isolement qui la hantait d'ordinaire : la sympathie de Giulia et les attentions de Stéphane lui semblaient douces, et après avoir inconsciemment souffert de n'attendre rien, de n'avoir aucun horizon, de n'espérer ni le bonheur, ni même

une joie ou un plaisir, elle envisageait avec une sorte de réconfort la perspective de retrouver Stéphane à Rome, de suivre ses travaux, de voir éclore ses rêves d'artiste, et enfin de connaître sa mère. Tout cela lui rendait un peu de cet intérêt qui manquait à sa vie.

Les mariés partirent dans la journée pour Sorrente. Les yeux de Taddeo étaient brillants, peut-être humides, lorsqu'il embrassa fraternellement sa cousine, en lui murmurant un merci qui sortait du cœur.

Cristina la retint un instant serrée dans ses bras. Elle ne dit rien, mais Françoise comprit combien elle et Taddeo s'aimaient, et quelle plaie inguérissable une séparation eût laissée dans leurs cœurs.

Elle passa le reste du jour à la villa des Colombes. Les aigles semblaient, plus fiers que jamais, étendre leurs ailes pour garder les oiseaux de marbre perchés au-dessus de l'eau étincelante. Le printemps hâtif avait fait éclore les anémones au cœur d'or, les iris blancs, les lilas et les roses. Des clématites s'enroulaient autour des colonnes ioniques, et le soleil couchant se reflétait sur la laque des meubles et dorait la pâle et douce soie des tentures.

— Et vous quittez tout cela, dit Françoise avec un soupir.

— Je n'y tiens plus, répondit Giulia simple-

ment. Il me tarde d'être dans la maison de Dieu.

Elle ouvrit à Françoise son cœur, ce cœur qui, arraché soudainement aux choses de la terre, aspirait au cloître comme à une patrie, et en l'écoutant, la jeune fille sentait un regret désespéré de ne pouvoir la suivre.

— Ne suis-je pas lâche ? dit-elle en pleurant. Je n'ai, moi, à sacrifier ni fortune, ni rang, ni tendres affections ; je n'attends rien de la terre : j'en ai connu les amers désappointements, j'en ai frôlé les laideurs, et je ne désire aucune de ses joies éphémères... Pourquoi resté-je dans ce monde qui m'a déçue, et qui n'a en réserve pour moi que l'isolement et la tristesse ? Et cependant, je n'ai pas le courage de vous suivre !

Giulia sourit, et lui prit les mains.

— *Carina*, dit-elle, les intonations de sa voix rendant plus douce encore l'harmonieuse appellation italienne, comment en auriez-vous même la pensée, puisque Dieu ne vous y appelle pas? Il me semble que je vois s'ouvrir pour vous une autre vie, d'autres devoirs, et même des joies que vous n'avez pas soupçonnées. Qui sait si Dieu ne veut pas vous sanctifier dans le pur bonheur qu'il permet parfois dans ce monde de larmes? Ne devenez pas misanthrope, mon amie, et croyez qu'il y a ici-bas des êtres d'élite, et même de la joie... Si c'est sous une forme

heureuse que s'offre a vous la volonté divine, accueillez-la avec gratitude...

L'heure s'avançait, et le moment venait où Giulia Rasperi allait partir. La robe noire contre laquelle elle avait échangé sa parure de fête lui donnait une apparence presque sévère, et cependant il y avait dans son regard une sorte de sourire.

Françoise l'accompagna jusqu'au couvent. Elles prièrent ensemble dans la chapelle, puis Giulia serra son amie dans ses bras avec une tendre effusion.

Françoise sanglotait. Elle regarda avidement dans le crépuscule, ce noble visage qu'elle ne devait plus revoir ici-bas, cette beauté que le voile des épouses du Christ allait pour jamais dérober au monde, puis la porte se referma, et elle rentra seule dans la chapelle, en proie à un paroxysme de chagrin.

Bientôt, des pas légers glissèrent derrière la grille. Une voix s'éleva pour commencer l'office, puis la psalmodie continua, lente et douce. Elle écouta avidement, cherchant à distinguer la voix de Giulia, se demandant si déjà elle se mêlait à la prière de l'Eglise. Mais elle sentit tout à coup qu'en dépit des grilles et des voiles, son âme était unie à celle de son amie, et que de cet asile de paix, le calme s'épancherait sur elle comme d'une source surabondante.

Comme les voix des sœurs disaient : *In pace*

in idipsum, dormiam et requiescam, une impression de tranquillité surhumaine l'envahit ; elle put enfin prier, offrir le sacrifice qui venait de lui être demandé, et remettre son cœur meurtri aux mains de l'Eternelle Sagesse.

Quand elle rentra dans sa petite chambre du palais Albrandi, elle trouva sur sa table un médaillon en terre cuite, et reconnut le beau profil de celle qu'elle venait de quitter.

Au bas était gravée la signature de Stéphane Ernault.

XXXVII

Le lendemain, elle alla à la messe au Dôme, puis, comme tout dans la maison reposait encore, elle se rendit dans la galerie pour revoir les toiles qui avaient été une de ses jouissances et de ses consolations. Elle éprouva un sentiment de plaisir en trouvant Stéphane, mais elle n'eut aucun étonnement.

— Comment vous remercier ? dit-elle. C'est à vous que je dois tout ce qui me réjouit ou me console ! Vous ne savez pas tout ce qu'il y a entre Giulia et moi, et cette image admirable me rend un passé très court et très cher...

Une rougeur passa sur les joues de Stéphane.

— Je fais mes adieux à la galerie Albrandi, dit-il. Je pars demain.

— Et nous ce soir. Avez-vous choisi, au moins en idée, un atelier à Rome?

Stéphane rougit de nouveau.

— Je ne suis pas encore accoutumé à l'idée d'avoir un atelier et d'être un sculpteur, dit-il en manière d'explication. Je pense m'installer du côté de la piazza di Spagna... à proximité du Pincio, ajouta-t-il après un léger silence.

— C'est notre quartier, dit Françoise avec une impression de plaisir. Si nous pouvons, miss Atkinson et moi, être utiles à madame votre mère, nous en serons très heureuses...

— J'espère de tout mon cœur que ma mère et ma sœur trouveront en vous des amies. Lorsque je serai absorbé par mon travail, je sais qu'avec vous elles verront Rome de la manière que j'aime...

— C'est naturel; n'avez-vous pas contribué à mon éducation artistique?

Ils passèrent lentement devant les toiles qu'ils avaient aimées et devant les vitrines remplies d'objets précieux. Ils n'étaient plus menacés de la dispersion, ces trésors de famille dont l'entretien avait pesé si lourdement sur la pauvreté des Albrandi!

Le noble palais avait déjà subi des restaurations, et allait devenir digne de ses antiques traditions.

Dans la journée, elle alla avec miss Atkinson voir Matchin, dont la santé était meilleure, et

qui travaillait laborieusement à sa statue. Cette fois, elles entrèrent dans l'atelier de Stéphane, et les yeux de Françoise se mouillèrent de larmes devant la *Pieta*. C'était le plus délicat éloge qu'elle pût en faire ; du moins Stéphane le pensa.

Et le soir même, toutes deux quittèrent Florence.

— *Oh, so pleased to return at home!* murmura miss Atkinson.

Quelque chose dans le cœur de Françoise lui fit écho. Et un instant après, tandis que le train les emportait à travers la campagne assombrie, elle se surprit songeant à des transformations, à des embellissements, en vue de recevoir Mme Ernault et sa fille.

— Je n'aurais pas cru que je pusse être si heureuse de revenir à Rome, dit-elle le lendemain, penchée à leur balcon, et regardant l'incomparable panorama qui semble garder toujours une impression de nouveauté

— Il y a tant de choses si belles que nous devons connaître, et puis revoir encore, France! répliqua Rosa.

Elle avait adopté ce diminutif, éprouvant une certaine difficulté à prononcer le nom de Françoise. Stéphane y avait applaudi, et la jeune fille elle-même aimait cette jolie appellation.

— Et puis, *dearest*, nous ne serons plus des

solitaires, perdues dans cette habitation... M. Ernault deviendra notre voisin, et il sera très respectable de le voir ici, comme je suis une mentor, tout à fait.

— Vous lui ferez du thé, miss Atkinson, dit Françoise, presque gaiement.

— Oh oui! J'aime tant avoir un *home!* Ce sera si confortable de recevoir chez nous, de ne plus porter le thé et les cakes, comme pour le pauvre Matchin!

Elle soupira au souvenir de son vieil ami, qui regrettait tant son départ.

— Nos visites à Matchin resteront dans ma mémoire comme un des rares plaisirs de ma vie de Florence, dit Françoise, pensive. Quel beau vieux palazzo délabré et pittoresque il habitait! Et ces roses jaunes dont j'ornais son atelier et que M. Ernault cueillait aussi pour parer le sien!... Et mon ravissement, en pénétrant dans la retraite mystérieuse de celui que je croyais un inconnu, de voir l'ébauche de la *Sainte au lis!*

Elle jeta un regard dans l'intérieur de la chambre, où, en pleine lumière, le beau marbre offert par Taddeo venait d'être installé à la place d'honneur; mais aussitôt ses yeux allèrent plus loin chercher la photographie que lui avait donnée Stéphane. Un sentiment attendri la pénétra. Cette image avait été en quelque sorte mêlée à sa vie, et avait exercé sur sa pensée une influence subtile.

— Je l'aime beaucoup aussi, France, parce qu'elle ressemble tant à vous ! Je voudrais savoir si c'est un hasard...

— Un artiste s'inspire, sans même s'en apercevoir, des figures familières qui l'entourent, répondit-elle.

— Oh ! s'inspire-t-il sans savoir ? Peut-être la ressemblance sera-t-elle dans ses autres œuvres... Vous savez, les grands artistes aiment à prendre ou à sculpter le même modèle... Et vous êtes très jolie, ma chère, conclut-elle d'un ton décidé.

Stéphane arriva quelques jours après, et miss Atkinson, chez qui l'indépendance éveillait des initiatives, décida qu'on l'inviterait à dîner pour « adoucir l'impression de solitude ».

Ce fut un événement. A cette occasion, Françoise compléta son modeste service. Elle se rendit elle-même chez un marchand de comestibles, ne se fiant point à leur jeune et rustique servante, et descendit sur la place d'Espagne pour choisir des fleurs.

Leur hôte se montra plus jeune et plus gai qu'on ne l'avait jamais vu, et lorsque le soir, au balcon, il prit plaisir à reconnaître et à nommer les monuments de Rome, Françoise sentit quelle source de jouissance ce serait de les revoir avec lui.

Dès le lendemain il chercha un atelier, et il découvrit ce qu'il désirait, lui aussi, tout près

de la Trinité-des-Monts. Et lorsqu'il fit transporter son modeste matériel dans son nouveau logis, il y trouva un énorme bouquet de roses jaunes, pareilles à celles dont Françoise fleurissait l'atelier du pauvre Matchin.

XXXVIII

Françoise n'est plus triste ni désintéressée de la vie, ni privée de cet horizon quotidien, de cette attente de quelque chose d'heureux qui est l'un des plus impérieux besoins de la jeunesse.

Mme Ernault et sa fille sont arrivées. Elle tremblait de ne pas sentir entre elles la sympathie que rêvait Stéphane et qu'elle-même désirait; mais le premier regard a entraîné son cœur. Elle a tout de suite aimé cette femme encore jeune, dont la robe de veuve, conservée après des années, dit la fidélité et la tendresse, dont l'intelligence est ouverte à toutes les choses belles et grandes, mais qui ne voit la vie qu'à travers le bonheur et le bien de ses enfants. Elle s'est liée immédiatement avec la jeune fille plus âgée qu'elle, mais pleine d'entrain et de fraîcheur, qui partage son enthousiasme et vibre aux mêmes impressions.

Une intimité s'établit tout de suite entre les deux modestes ménages. La confiance grandit; il semble qu'on se soit toujours connu... Mme Ernault et sa fille n'ignorent pas que l'admiration de Françoise pour un artiste inconnu a secrètement, mais puissamment encouragé la vocation de Stéphane. Elles lui savent un gré inconscient d'avoir, sans le savoir, prêté ses traits au succès du jeune sculpteur.

Elles lui parlent sans contrainte de leurs espoirs, de la foi qu'elles ont toujours eue en Stéphane, déroulant sans presque s'en apercevoir les feuillets de leur simple et admirable vie.

On se réunit chaque jour. Tantôt Françoise offre un modeste dîner dans le petit appartement de la via Gregoriana et, le soir, sert le café sur le balcon, devant la masse puissante piquée de lumières. Tantôt ils errent sous les ombrages du Pincio ou dans les allées pittoresques de la villa Borghèse ; tantôt, enfin, ils passent quelques heures dans l'atelier où, sous les doigts inspirés de Stéphane, la « Pieta » se dégage, superbe et douloureuse.

Et les visites dans Rome ! Et les grands spectacles, les émotions, les enthousiasmes, les harmonies, tout cela vu et senti dans une note unanime, identique, qui centuple les jouissances !...

Quelquefois, Françoise éprouve un soudain et affreux serrement de cœur à la pensée que cette période enchantée ne se prolongera pas indéfi-

niment. Mais elle ne veut pas songer à l'avenir. D'ailleurs, est-il possible qu'on quitte Rome pour toujours? Et si ses amies repartent, elles reviendront...

La sympathie croît, plus profonde, — l'harmonie se fait de plus en plus douce, confondant les idées et les sentiments du jeune sculpteur et de celle qui inspira sa première œuvre et aida à son succès sans le savoir.

Quand Françoise comprit-elle le sentiment profond qu'elle avait inspiré?

En eut-elle une première intuition le jour où la mère de Stéphane lui dit, avec des larmes, qu'elle demandait à Dieu pour son fils une femme forte et douce, capable de le comprendre, de le soutenir dans les hauteurs, de consoler ses inévitables découragements?

Fût-ce lors d'une promenade à travers la campagne solennelle et désolée dans laquelle l'Aqua Felice prolonge au loin sa ligne d'arcades en ruines, et où s'élèvent surtout des tombeaux?... Ils s'étaient arrêtés devant la mausolée de Cécilia Metella, émus de ce témoignage d'amour survivant aux siècles; mais Françoise avait ressenti quelque chose d'ineffable lorsque Stéphane lui avait dit que des travaux récents donnaient à penser que cette jeune femme était chrétienne; elle avait eu, alors, une joie profonde à penser à la pureté et à la pérennité d'un amour que Dieu a béni et sanctifié.

Une patole échappée à Stéphane lui fit-elle comprendre qu'elle avait été étudiée, devinée, comprise, — qu'il avait silencieusement souffert, — pour lui-même, qui n'était pas aimé, — pour elle, qui aimait en vain ?...

Une atmosphère de joie non encore définie baignait son âme ; son horizon s'éclaïrait d'une lueur d'aube, et lorsqu'un jour, la mère de Stéphane la serra dans ses bras en disant d'une voix tendre qu'elle n'avait jamais entendue : « Ma petite fille ! » il lui sembla que le soleil déchirait des nuages et irradiait son cœur.

Et alors, elle vit devant elle Stéphane, pâle, anxieux, mais avec un espoir illuminant ces yeux sérieux et profonds dans lesquels elle avait si souvent cherché un silencieux conseil ou une lumière...

Elle soupira doucement, longuement, comme si, avec ce soupir, s'exalaient à jamais toutes les tristesses de sa vie, et, comprenant ce muet langage, il tendit ses deux mains et l'attira à lui, en murmurant le mot qui devait jaillir d'un tel cœur à l'aube d'une telle joie :

— Dieu soit béni !...

FIN

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie BUSSIÈRE.

